This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Emile De La Rue

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1650

OEUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. HELVÉTIUS.

TOME SECOND.

LONDRES,

1781.

DE
L'ESPRIT.

PAR

M. HELVÉTIUS.

TOME SECOND.

... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

LONDRES,

1791.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 MAY 1936
OF OXFORD
LIBRARY

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Eſprit doit être conſidéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation?

CHAPITRE PREMIER.

Je vais examiner; dans ce diſcours, ce que peuvent ſur l'eſprit, la nature & l'éducation: pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuſe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos ſens. Or, les ſens ſont les ſources de toutes nos idées: privés d'un ſens, nous ſommes privés de toutes les idées qui y ſont relatives; un aveugle né n'a, par cette raiſon, aucune idée des couleurs: il eſt donc évident que dans cette ſignification, l'eſprit

doit être en entier considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente, & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour être stupides, & les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles & délicats, lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opere?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des Astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matiere à-peu-près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître demonstratif; car enfin, dira-t-

on, à quelle cauſe attribuer la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre des hommes qui ſemblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut dabord examiner ſi pluſieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation.*

Si, par *éducation*, on entend ſimplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce ſens, l'éducation eſt la même pour une infinité d'hommes.

Mais ſi l'on donne à ce mot une ſignification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, alors je dis que perſonne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, ſi je l'oſe dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement ſous lequel il vit, & ſes maîtreſſes, & les gens dont il eſt entouré, & ſes lectures, & enfin le haſard, c'eſt-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce haſard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en

conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le haſard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes : ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au-deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce Philoſophe : ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du haſard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problème.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le haſard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce Philoſophe la premiere idée de ſon ſyſtême : c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur ſa ſurface. C'eſt donc au haſard que les grands

génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme!

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées & si petites en apparence. *a*) Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique comme dans le moral, les plus grands événements sont souvent l'effet des causes presqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la

a) On lit, dans l'année littéraire, que Boileau, encore enfant, se jouant dans une cour, tomba. Dans sa chûte, sa jaquette se retrousse; un dindon lui donne plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé: & de là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette disette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages; delà, sa satyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, & contre toutes les Poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'aversion secrete qu'il eut toujours pour les Jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, sa Satyre sur l'équivoque, son admiration pour Mr. Arnaud, & son Epître sur l'amour de Dieu; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

conquête de la Perſe, à l'inſtituteur de la phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille animant ce Prince de la fureur de la gloire, n'aît eu part à la deſtruction de l'Empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles? XII? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde; & que ce ne ſoit, par conſéquent, aux larmes de cette Véturie, que l'Europe doit ſa ſituation préſente? Que de faits pareils *b)* ne pourroit-on pas citer? Guſtave, dit Mr. l'Abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les Montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés

b) Dans la minorité de Louis XIV, lorſque ce Prince étoit prêt de ſe retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conſeil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris, & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoute cet illuſtre Auteur, fit moins d'honneur à ce Général, que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

à le ſuivre, ſi, le jour même où ce Prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

La plupart des événements ont des cauſes auſſi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des hiſtoriens les ont ignorées eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions ; la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le haſard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation, généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même haſard doit néceſſairement y avoir la plus grande part ; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la

différence qu'on remarque entre les esprits? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espece, dont le germe, indestructible & absolument le même, n'étant jamais semé exactement dans la même terre, ni précisément exposé aux mêmes vents, au même soleil, aux mêmes pluies, doit, en se développant, prendre nécessairement une infinité de formes différentes? Je pourrois donc conclure, que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette conclusion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle se réduiroit, pour ainsi dire, à un *peut-être*, je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la question à des points simples, remonter jusqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'esprit; & se rappeller que l'homme ne fait que sentir, se ressouvenir, & observer les ressemblances & les différences; c'est-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que sa mémoire lui présente; qu'ainsi la nature ne pouroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'es-

prit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit, ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prou-

ver qu'ils les apperçoivent, je choisis le sens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées; & je dis, qu'à des yeux différents, si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obscurs; si la toise, par exemple, est aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre les objets: la toise, en conséquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux, & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue, on arrivera toujours au même résultat, j'en conclus, que la plus ou moins grande perfection de l'organisation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugements.

Je dirai de plus, que, si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit, le plus ou moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le sens de la

vue pour exemple, n'eſt-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'eſprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets, qu'à l'excluſion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans ſa mémoire? Or, il eſt très-peu de ces objets imperceptibles par leur petiteſſe, qui, conſidérés préciſément avec la même attention, par des yeux auſſi jeunes & auſſi exercés, ſoient apperçus des uns & échappent aux autres. Mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organiſés, c'eſt-à-dire, dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, *a*) fût-elle infiniment plus conſidérable qu'elle ne l'eſt, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens: dans cette hypotheſe, celui qui ſera doué de la vue la plus

a) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun ſens, & qui, d'ailleurs, ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

fine, pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite: mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue, ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre; & si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout; ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons, &, par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un Peintre, un Botaniste, & de l'autre un Historien

& un Politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans le ſens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, ce n'eſt point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des ſens, qu'eſt attachée la ſupériorité de lumieres, & que c'eſt néceſſairement d'une autre cauſe que dépend la grande inégalité des eſprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la mémoire.

La concluſion du Chapitre précédent fera, ſans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes la cauſe de l'inégalité de leur eſprit. La mémoire eſt le magaſin où ſe dépoſent les ſenſations, les faits & les

idées, dont les diverſes combinaiſons forment ce qu'on appelle *eſprit*.

Les ſenſations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'eſprit. Or, plus le magaſin de la mémoire eſt ſpacieux, plus il contient de cette matiere premiere, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'eſprit.

Quelque fondé que paroiſſe ce raiſonnement, peut-être, en l'approfondiſſant, ne le trouvera-t-on que ſpécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner ſi la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organiſés, eſt auſſi conſidérable en effet qu'elle l'eſt en apparence: &, ſuppoſant cette différence effective, il faut ſecondement ſavoir ſi l'on doit la conſidérer comme la cauſe de l'inégalité des eſprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention ſeule peut graver dans la mémoire les objets, qui, vus ſans attention, ne feroient ſur nous que des impreſſions inſenſibles, & pareilles, à-peu-près, à celles qu'un lecteur reçoit ſucceſſivement de chacune des lettres qui compoſent la feuille d'un ouvrage. Il eſt donc certain que, pour juger ſi le défaut de mémoire eſt dans les hommes l'effet de leur inattention,

ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en eſt beaucoup, comme S. Auguſtin & Montaigne le diſent d'eux-mêmes, qui ne paroiſſant doués que d'une mémoire très-foible, ſont, par le deſir de ſavoir, parvenus cependant à mettre un aſſez grand nombre de faits & d'idées dans leur ſouvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, ſi le deſir de s'inſtruire ſuffit du moins pour ſavoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire eſt preſque entiérement factice: auſſi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'uſage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on conſidere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus ſans attention, comme je viens de le dire, n'y laiſſeroient qu'une trace légere, & prompte à s'effacer; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ſes idées. C'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre conſiſte à lier enſemble toutes ſes idées, à ne charger, par conſéquent, ſa mémoire, que d'objets, qui, par leur nature ou la maniere dont on les conſidere, conſervent entre eux aſſez de rapport pour ſe rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes repréſentations des

mêmes objets à la mémoire, ſont, pour ainſi dire, autant de coups de burin, qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent *a*). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeller les mêmes objets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénomenes de la mémoire; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſents à la mémoire; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapports, ſans rejetter toutes les premieres idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magaſin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres, que parce

a) La mémoire, dit Mr. Locke, eſt une table d'airain, remplie de caracteres que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

que ces faits ou ces vérités ébranlant toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit : c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horiſon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre, qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire : c'eſt auſſi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive abſolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroiſſent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le ſavant dans les langues & l'hiſtoire, qui, par le ſecours de l'ordre chronologique, imprime & conſerve facilement dans ſa mémoire des mots, des dates & des faits hiſtoriques, ne peut ſouvent y retenir la preuve d'une vérité morale ; la démonſtration d'une vérité géométrique ; ou le tableau d'un payſage qu'il aura long-temps conſidéré : en effet, ces ſortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reſte des faits ou des idées dont il a rempli ſa mémoire, ils ne peuvent s'y repréſenter fréquemment ; s'y imprimer profondément, ni, par conſéquent, s'y conſerver long-temps.

Telle eſt la cauſe productrice de toutes les différentes eſpeces de mémoire,

& la raiſon pour laquelle ceux qui ſavent le moins dans un genre, ſont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire eſt, pour ainſi dire, un phénomene de l'ordre; qu'elle eſt preſque entiérement factice, & qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, cette grande inégalité de mémoire eſt moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en ſuppoſant même que l'inégale étendue de mémoire, qu'on remarque dans les hommes, fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fût auſſi conſidérable en effet qu'elle l'eſt en apparence; je dis, qu'elle ne pourroit en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit: 1°. parce que le grand eſprit, comme je vais le montrer, ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire; &, 2°. parce que tout homme eſt doué d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever au plus haut degré d'eſprit.

Avant de prouver la premiere de ces propoſitions, il faut obſerver, que, ſi la parfaite ignorance fait la parfaite imbécilité, l'homme d'eſprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce

mot de *mémoire*; qu'on en reſtreint la ſignification au ſeul ſouvenir des noms, des dates, des lieux & des perſonnes pour leſquelles les gens d'eſprit ſont ſans curioſité, & ſe trouvent ſouvent ſans mémoire. Mais, en comprenant dans la ſignification de ce mot, le ſouvenir ou des idées, ou des images, ou des raiſonnements, aucun d'eux n'en eſt privé: d'où il réſulte qu'il n'eſt point d'eſprit ſans mémoire.

Cette obſervation faite, il faut ſavoir quelle étendue de mémoire ſuppoſe le grand eſprit. Choiſiſſons pour exemple deux hommes illuſtres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons ſi la grandeur de leur eſprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux ſur Locke, & ſi l'on ſuppoſe qu'éclairé par une idée heureuſe, ou par la lecture d'Ariſtote, de Gaſſendi, ou de Montaigne, ce Philoſophe ait apperçu dans les ſens l'origine commune de toutes nos idées, on ſentira, que, pour déduire tout ſon ſyſtème de cette premiere idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue ſuffiſoit pour contenir tous les

objets, de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la certitude de ſes principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue, où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur aux autres Poëtes; ſi je conſidere uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ſes images poétiques, je ſuis obligé d'avouer, que la ſupériorité de ſon eſprit en ce genre ne ſuppoſe point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet que ſoient les compoſitions de ſes tableaux (telle eſt celle où, réuniſſant l'éclat du feu à la ſolidité de la matiere terreſtre, il peint le terrein de l'enfer, brûlant d'un feu ſolide, comme le lac brûloit d'un feu liquide) quelque grandes, dis-je, que ſoient ſes compoſitions, il eſt évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conſéquent, la grandeur de l'imagination de ce Poëte eſt moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde ſur ſon art. C'eſt cette méditation qui, lui faiſant chercher la ſource

des plaiſirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, & dans l'aſſemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix conſtant de ces expreſſions fortes, qui ſont, pour ainſi dire, les couleurs de la Poéſie, & par leſquelles il a rendu ſes deſcriptions viſibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poéſie angloiſe. *b*) Cette traduction, & les exem-

b) C'eſt une jeune fille que l'amour éveille, & conduit, avant l'aurore, dans un vallon. Elle y attend ſon amant, chargé, au lever du ſoleil, d'offrir un ſacrifice aux dieux. Son ame, dans la ſituation douce où la met l'eſpoir d'un bonheur prochain, ſe prête, en l'attendant, au plaiſir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aſtre qui doit ramener près d'elle l'objet de ſa tendreſſe. Elle s'exprime ainſi:

„ Déja le ſoleil dore la cime de ces chênes antiques, & les flots de ces torrents précipités, qui „ mugiſſent entre les rochers, ſont brillantés par „ ſa lumiere. J'apperçois déja le ſommet de ces „ montagnes *velues*, d'où s'élancent ces voutes, „ qui, à demi-jetées dans les airs, offrent un „ abri formidable au ſolitaire qui s'y retire. Nuit, „ acheve de replier tes voiles. Feux follets, qui „ égarez le voyageur incertain, retirez-vous dans „ les fondrieres & les fanges marécageuſes: & „ toi, ſoleil, dieu des cieux, qui remplis l'air „ d'une chaleur vivifiante, qui ſemes les perles „ de la roſée ſur les fleurs de ces prairies, & qui

ples précedents, prouveront, je crois, à ceux qui décompoſeront les ouvrages

„ rends la couleur aux beautés variées de la natu-
„ re, reçois mon premier hommage; hâte ta
„ courſe: ton retour m'annonce celui de mon
„ amant. Libre des ſoins pieux qui le retiennent
„ encore aux pieds des autels, l'amour va bien-
„ tôt le ramener aux miens. Que tout ſe reſſente
„ de ma joie! que tout béniſſe le lever de l'aſtre
„ qui nous éclaire! Fleurs, qui renfermez dans
„ votre ſein les odeurs que la froide nuit y con-
„ denſe, ouvrez vos calices; exhalez dans les
„ airs vos vapeurs embaumées. Je ne ſais ſi la
„ voluptueuſe ivreſſe, qui remplit mon ame,
„ embellit tout ce que mes yeux apperçoivent;
„ mais le ruiſſeau qui ſerpente dans les contours
„ de ces vallées, m'enchante par ſon murmure.
„ Le zéphir me careſſe de ſon ſouffle: les plan-
„ tes *ambrées*, preſſées ſous mes pas, portent à
„ mon odorat des bouffées de parfums. Ah! ſi
„ le bonheur daigne quelquefois viſiter le ſéjour
„ des mortels, c'eſt, ſans doute, en ces lieux
„ qu'il ſe retire.... Mais quel trouble ſecret
„ m'agite? Déja l'impatience méle ſon poiſon aux
„ douceurs de mon attente, déja ce vallon a perdu
„ de ſes beautés. Là, la joie eſt-elle donc ſi paſ-
„ ſagere? Nous eſt-elle auſſi facilement enlevée
„ que le duvet léger de ces plantes l'eſt par le
„ ſouffle du zéphir? C'eſt en vain que j'ai recours
„ à l'eſpérance flatteuſe: chaque inſtant accroit
„ mon trouble.... Il ne vient point!... Qui le
„ retient loin de moi? Quel devoir plus ſacré
„ que celui de calmer les inquiétudes d'une aman-
„ te?... Mais, que dis-je? Fuyez, ſoupçons
„ jaloux, injurieux à ſa fidélité, & faits pour
„ éteindre ſa tendreſſe. Si la jalouſie croît près
„ de l'amour, elle l'étouffe, ſi on ne l'en déta-
„ che: c'eſt le lierre, qui, d'une chaîne verte,
„ embraſſe, mais deſſeche le tronc qui lui ſert

des hommes illuſtres, que le grand eſprit ne ſuppoſe point la grande mémoire.

„ d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de ſa tendreſſe. Il a, comme moi, loin de „ la pompe des cours, cherché l'aſyle tranquille „ des campagnes : la ſimplicité de mon cœur & de „ ma beauté l'ont touché ; mes voluptueuſes rivales le rappelleroient vainement dans leurs „ bras. Seroit-il ſéduit par les avances d'une coquetterie qui ternit, ſur les joues d'une jeune „ fille, la neige de l'innocence & l'incarnat de „ la pudeur, & qui les peint du blanc de l'art „ & du fard de l'effronterie ? Que ſais-je ? Son mépris pour elles n'eſt, peut-être qu'un piege „ pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, & l'art qu'ils emploient pour nous ſéduire ? Nourris dans le mépris de notre ſexe, „ ce n'eſt point nous, c'eſt leurs plaiſirs qu'ils „ aiment. Les cruels qu'ils ſont ! ils ont mis au „ rang des vertus, & les fureurs barbares de la „ vengeance, & l'amour forcené de la patrie ; & „ jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la „ fidélité ! C'eſt ſans remords qu'ils accuſent l'innocence: Souvent leur vanité contemple, avec „ délices, le ſpectacle de nos douleurs. Mais, „ non ; éloignez-vous de moi, odieuſes penſées ; „ mon amant va ſe rendre en ces lieux. Je l'ai „ mille fois éprouvé : dès que je l'apperçois, „ mon ame agitée ſe calme ; j'oublie ſouvent de „ trop juſtes ſujets de plainte ; près de lui, je „ ne ſais qu'être heureuſe. .... Cependant, s'il „ me trahiſſoit ; ſi, dans le moment que mon „ amour l'excuſe, ſi conſommoit, entre les bras „ d'une autre, le crime de l'infidélité, que toute „ la nature s'arme pour ma vengeance ! qu'il „ périſſe ! . . . Que dis-je ? Eléments, ſoyez ſourds à mes cris ! terre, n'ouvre point tes „ gouffres profonds ; laiſſe ce monſtre marcher „ le temps preſcrit ſur ta brillante ſurface. Qu'il

J'ajouterai même, que l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit faute de nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aliments, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves, & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets, celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon temps à méditer, à comparer les objets entre eux, employer les journées entieres à, ſans

„ commette encore de nouveaux crimes ; qu'il
„ faſſe couler encore les larmes des amantes trop
„ crédules ; &, ſi le ciel les venge & le punit,
„ que ce ſoit, du moins, à la priere d'une autre
„ infortunée, &c.

ſans ceſſe, s'emmagaſiner de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur temps, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit : vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit, que, pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus, que non-ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce Chapitre, & prouver que ce n'eſt point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magaſin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel, qu'en les comparant ſans ceſſe entre eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, & par conſéquent donner toujours plus d'é-

tendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la Géométrie, peuvent se comparer entre eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille, j'en conclurai hardiment, que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette derniere inégalité est uniquement l'effet ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des

perſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le public. L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillants dans les Colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des regles du Deſpautere, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels, réſultent des idées intéreſſantes pour le public: & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

JAI fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc

chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire; qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées, il eſt, évident, que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes, que dépend la force inégale de l'inégalité de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, &, par conſéquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit: d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelque vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui, contraints par la douleur, de fixer toute leur attention ſur leur état, ne peuvent la porter ſur des objets propres à perfectionner leur eſprit, ni, par conſéquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organiſés, on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conſéquemment au raiſonnement précédent, avoir moins d'eſprit que les gens bien conſtitués, paroiſſent ſouvent, à cet égard, les plus favoriſés de la nature.

Dans les gens ſains & robuſtes, qui s'appliquent aux arts & aux ſciences, il ſemble que la force du tempérament, en leur donnant un beſoin preſſant du plaiſir, les détourne plus ſouvent de l'étude & de la méditation, que la foibleſſe du tempérament, par de légeres & fréquentes indiſpoſitions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'entre les hommes à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le ſuccès ſur lequel on meſure la force de l'eſprit, paroit entiérement dépendre & des diſtractions plus ou moins grandes, occaſionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des ſujets qu'on

traite ; de la méthode plus ou moins parfaite dont on ſe ſert pour compoſer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le haſard préſente journellement ſous nos yeux. Il ſemble que, dans le conçours des accidents néceſſaires pour former un homme d'eſprit, la différente capacité d'attention, que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne ſoit d'aucune conſidération. Auſſi l'inégalité d'eſprit occaſionnée par la différente conſtitution des hommes, eſt-elle inſenſible. Auſſi n'a-t-on, par aucune obſervation exacte, pu, juſqu'à préſent, déterminer l'eſpece de tempérament le plus propre à former des gens de génie, & ne peut-on encore ſavoir leſquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou ſanguins, ont le plus d'aptitude à l'eſprit.

Au reſte, quoique cette réponſe ſommaire pût ſuffire pour refuter un raiſonnement qui n'eſt fondé que ſur des vraiſemblances, cependant, comme cette queſtion eſt fort importante, il faut, pour la réſoudre avec préciſion, examiner ſi le défaut d'attention eſt, dans les hommes, ou l'effet d'une impuiſſance phyſique de s'appliquer, ou *d'un deſir* trop foible de s'inſtruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premieres propositions, a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en Géométrie comme en toutes les autres sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes, que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de Géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familieres & assez habituellement présentes pour se les rappeller sans peine, il s'ensuit, que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues, jusqu'à la connoissance,

par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centieme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométrique, ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la Géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangere à la plupart des hommes; je le prends dans la Morale, & je me propoſe ce problème: *pourquoi les conquêtes injuſtes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers?*

Pour réſoudre ce problème moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit, ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je la conſidérerai donc entre particuliers, & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent l'ordre de la ſociété, ſont, avec juſtice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la juſtice entre citoyens, cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les temps par des peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçonnerai bientôt que les idées de la juſtice, conſidérée par rapport à un particulier, ne ſont point applicables aux nations: ce ſoupçon ſera le premier pas que fera mon eſprit pour parvenir à la découverte qu'il ſe propoſe. Pour éclaircir ce ſoupçon, j'écarterai d'abord les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai ſucceſſivement une infinité d'idées, juſqu'au moment où j'appercevrai que, pour réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; &, pour cet effet, remonter juſqu'à l'établiſſement des ſociétés, juſqu'à ces temps reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raiſon pour laquelle les principes de la juſtice conſidérée par rapport aux citoyens, ne ſeroient pas applicables aux nations.

Tel ſera, ſi je l'oſe dire, le ſecond pas de mon eſprit. Je me repréſenterai, en conſéquence, les hommes abſolument

privés de la connoiſſance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois diſperſés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que, trop foibles avant l'invention des armes, pour réſiſter aux bêtes féroces, ces premiers hommes, inſtruits par le danger, le beſoin ou la crainte, ont ſenti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de ſe raſſembler en ſociété, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois enſuite que ces hommes, ainſi raſſemblés & devenus bientôt ennemis, par le deſir qu'ils eurent de poſſéder les mêmes choſes, dûrent s'armer pour ſe les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus ſpirituel, qui inventa des armes & lui dreſſa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adreſſe furent, par conſéquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, & enſuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces ſeuls titres qu'on poſſéda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes ſentirent que leur réunion ne leur ſeroit point avantageuſe, & que les ſociétés ne pourroient ſubſiſter, ſi, à leurs pre-

mieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissant réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageassent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainsi que, de tous les intérêts des particuliers, se forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de justes, de permises & d'injustes, selon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la source des vertus humaines. Je vois que, sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique, les hommes sans desirs, sans passions, également indifférents à tout, n'eussent point connu d'intérêt personnel; que, sans intérêt personnel, ils ne se fussent point rassemblés en société, n'eussent point fait entre eux de conventions; qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conséquent point d'actions justes ou injustes; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice *).

*) On ne peut nier cette proposition, sans admettre les idées innées.

Cette vérité, appuyée sur cet axiôme de jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve, que, vertueux ou vicieux, selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons si nécessairement à notre bien particulier, que le Législateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel, en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

Ce principe établi, mon esprit en tire les conséquences : & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général, eut toujours été violée, si les Législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel, qui porte tous les hommes à l'usurpation, ils n'eussent, sans cesse, opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général ; & j'en conclus, que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les M

gistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, sitôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, & cessent d'être des loix; chacun rentre en ses premiers droits; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend avec raison d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes, & que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet, je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle con-

fiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reſte à mon eſprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la juſtice. Eclairé par les principes ci-deſſus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles de conventions, par leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement la poſſeſſion des pays qu'elles occupent & des biens qu'elles poſſedent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces ſortes de conventions, parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auſſi preſſant que les particuliers; parce que les nations peuvent ſubſiſter ſans conventions entre elles, & que les ſociétés ne peuvent ſe maintenir ſans loix. D'où je conclus, que les idées de la juſtice, conſidérée de nation à nation ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'Egliſe & les Rois permettent la traite des Negres; ſi le Chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diſſenſion dans les familles, bénit le Négociant qui court la

Côte-d'or ou le Sénégal, pour échanger contre des Negres les marchandiſes dont les Africains ſont avides ; ſi, par ce commerce, les Européens entretiennent ſans remords des guerres éternelles entre ces peuples ; c'eſt que, ſauf les traités particuliers, & des uſages généralement reconnus, auxquels on donne le nom de droit des gens, l'Egliſe & les Rois penſent que les peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers, que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont preſque jamais pu ſe maintenir par la force, & qu'ils ont, par conſéquent, comme des loix ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées générales de la juſtice, mon eſprit aura réduit la queſtion à ce point ; pour découvrir enſuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités avec un autre

peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété, & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes déshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier, il ſuffit de rappeller à ma mémoire, la liſte de tous les traités violés, de tous les temps & par tous les peuples; alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité, que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, inſtruite par l'Hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des treves; & qu'en faiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir; puiſque tous les peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans le-

quel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir, & ſi le terme de l'agrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence, il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſieme, autant de ſûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter, juſqu'à ce que tous les peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'Abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui

voudroit en assujettir un autre, & qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque Etat en particulier, & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puissent se maintenir par la force, & que les peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens, lorsque, par la récompense attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaises, il nécessite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain, que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes, moins contraires aux loix de l'équité, &, par conséquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problème moral résolu, si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre, on verra que je me suis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres; que je les ai comparées entre elles, observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai ensuite rejeté ces idées; que je m'en suis rappellé d'autres, & que j'ai

répété ce même procédé, jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même, ce que je dis sur la maniere de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de Géométrie, il est inutile de rappeller beaucoup d'objets à son esprit; c'est au maître à présenter aux yeux de son éleve les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme

découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit, dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent: or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une vérité, & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles, il est évident, que, pour faire une découverte, il faut rappeller à son esprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaisons inutiles; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité, que pour en suivre la démonstration: mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si, pour s'en assurer, l'on observe l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est, à la fois, occupé du double

ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles: d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de Géométrie, ſuffit pour découvrir une vérité. Il eſt vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue: mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils ſont tous capables non-ſeulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les raſſembler, en former des ſyllabes, compoſer des mots; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment? Il eſt donc certain, que ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mé-

moire tous les mots d'une langue, ils ſont doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendus incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres: or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme; qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme ſans deſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention. Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'attention devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence ou la crainte? l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir? l'at-

tention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un est un procès-verbal, l'autre est la lettre d'une maîtresse: qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet, de supposer en eux aucune différence d'organisation: il suffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaisir, que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or, si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense, on ne leur propose pas réellement la même récompense; & que, s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conséquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile, sans avoir recours au mystere d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent.

Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organisation des hommes, je dis, qu'en supposant en eux un desir vif de s'instruire, desir dont tous les hommes sont susceptibles, il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes, s'il est en eux le sentiment le plus vif, il est évident, que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire. Or, tout homme, comme je viens de le prouver, est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention, lorsque, par la législation de son pays, son goût particulier ou son éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera, je crois, difficile de résister à cette conclusion, surtout si, comme je puis le prouver, il n'est pas même nécessaire, pour se rendre supérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, consultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres: ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les

plus

plus beaux vers de leurs Poëmes, les plus ſingulieres ſituations de leurs Romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philoſophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuſe de certains objets, que le haſard ou met ſous leurs yeux ou préſente à leur mémoire, & de la comparaiſon deſquels ont réſulté ces beaux vers, ces ſituations frappantes, & ces grandes idées philoſophiques; idées que l'eſprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie; ſi l'art de les employer n'eſt que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre, il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du haſard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes, dont celui-là ſeul profite, qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le haſard eſt, dans preſque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; & ſi, dans les ſciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle; il

n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention : & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre, *b*) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers ? C'eſt pourquoi le Philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier fidélement & correctement un manuſcrit ; & c'eſt pourquoi les commencements de chaque ſcience ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons, de conſidérer certains objets, que nous devons non-ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le Peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſin ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires ; pourquoi

b) *Tantùm ſeries junctùraque pollet.*

le Berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer, & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer, en soient plus forts de choses, & que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la méchanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc, que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon

premier Diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particuliere de certains eſprits; que tous nos faux jugements ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance: d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprits, le réſultat de ce que j'ai dit ci-deſſus, c'eſt que tous les hommes que j'appelle bien organiſés, étant nés avec l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées. *c*)

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres? C'eſt

c) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond Diſcours, que les idées ne ſont, en ſoi, ni hautes ni grandes, ni petites; que ſouvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour faire ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que, ſi l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épithètes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes.

que l'étude eſt une petite peine; c'eſt que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déja inſinué, être animé d'une paſſion.

Dans la premiere jeuneſſe, la crainte des châtiments ſuffit pour forcer les jeunes gens à l'étude: mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'expoſer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention eſt alors proportionnée à la force de notre paſſion. Conſidérons les enfants: s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'eſt qu'ils y ſont excités par des beſoins à peu près pareils; c'eſt-à-dire, & par la gourmandiſe, & par l'amour du jeu, & par le deſir de faire connoître les objets de leur amour & de leur averſion. Or, des beſoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent, & de la méthode dont ſe ſervent les maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants, on ſent que des progrès dépendants de cauſes

ſi variées, qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement, doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du deſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira-t-on, ce deſir eſt l'effet d'une paſſion : or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître & les paſſions & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agiſſent ſur notre ame.

L'EXPÉRIENCE ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine ; *a*) qu'il gravite ſans ceſſe ;

a) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner,

vers le repos, comme les corps vers un centre ; qu'attiré, ſans ceſſe, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque inſtant repouſſé par deux ſortes de forces, qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées, l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt, ſans contredit, la moindre ; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujouts attachés à la ſatisfaction des beſoins phy-

ni penſer : *Penſer*, diſent-ils, *eſt le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe : pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler ; ils ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim que de faire la caſſave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes ſont tout : ils travaillent ſeulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre : ils paſſent le reſte du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit ? ils le vendent le matin à bon marché ; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

ſiques, fût rempli par quelques-unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence, parce que chacun de ces avertiſſements eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le ſauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles : voilà pourquoi nous préferons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpece d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain, & qui, le forçant à s'agiter en tous ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiecles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût *b*).

b) C'eſt peut-être, en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe: les Artiſtes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir en partie épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, &, par conſéquent, plus vive. Voilà, dans les nations policées, la cauſe de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe, c) qu'on jette ſur les hom-

où ſe trouvent maintenant les arts & les ſciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtême de chronologie, du moins auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnés: mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

c) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort inventif; ſon reſſort n'eſt certainement pas aſſez puiſſant pour nous faire exécuter de grandes entrepriſes, & ſur-tout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne pro-

mes un œil obſervateur, & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plupart d'entre eux; que c'eſt pour s'arracher à l'ennui, qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes, &, par conſéquent, déſagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'eſt ce deſir qui fait courir le peuple à la grève, & les gens du monde au théâtre; que c'eſt ce même motif, qui, dans une dévotion triſte, & juſques dans les exercices auſteres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui: car Dieu, qui par toutes ſortes de moyens,

duit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut aſſurer que ce n'eſt pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce reſſort opere ſouvent de grands effets. Il ſuffit quelquefois pour armer les Princes, les entraîner dans les combats; &, quand le ſuccès favoriſe leurs premieres entrepriſes, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende néceſſaire. Charles XII, le ſeul des héros qui ait toujours été inſenſible aux plaiſirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un héros de cette eſpece, il ne fera jamais de Céſar ni de Cromwel: il falloit une grande paſſion, pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du trône.

cherche à ramener le pécheur à lui, se ſert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiecles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile univerſel.

Dans les cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux ; qui leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions ; qui fait des Séjan, & jamais des Octave ; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires, qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer : c'eſt par cette raiſon que nous

voudrions tout ſavoir, ſans nous donner la peine d'apprendre : c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fauſſes qu'on leur préſente ; *d*).

d) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde : on en ſoupçonne la fauſſeté ; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen ; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion, nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la Relation du Tunquin, par Marini, Romain. " On vouloit, dit cet Auteur, „ donner une religion aux Tunquinois ; on choiſit celle du Philoſophe Rama, nommé Thic-ca, „ au Tunquin. Voici l'origine ridicule qu'on lui „ donne, & qu'ils croient.

„ Un jour la mere du Dieu Thic-ca vit, en „ ſonge, un éléphant blanc, qui s'engendroit „ myſtérieuſement dans ſa bouche, & lui ſortoit „ par le côté gauche. Le ſonge fait, il ſe réaliſe, „ elle accouche de Thic-ca. Auſſi-tôt qu'il voit „ le jour, il fait mourir ſa mere, fait ſept pas, „ marquant le ciel avec un doigt, & la terre „ avec l'autre. Il ſe glorifie d'être l'unique Saint, „ tant dans le ciel que ſur la terre. A dix-ſept „ ans, il ſe marie à trois femmes ; à dix-neuf, „ il abandonne ſes femmes & ſon fils, ſe retire „ ſur une montagne, où deux démons, nommés „ A-la-la & Cà-la-la, lui ſervent de maîtres. Il

& pourquoi enfin porté, par le flux & reflux des préjugés, tantôt vers la sa-

„ ſe préſente enſuite au peuple, en eſt reçu, „ non comme docteur, mais en qualité de pagode „ ou d'idole. Il a quatre-vingt mille diſciples, „ entre leſquels il en choiſit cinq cents; nombre „ qu'il réduit enſuite à cent, puis à dix, qui „ ſont appellés les dix Grands. Voila ce qu'on „ raconte aux Tunquinois & ce qu'ils croient, „ quoiqu'avertis, par une tradition ſourde, que „ ces dix grands étoient ſes amis, ſes confidents, „ & les ſeuls qu'il ne trompât point; qu'après „ avoir prêché ſa doctrine pendant quarante-neuf „ ans, ſe ſentant près de ſa fin, il aſſembla tous „ ſes diſciples, & leur dit: *Je vous ai trompés „ juſqu'à ce jour; je ne vous ai débité que des fa- „ bles: la ſeule vérité que je puiſſe vous enſeigner, „ c'eſt que tout eſt ſorti du néant, & que tout y „ doit rentrer. Je vous conſeille cependant de me „ garder le ſecret, de vous ſoumettre extérieure- „ ment à ma religion: c'eſt l'unique moyen de tenir „ les peuples dans votre dépendance.* „ Cette confeſſion de foi de Thic-ca, au lit de la mort, eſt aſſez généralement ſue au Tunquin; & cependant le culte de cet impoſteur ſubſiſte, parce qu'on croit volontiers ce qu'on eſt dans l'habitude de croire. Quelques ſubtilités ſcholaſtiques, auxquelles la pareſſe donne toujours force de preuve, ont ſuffi aux diſciples de Thic-ca pour jetter des nuages ſur cette confeſſion, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes diſciples ont écrit cinq mille volumes ſur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y ſoutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après ſa naiſſance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que ſa derniere tranſmigration fut en éléphant blanc: & c'eſt à cette origine qu'on doit rapporter le reſpect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de Roi de

geſſe & tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par haſard, l'eſclave de

l'éléphant blanc eſt le plus eſtimé des Rois; celui de Siam porte le nom de Roi de l'éléphant blanc. Les diſciples de Thic-ca ajoutent, qu'il y a ſix mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravanne, la roue retourne à ſon point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il ſort la ſeptieme fois, très-pur, très-parfait; & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabilité, il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on ſe tire, comme dans la plupart des fauſſes religions, en reſpectant les Bonzes, en leur faiſant des charités, & en batiſſant des Monaſteres. Ils racontent, au ſujet du démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'idole du Tunquin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre, en ſorte que le démon fut obligé de ſe retirer ſur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enſeigne de l'idole.

On ne ſait ſi ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuſes de notre religion: mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'eſt qu'il eſt une idole qui ſauve les hommes, & qui ſatisfait pleinement pour leurs péchés, & que, pour mieux compatir aux miſeres de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en eſt qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'eſt rendu viſible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vi-

l'opinion eſt également inſenſé aux yeux du ſage, ſoit qu'il ſoutienne une vérité, ſoit qu'il avance une erreur. C'eſt un aveugle qui nomme, par haſard, la couleur qu'on lui préſente.

On voit donc que ce ſont les paſſions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame ſon mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font ſurmonter cette force d'inertie à laquelle elle eſt toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition, comme en Morale, ainſi qu'en Phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions, je vais, dans les Chapitres ſuivants, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes, & concevoir ces idées grandes qui font l'étonnement & l'admiration de tous les ſiècles.

ſion, & prétendent que c'eſt faire jouer à leur dieu un rôle indigne de ſa majeſté, que de le métamorphoſer en homme. Au reſte, ils ne lui rendent aucun culte: ils diſent que dieu eſt bon, & qu'il ne ſe ſoucie pas de nos prieres.

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des Paſſions.

Les paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement. Il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort: ce ſont elles, auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les déſerts de l'océan; l'orgueil, qui comble les vallons, aplanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris, & fond le coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes religions, & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts: elles doivent donc être regardées comme germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre; c'eſt à cette cauſe *a*) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *paſſion forte*,

a) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair: le premier dira, avec raiſon, que le *rouge* eſt une couleur vive; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion*, comme de celui d'*eſprit*: il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une ſociété compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt ſûrement un ſot: il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour homme médiocre parmi les gens du premier ordre; le choix de ſa ſociété prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un Rhétoricien médiocre, qui ſeroit le premier dans toute autre claſſe.

une paſſion dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à notre bonheur, que la vie nous ſoit inſupportable ſans la poſſeſſion de cet objet. Telle eſt l'idée qu'Omar ſe formoit des paſſions, lorſqu'il dit: *Qui que tu ſois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche ſans bien, puiſſant ſans ſujets, ſujet ſans maître, oſe mépriſer la mort: les Rois trembleront devant toi, toi ſeul ne craindra perſonne.*

Ce ſont en effet, les paſſions ſeules, qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, éleve, en préſence de ſon armée, deux autels; l'un à l'impiété, l'autre à l'injuſtice, y ſacrifie, & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'aſſaſſinat de Céſar, l'amour conjugal, uni à la paſſion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuiſſe, à montrer ſa bleſſure à ſon mari, lui diſant: *Brutus, tu médites & tu me caches un grand deſſein. Je ne t'ai juſqu'à préſent fait aucune queſtion indiſcrete: je ſavois cependant que notre ſexe, foible par lui même, ſe fortifioit par le commerce des hommes ſages & vertueux; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus; mais mon amour timide m'a fait défier de ma foibleſſe. Tu*

vois l'essai de mon courage : juge si je suis digne de ton secret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls, au milieu des supplices, engager la pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents, pour ne point s'exposer à révéler les secrets de sa secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : C'est Sylla, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ?* Le nom seul de Sylla, lui replique-t-on, désarme le bras de nos citoyens. *O Rome !* s'écrie alors Caton, *que ton destin est déplorable, si, dans la vaste enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* A ces mots, se tournant vers son gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée ; je la cacherai sous ma robe ; j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome est libre encore b).*

b) C'est ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'ora-

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques ? A la Chine, un Empereur poursuivi par les armes victorieuses d'un citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce citoyen a désarmer. Député vers cette mere, un officier de l'Empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, & les Rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle se frappe, & lui dit : *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu,*

cle de Jupiter Hammon : *Laissons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des Dieux, sait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore.*

César, enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menace de la mort, à laquelle il les condamne en abordant.

porte à mon fils ce poignard ſanglant; dis-lui qu'il venge ſa nation; qu'il puniſſe le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager: il eſt maintenant libre d'être vertueux c).

Si le noble orgueil, la paſſion du pa-

c) La paſſion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorſque ſon fils, abandonné de ſes amis, aſſiégé dans un château, & preſſé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla conſulter ſa mere ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponſe: *Mon fils, lorſque tu pris les armes contre la maiſon d'Ommiah, crus-tu ſoutenir le parti de la juſtice & de la vertu? ... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, repliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer? Ne ſais-tu pas que ſe rendre à la crainte eſt d'un lâche? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on diſe qu'ayant à choiſir entre la vie & ton devoir, c'eſt la vie que tu as préferée?*

C'eſt cette même paſſion de la gloire, qui, lorſque l'armée romaine, mal vêtue & tranſie de froid, alloit ſe débander, amena au ſecours de Septime Sévere, le Philoſophe Antiochus, qui ſe dépouille devant l'armée, ſe jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thraſea à faire quelques ſoumiſſions à Néron: *Quoi!* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaiſſerois juſques-là? Non. La mort eſt une dette: je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en eſclave.*

Dans un inſtant d'emportement où Veſpaſien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponſe: *Vous ai-je dit que je fuſſe immortel? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort; moi, celui de citoyen, en la recevant ſans trembler.*

triotiſme & de la gloire, déterminent les citoyens à des actions ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les ſciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles* ? C'eſt le deſir de la gloire, qui ſur la cime glacée des cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Aſtronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le Botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des ſciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les Philoſophes les plus célebres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Démoſthene, qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans; qui, pour ſouſtraire Démocrite *d*) aux diſtractions du

d) Démocrite étoit né riche: mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes, dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes : c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la Philoſophie, Héraclite ſe détermine a céder à ſon frere cadet le trône d'Epheſe, *e*) où l'appelloit le droit d'aineſſe ; que, pour conſerver toutes ſes forces l'athlete ſe prive des plaiſirs de l'amour: c'eſt elle encore qui forçoit certains Prêtres des anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommandables, à renoncer à ces même plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre récompenſe de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration, qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont el-

e) Miſon, fils du tyran de Chenes, renonça pareillement au ſceptre de ſon pere ; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes.

les ſeules, qui, volant au ſecours des grands hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle, à ce ſujet, la célebre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats le jour de la bataille du Teſin; & l'on ſentira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire, pouvoient ſeules la lui inſpirer: *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux ſur ce champ de bataille: nulle retraite ici pour les lâches: nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certains du triomphe? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'animaſſent Sylla, lorſque Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marſes, Sylla lui répond: *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, maſſacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi?*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponſe: *Allez, ingrats; fuyez*

fuyez, lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont-elles, qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des ames froides, seroient semblables à la semence jetée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le Cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'im-

TAYLOR OXF

poſſibilité dans le projet le plus ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte: devant celle-ci les montagnes s'abaiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là, les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous apprendre à diſtinguer l'extraordinaire de l'impoſſible, que les gens ſenſés confondent preſque toujours enſemble; parce que, n'étant point animés de paſſions fortes, ces gens ſenſés ne ſont jamais que des hommes médiocres: propoſition que je vais prouver, pour faire ſentir toute la ſupériorité de l'homme paſſionné ſur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes paſſions qui puiſſent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.

AVANT le ſuccès, ſi les grands génies en tout genre ſont preſque toujours traités de foux par les gens ſenſés, c'eſt que ces derniers incapables de rien de grand,

ne peuvent pas même ſoupçonner l'exiſtence des moyens dont ſe ſervent les grands hommes pour opérer les grandes choſes.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, juſqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorſque Parménion, preſſé par Alexandre d'ouvrir un avis ſur les propoſitions de paix que faiſoit Darius, lui dit: *Je les accepterois, ſi j'étois Alexandre;* qui doute, avant que la victoire eût juſtifié la témérité apparente du Prince, que l'avis de Parménion ne parût plus ſage aux Macédoniens que la réponſe d'Alexandre: *Et moi auſſi, ſi j'étois Parménion?* L'un eſt d'un homme commun & ſenſé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il eſt plus d'hommes de la premiere que de la ſeconde claſſe. Il eſt donc évident que, ſi, par de grandes actions, le fils de Philippe ne ſe fût pas déja attiré le reſpect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entrepriſes extraordinaires, ſa réponſe leur eût abſolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le ſentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la ſupériorité de ſon courage & de ſes lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient

ſur des peuples efféminés & mous, tels que les Perſes, & dans la connoiſſance, enfin qu'il avoit, & du caractere des Macédoniens, & de ſon empire ſur leurs eſprits, &, par conſéquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ſes geſtes, ſes diſcours & ſes regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la ſoif ardente de la gloire, qui, lui faiſant, avec raiſon, conſidérer la victoire comme beaucoup plus aſſurée qu'elle ne le paroiſſoit à Parménion, devoit, en conſéquence, lui inſpirer auſſi une réponſe plus haute.

Lorſque Tamerlan planta ſes drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre leſquels venoient de ſe briſer les forces de l'Empire Ottoman, il ſentoit la difficulté de ſon entrepriſe: il ſavoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entrepriſe, la paſſion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppoſe une digue à la mer & aux flottes européennes; arbore ſes étendards victorieux ſur les breches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'eſt impoſſible aux grands hommes *a*).

a) Je dis la même choſe de Guſtave. Lorſqu'à

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une République de héros, on ne le vit point, ſelon la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changements inſenſibles. Ce grand homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes concitoyens les ſentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du gouvernement, & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les paſſions ſont ſemblables aux volcans, dont l'éruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant

la tête de ſon armée & de ſon artillerie, profitant du moment où l'hyver avoit conſolidé la ſurface des eaux, ce héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland, il ſavoit auſſi-bien que ſes officiers, qu'on pouvoit facilement s'oppoſer à ſa deſcente; mais il ſavoit mieux qu'eux, qu'une ſage témérité conſond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

un nouveau lit, &, par conſéquent, après des temps & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé, que les gens ſenſés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, & paſſe rapidement devant elle, en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epa-

minondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les Dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les Catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les Catholiques : promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentiments.

Sans le reſpect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats, le projet qu'avoit formé ce Prince, de faire enrégiſtrer dans chaque régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſ-

tingués par quelques faits ou quelques dits mémorables? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité? Sent-on, comme l'illuſtre Chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers: *Laiſſez faire les ſoldats; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractere; & qu'en général tous les moyens dont ſe ſont ſervis les grands hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions? Eſt-il un homme ſenſé, qui, pour imprimer plus de confiance & plus de

respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie? à Zamolxis, à Zaleucus, à Minévès, de se dire inspirés par Vesta, Minerve ou Mercure? à Marius, de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure? à Sertorius, de consulter sa biche? & enfin au Comte de Dunois, d'armer une pucelle pour triompher des Anglois?

Peu de gens élevent leurs pensées au-delà des pensées communes; moins de gens encore osent *b*) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus: ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractere duquel la paresse domine: il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les

b) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernements, où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'est question que de sciences, les erreurs, même des gens de génie, mé-

premiers poſtes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux reſſorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait ſemer dans le préſent le germe des événements futurs. Auſſi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme paſſionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémiſtocle fut le ſeul des Grecs qui prévit la bataille de Salamine, & qui ſût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorſque Caton le Cenſeur, homme plus ſenſé qu'éclairé, opinoit avec tout le Sénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêts à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpece de divi-

ritent l'éloge & la reconnoiſſance du public; puiſqu'en fait de ſciences, il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent, pour que les autres ne ſe trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial:

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

nation. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi entendoit-il déja publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui voyant la mer calme, les zéphyrs enfler doucement les voiles, & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrete; tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horiſon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le Sénat Romain n'eût point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir; c) c'eſt que, ſemblables aux

c) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enivrer une nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien préſent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'eſt la vertu qui punit le vice; & ce n'eſt, le plus ſouvent, que la ſottiſe qui ſe moque de l'eſprit.

chêne, dont l'accroiſſement ou le dépériſſement eſt inſenſible aux inſectes éphémeres qui rampent ſous ſon ombrage, les empires paroiſſent dans une eſpece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du moral comme du phyſique. Lorſque les peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que, nagueres, ſillonnoit la charrue. Lorſque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, perpétuellement démolies par les ſiecles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une réproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des états. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions, qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir: l'indifférence

eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif, qui voit, avec effroi, des vapeurs inſenſibles s'élever de la ſurface de la terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier, l'on verra que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au haſard; qu'elles ſeules, par conſéquent, peuvent retrécir &, peut-être, un jour détruire entiérement l'empire de ce haſard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour, ſont, en général, peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſons & d'eſprit; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou même nuiſibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le Diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de

ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpece. Elle ſeule enflammoit un Roi d'orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves. Hélas! les douceurs d'une juſte louange, dont les dieux & les héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O peuples!* ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect ; l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude!*

De pareils ſentiments ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain ; opinion qui les fait traiter de foux par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur fo-

lie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs succès.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que ces gens sensés, ces idoles des gens médiocres, sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés; & que ce sont les passions fortes, qui, nous arrachant à la paresse, peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le Chapitre suivant que ceux-là même qu'on place, avec raison, au rang des hommes illustres, rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet, si l'homme épris du desir le plus vif de l'estime, & capable, en ce genre, de la plus forte passion, n'est point à portée de satisfaire ce desir, ce desir ces-

fera bientôt de l'animer ; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir, de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu : privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public : ils n'auroient que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-inutile, ſi le Magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpece d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour

le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de Prêteur. *a*) L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez, au même inſtant, de toutes ſes lumieres; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions: cette chevelure eſt-elle coupée? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient néceſſairement de grandes lumieres; qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux uſurpateurs d'Occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernements aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des Légiſlateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent tou-

a) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nettoyer les rues.

jours avides du malheur de leur ſujets : mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli : c'eſt qu'aſſurés de ſa poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit portés à l'empire, ceſſoit alors de les animer : c'eſt que, n'ayant plus de motifs aſſez puiſſants pour les déterminer à ſupporter la fatigue d'attention, que ſuppoſe la découverte & l'établiſſement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes ſenſés, qui, n'étant animés d'aucun deſir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe.

Si dans l'Occident, au contraire, pluſieurs uſurpateurs ont ſur le trône fait éclater de grands talents ; ſi les Auguſte & les Cromwel peuvent être mis au rang des Légiſlateurs, c'eſt qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs deſirs, attiſoit, ſi j'oſe le dire, toujours en eux la paſſion de l'ambition. Elevés ſur des trônes ſur leſquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils ſentoient qu'il falloit ſe rendre agréables à des peuples fiers,

établir des loix *b*) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'Orient; ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper, sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité, & que, si la sienne lui fait desirer l'estime d'autrui, celle d'autrui doit constamment la lui refuser, si, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'esprit, il ne les con-

b) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette Epitaphe :

Ci git le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi?

ſole de la douleur de les ſouer. C'eſt ſur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité: cette crainte eſt-elle anéantie? le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

Qui doute qu'un Phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de pluſieurs milliers d'hommes? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ſes ordonnances & ſes édits, qu'un homme d'eſprit à compoſer un madrigal ou une épigramme, c'eſt que la méditation, toujours fatigante, eſt, pour ainſi dire, contraire à notre nature; *c*) & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition, & des traits de la ſatyre, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une pareſſe dont la jouiſſance eſt ſi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'eſ-

c) Quelques Philoſophes ont, à ce ſujet, avancé ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'eſprit, dont ils jouiſſoient, une compenſation à leurs peines, & que ce repos de l'eſprit rendoit ſouvent la condition de l'eſclave égale en bonheur à celle du maître.

prit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions, c'est-à-dire, depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on est capable des plus grands efforts, & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoissances, sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité: cet âge passé, les passions s'affoiblissent en nous, & voilà le terme de la croissance de l'esprit: l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles; & quelque supérieurs que soient, dans la suite, les ouvrages que l'on compose, on ne fait qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, & dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste, ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet, lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir. L'homme amoureux de la gloire n'y sacrifie ses goûts, qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps

& parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'eſt pourquoi le grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudiſſements & l'admiration des ſpectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt amoureux de la gloire ; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'en entier l'empire de l'eſtime, la plupart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont, en général, incapables de grandes choſes, c'eſt non-ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talents & de petites perfec-

tions, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme, qui marche ſi immodeſtement dans les rues; je vois en lui pluſieurs Marius.*

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir, que l'abſence totale de paſſions, ſi elle pouvoit exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné. *d*) Les paſſions ſont, en effet, le feu céleſte, qui vivifie le monde moral: c'eſt aux paſ-

d) C'eſt le défaut de paſſions qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le deſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce deſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur goût pour la pareſſe. Or, quiconque ne deſire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs ſuffiſants pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

ſions que les ſciences & les arts doivent leurs découvertes, & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit ſes vices & la plupart de ſes malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Moraliſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette folie, pour la rendre reſpectable à leurs yeux.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur les paſſions, c'eſt que leur force peut ſeule contrebalancer en nous la force de la pareſſe & de l'inertie, nous arracher au repos & à la ſtupidité vers laquelle nous gravitons ſans ceſſe, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, en allumant dans les uns des paſſions plus fortes que dans les autres? Je répondrai à cette queſtion, que, ſi, pour exceller dans un genre, il n'eſt pas néceſſaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on eſt capable, il n'eſt pas néceſſaire non plus, pour s'illuſtrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive paſſion, mais ſeulement du

du degré de paſſion ſuffiſant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver, qu'en fait de paſſions, les hommes ne different peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour ſavoir ſi la nature, à cet égard, a ſi inégalement partagé ſes dons, il faut examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, &, pour cet effet, remonter juſqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des paſſions.

POUR s'élever à cette connoiſſance, il faut diſtinguer deux ſortes de paſſions.

Il en eſt qui nous ſont immédiatement données par la nature ; il en eſt auſſi que nous ne devons qu'à l'établiſſement des ſociétés. Pour ſavoir laquelle de ces deux différentes eſpeces de paſſions a produit l'autre, qu'on ſe tranſporte en eſprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la ſoif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ſes beſoins, & attacher une infinité de plaiſirs & de peines à la ſatisfaction ou à la privation

de ces beſoins: on y verra l'homme capable de recevoir des impreſſions de plaiſir & de douleur, & naître, pour ainſi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel eſt l'homme au ſortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'exiſtoient point pour lui: uniquement ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaiſirs factices, que nous procurent les paſſions que je viens de nommer. De pareilles paſſions ne nous ſont donc pas immédiatement données par la nature; mais leur exiſtence, qui ſuppoſe celle des ſociétés, ſuppoſe encore en nous le germe caché de ces mêmes paſſions. C'eſt pourquoi, ſi la nature ne nous donne, en naiſſant, que des beſoins, c'eſt dans nos beſoins & nos premiers deſirs qu'il faut chercher l'origine de ces paſſions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de ſentir.

Il ſemble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyſique, Dieu n'ait mis qu'un ſeul principe dans tout ce qui a été. Ce qui eſt, & ce qui ſera, n'eſt qu'un développement néceſſaire.

Il a dit à la matiere: je te doue de la force. Auſſi-tôt les éléments, ſoumis

aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déſerts de l'eſpace, ont formé mille aſſemblages monſtrueux, ont produit mille chaos divers, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe ſoient placés dans l'équilibre & l'ordre phyſique dans lequel on ſuppoſe maintenant l'univers rangé.

Il ſemble qu'il ait dit pareillement à l'homme: je te doue de la ſenſibilité; c'eſt par elle qu'aveugle inſtrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, ſans le ſavoir, remplir tous mes deſſeins. Je te mets ſous la garde du plaiſir & de la douleur: l'un & l'autre veilleront à tes penſées, à tes actions; engendreront tes paſſions; exciteront tes averſions, tes amitiés, tes tendreſſes, tes fureurs; allumeront tes deſirs, tes craintes, tes eſpérances; te dévoileront des vérités; te plongeront dans des erreurs; &, après t'avoir fait enfanter mille ſyſtèmes abſurdes & différents de morale & de légiſlation, te découvriront un jour les principes ſimples, au développement deſquels eſt attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, ſuppoſons que le ciel anime tout-à-coup pluſieurs hommes; leur premiere occupation ſera de ſatisfaire leurs beſoins: bientôt après ils eſſaye-

ront, par des cris, d'exprimer les impreſſions de plaiſir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues ſauvages, a dû d'abord être très courte, & ſe réduire à ces premiers ſons. Lorſque les hommes, plus multipliés, commenceront à ſe répandre ſur la ſurface du monde, & que, ſemblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ſes rivages, & qui rentrent auſſi-tôt dans ſon ſein, pluſieurs générations ſe ſeront montrées à la terre, & ſeront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorſque les familles ſeront plus voiſines les unes des autres, alors le deſir commun de poſſéder les mêmes choſes, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats: delà naîtront la colere & la vengeance. Lorſque, ſaoulés de ſang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront conſenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur eſt nuiſible, alors ils feront entre eux des conventions; ces conventions ſeront leurs premieres loix: les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution; & voilà les premiers

Magiſtrats. Ces Magiſtrats groſſiers de peuples ſauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorſque les peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les peuples chaſſeurs ſeront changés en peuples paſteurs. Après un certain nombre de ſiecles, lorſque ces derniers ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, ſans être fécondée par le travail humain; alors les peuples paſteurs diſparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'Agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés; & delà une foule de ſciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quel-

ques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue: on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs: alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques, que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer; telles ſont les richeſſes & l'indigence: alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général du deſir des hommes. Delà naîtront, ſelon la forme différente des gouvernements, des paſſions criminelles ou vertueuſes; telles ſont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la paſſion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un beſoin, deviendra, en ſe confondant avec la vanité, une paſſion factice, qui ne ſera, comme les autres, qu'un développement de la ſenſibilité phyſique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos

passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore, que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare,

de quelque eſpece qu'il ſoit, ou deſire les richeſſes comme l'échange de tous les plaiſirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe poſé, je dis que l'homme, n'étant par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent, ſont l'unique objet de ſes deſirs. La paſſion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les ameublements, eſt donc une paſſion factice, néceſſairement produite par les beſoins phyſiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaiſirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les conſidéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en impoſer aux hommes, & de les forcer, par l'eſpoir confus d'une récompenſe, à écarter de lui toutes les peines, & à raſſembler près de lui tous les plaiſirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice eſt donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir phyſique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaiſir, ou cette même crainte de la

douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés, qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagerent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant desirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence, & des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres, qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence, qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares: ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite; aussi leur folie, à cet égard, est-elle

plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guere que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver, supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaissée par la misere: elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaine dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des Ministres, à ramper aux pieds des Grands, & à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misere. Parvenu à cet état le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractere timide & défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, & le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-

cinq ou quarante ans ; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors ? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs soient plus cheres : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts : or, dans l'espace de temps qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance & la timidité, qui s'accroissent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *Assez* n'est jamais assez ; & si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes. Pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins, entremettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles

lui a rendues cheres ? Non, sans doute ; & satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange ; cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée par le desir de jouir, elle sera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce Chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares, & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

Le crédit attaché aux grandes places, peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plai-

firs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples ſauvages, dont les chefs ou les Rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la nation, le deſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le deſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, ſont pourvus des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non-ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & généralement toutes les marques d'honneur, ne ſont ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir:

l'ambition n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illuſtrer, & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or, l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiecles où ces grandeurs ſont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conſéquent, dans les temps même où leur poſſeſſion eſt la moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même; les marques de conſidération

qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit, n'eſt point perſonnelle, qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître; que la vieilleſſe même du Prince ſuffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont autour du ſouverain comme ces nuages d'or qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horiſon. Il l'a mille fois ouï dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'eſt point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle eſt, au contraire, preſque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baſſeſſe & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'hiſtoire, & ſur-tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire, & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confuſément avide d'eſtime, l'ambitieux croie ne chercher que cette eſtime dans les grandes places: il eſt facile de montrer que ce n'eſt pas le vrai motif qui le détermine, & que, ſur

ce point, il se fait illusion à lui-même; puisqu'on ne desire pas, comme je le prouverai dans le Chapitre de l'Orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches, qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste & brillant. Pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'est qu'il considere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il desire; mais pourquoi le desire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plait: si ce geste étoit par lui-même agréable, il n'est

point d'homme riche, qui, ſans ſortir de chez lui & ſans courir après les dignités ne ſe pût procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpece de plaiſir, prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à notre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le deſir des grandeurs n'eſt donc fondé que ſur la crainte de la douleur ou l'amour du plaiſir. Si ce deſir n'y prenoit point ſa ſource, quoi de plus facile que de déſabuſer l'ambitieux? O toi! lui diroit-on, qui ſeches d'envie en contemplant le faſte & la pompe des grandes places, oſe t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat ceſſera de t'en impoſer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins ſupérieur aux autres hommes que les inſectes leur ſont inférieurs; alors tu ne

verras, dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours; auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guere, & préféront-ils toujours les grandes places aux grands talents? C'est que les grandeurs sont un bien, & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur, qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, &, par conséquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête, le dernier ne parût le plus desirable, & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets? S'il n'est *cependant* presqu'aucun ambitieux qui

n'aimât mieux commander au peuple eſclave des Perſans qu'au peuple libre des Anglois, c'eſt qu'une autorité plus abſolue ſur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'eſt qu'inſtruits par un inſtinct ſecret, mais ſûr, on ſait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons Rois ; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux dieux bienfaiſants, qui portent la corne d'abondance, *a*) que la crainte n'en a conſacré aux dieux cruels & coloſſaux, qui, portés ſur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, ſont peints la foudre à la main ; c'eſt enfin, qu'éclairés par cette connoiſſance, on ſent qu'on

a) Dans la ville de Bantam, les habitants préſentent les prémices de leurs fruits à l'Eſprit malin, & rien au grand Dieu, qui, ſelon eux, eſt bon, & n'a pas beſoin de ces offrandes. *Voyez Vincent le Blanc.*

Les habitants de Madagaſcar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur Diable.* Ils jettent enſuite un morceau du côté gauche, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des Lettres édif.*

doit plus attendre de l'obéiſſance d'un eſclave, que de la reconnoiſſance d'un homme libre.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt, que le deſir des grandeurs eſt toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaiſirs des ſens, auxquels ſe réduiſent néceſſairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la conſidération, ne ſont pas proprement des plaiſirs: ils n'en obtiennent le nom que parce que l'eſpoir & les moyens de ſe procurer des plaiſirs ſont déja des plaiſirs; plaiſirs qui ne doivent leur exiſtence qu'à celle des plaiſirs phyſiques *b*).

b) Pour prouver que ce ne ſont pas les plaiſirs phyſiques qui nous portent à l'ambition, peut-être, dira-t-on, que c'eſt communément le deſir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'eſt-ce que le deſir vague du bonheur? C'eſt un deſir qui ne porte ſur aucun objet en particulier: or, je demande, ſi l'homme, qui, ſans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'eſt point animé du deſir des plaiſirs phyſiques? Toutes les fois qu'on voudra ſe donner la peine de décompoſer le ſentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaiſir phyſique au fond du creuſet. Il en eſt de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne ſeroit point avide d'argent, ſi l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaiſirs, ou le moyen d'échapper à la douleur phyſique: il ne deſireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

Je ſais que, dans les projets, les entrepriſes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiſſante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la ſenſibilité phyſique. Comment, dans cette fiere ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'aſſied, au milieu des champs de bataille, ſur un monceau de cadavres, & frappe, en ſigne de victoire, ſes ailes dégoûtantes de ſang; comment, dis-je, dans l'ambition ainſi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce ſoit la volupté qu'on pourſuive? C'eſt cependant elle ſeule, répondrai-je, qui, ſous le nom de libertinage, recrûte les armées de preſque toutes les nations. On aime les plaiſirs, &, par conſéquent, les moyens de s'en procurer; les hommes deſirent donc, & les richeſſes, & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour; & la pareſſe leur inſpire ce deſir: or, la guerre, qui promet le pillage des villes au ſoldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard, & leur pareſſe, & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les fatigues de la guerre c) que les travaux de l'agri-

c) „ Le repos, dit Tacite, eſt pour les Ger-

culture, qui ne leur promet des richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu, qu'on préfere au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'eſpoir de grandes richeſſes, & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du Chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

„ mains un état violent; ils ſoupirent, ſans „ ceſſe, après la guerre; ils s'y font un nom en „ peu de temps: ils aiment mieux combattre que „ labourer.

CHAPITRE XII.

Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique ; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux ?

ON peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, deſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractere aſſez ſemblable aux dévots, qui, en général, paſſent pour méchants, non que la loi qu'ils profeſſent ne ſoit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtere, *a*) ſont apparemment des hommes mé-

a) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à ſe priver de certains plaiſirs, & à ſaiſir les maximes & des pratiques auſteres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caracteres malheureux. C'eſt la ſeule maniere d'expliquer comment tant de ſectaires ont pu allier à la ſainteté & à la douceur des principes de

contents de ce bas monde, qui ne peuvent eſpérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le ſpectacle du malheur d'autrui une diſtraction aux leurs. Les ambitieux de cette eſpece ſont en très-petit nombre: ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne ſont comptés que parmi les tyrans, &, par la nature de leur ambition, ils ſont privés de tous les plaiſirs.

Il eſt des ambitieux d'une autre eſpece; &, dans cette eſpece, je les comprends preſque tous: ce ſont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y ſont attachés. Parmi ces ambitieux, il en eſt qui, par leur naiſſance ou leur poſition, ſont d'abord

la religion, tant de méchanceté, d'intolérance; intolérance prouvée par tant de maſſacres. Si la jeuneſſe, lorſqu'on ne s'oppoſe point à ſes paſſions, eſt ordinairement plus humaine & plus généreuſe que la vieilleſſe, c'eſt que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractere heureux, eſt gai & bon homme; c'eſt lui ſeul qui dit:

Que tout le monde ici ſoit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux eſt méchant. Céſar diſoit, en parlant de Caſſius: *Je rédoute ces gens blêmes & maigres: il n'en eſt pas ainſi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaiſirs; leur main cueille des fleurs, & n'aiguiſe point de poignards.* Cette obſervation de Céſar eſt très-belle, & plus générale qu'on ne penſe.

d'abord élevés à des poſtes importants. Ceux-là peuvent quelquefois allier le plaiſir avec les ſoins de l'ambition : ils ſont, en naiſſant, placés, pour ainſi dire, à la moitié *b*) de la carriere qu'ils ont à parcourir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eſt à la fois occupé, & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés, ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche à prévenir les deſirs des Grands, un homme de cette eſpece veuille s'élever aux premiers poſtes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple eſt le diſpenſateur des graces, où l'on ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices

b) L'ambition eſt, ſi je l'oſe dire, en eux plutôt une convenance d'état, qu'une paſſion forte que les obſtacles irritent, & qui triomphe de tout.

rendus à la patrie, où, par conſéquent, le mérite eſt néceſſaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements abſolument deſpotiques, tels que le Mogol, où les honneurs ſont l'eſprit de l'intrigue. Or, quelque ſoit le lieu de ſa naiſſance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner preſqu'aucun temps à ſes plaiſirs. Pour le prouver, je prendrai le plaiſir de l'amour pour exemple, non-ſeulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le reſſort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque nation, un beſoin phyſique, qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette nation: chez les ſauvages du ſeptentrion, qui, ſouvent expoſés à des famines affreuſes, ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche, c'eſt la faim & non l'amour qui produit toutes les idées: ce beſoin eſt en eux le germe de toutes leurs penſées; auſſi, preſque toutes les combinaiſons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche, & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes eſt, chez les nations policées, le reſſort preſque unique qui les meut.

c) En ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, ſont des ſuites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire : le deſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes, par

c) Ce n'eſt pas que d'autres motifs ne puiſſent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le deſir de pourvoir à ſes beſoins ſuffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays deſpotiques, la crainte du ſupplice, que peut nous faire ſubir le caprice d'un deſpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'eſt le deſir vague du bonheur ; deſir qui ſe réduit toujours, comme je l'ai déja prouvé, aux plaiſirs des ſens, qui, le plus communément, inſpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaiſirs, je ſuis, ſans doute, en droit de choiſir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puiſſant de tous. Une preuve, qu'en effet ce ſont les plaiſirs de cette eſpece qui nous animent, c'eſt que l'on n'eſt ſuſceptible de l'acquiſition des grands talents, & capable de ces réſolutions déſeſpérées, néceſſaires quelquefois pour monter aux premiers poſtes, que dans la premiere jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans l'âge où les beſoins phyſiques ſe font le plus vivement ſentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaiſir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent, ils les deſirent même ; mais ce deſir ne mérite pas le nom de paſſion, puiſqu'ils ne ſont plus alors capables de ces entrepriſes hardies, & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caractériſent la paſſion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carriere qu'il s'eſt ouverte dans la jeuneſſe ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Suppoſons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux deſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de conſidération ſur elles; qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aſpire au poſte de Général ou de premier Miniſtre, il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquérir des talens ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis, preſque toujours, parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux

dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un deſir rempli par un deſir nouveau; qui, de Miniſtres, voudroient être Rois, qui, de Rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône où les reſpects de tout l'univers les aſſuraſſent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; ſans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & ſuppoſant même de la modération dans l'ambition, il eſt évident que l'homme, dont la paſſion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers poſtes que dans un âge où tous ſes deſirs ſeront étouffés.

Mais ſes deſirs ne fuſſent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il ſe trouve placé ſur un écueil eſcarpé & gliſſant; il ſe voit de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre; il ſent que, dans ſa chûte, par un triſte appanage de la grandeur, il ſera miſérable, ſans être plaint; qu'expoſé aux inſultes de ceux qu'outrageoit ſon orgueil, il ſera l'objet du mépris de ſes rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que,

devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects, dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus, en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaisir l'a fait entrer: le desir de conserver succede donc en son cœur au desir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, & doit en effet se livrer tout entier à ses anciennes occupations; *parce* qu'une ame toujours agitée de

craintes & d'espérances vives, & sans cesse remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hasard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence: ſentiment qui, dependant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtimé a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe deſir de ſe plaire à lui-même, & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point, dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le deſir d'être eſtimé pour le deſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agillité de son corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités essentielles? C'est que la force & l'agillité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un françois que d'un sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothese, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hasard, lui paroîtroit, sans doute, la plus flatteuse: ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire Césat lui-même? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire sont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat & le hasard; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent, sans partage, à ceux qu'elles inspirent? N'avoueroit-il pas que le hasard a pu

ſouvent placer l'ignorance & la lâcheté ſur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ſtupide Auteur ?

En n'interrogeant que ſon orgueil, c'eſt-à-dire, le deſir de s'aſſurer de ſon excellence, il eſt donc certain que la premiere eſpece de gloire lui paroîtroit la plus deſirable. La préférence qu'on donne au grand Capitaine ſur le Philoſophe profond, ne changeroit point, à cet égard, ſon opinion : il ſentiroit que, ſi le public accorde plus d'eſtime au Général qu'au Philoſophe, c'eſt que les talents du premier ont une influence plus prompte ſur le bonheur public, que les maximes d'un Sage, qui ne paroiſſent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'eſt cependant en France perſonne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus, que ce n'eſt qu'au deſir d'être eſtimé qu'on doit le deſir d'être eſtimable, & que l'orgueil n'eſt que l'amour même de l'eſtime.

Pour prouver enſuite que cette paſſion de l'orgueil ou de l'eſtime eſt un effet de la ſenſibilité phyſique, il faut maintenant examiner ſi l'on deſire l'eſtime pour l'eſtime même ; & ſi cet amour

de l'eſtime ne ſeroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir.

A quelle autre cauſe, en effet, peut-on attribuer l'empreſſement avec lequel on recherche l'eſtime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de ſon mérite, & par conſéquent, à l'orgueil, qui, voulant s'eſtimer, & ne pouvant s'eſtimer ſeul, a beſoin du ſuffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du ſentiment délicieux de ſon excellence?

Mais, ſi nous ne devions qu'à ce motif le deſir de l'eſtime, alors l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, celle qui nous ſeroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroitroit, ſans contredit, la plus flatteuſe & la plus deſirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous raſſurer ſur notre mérite. Or, ſuppoſons les planetes habitées par des êtres ſemblables à nous: ſuppoſons qu'un génie vint, à chaque inſtant, nous informer de ce qui s'y paſſe, & qu'un homme fût à choiſir entre l'eſtime de ſon pays & celle de tous ces mondes céleſtes: dans cette ſuppoſition, n'eſt-il pas évident que ce ſeroit à l'eſtime la

plus étendue, c'eſt-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes citoyens ? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au deſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le deſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiecles même, où contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où par conſéquent, ils ſont expoſés à la riſée du public, qui, toujours juſte dans ſes jugements, mépriſe quiconque eſt aſſez indifférent à ſon eſtime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on ſe demande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de l'eſtime d'un Prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'eſtime eſt proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'eſtime d'un petit nombre d'hommes choiſis, celle

d'une multitude ſans lumieres, c'eſt que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes ſoumis à cette eſpece d'empire que l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime. *a*)

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime, *b*) & la diſette où l'on

a) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne deſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

b) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile: mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court,

eſt de grands hommes dans les ſiecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus, paſſe un contrat tacite avec ſa nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talents & des actions utiles à ſes concitoyens, pourvu que ſes concitoyens reconnoiſſants, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites, que dépend, dans tous les ſiecles & les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime, pour l'eſtime; mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette concluſion, de l'exemple de Curtius: un fait preſque unique ne prouve rien contre des principes appuyés ſur les expériences les plus multipliées, ſur-tout lorſque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes, & s'expliquer naturellement par d'autres cauſes.

Pour former un Curtius, il ſuffit qu'un homme, fatigué de la vie, ſe

comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des thermopyles.

trouve dans la malheureuſe diſpoſition de corps qui détermine tant d'Anglois au ſuicide ; ou que, dans un ſiecle très-ſuperſtitieux, comme celui de Curtius, il naiſſe un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres croie, par ſon dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, on peut ſe vouer à la mort, ou pour mettre fin à ſes miſeres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaiſirs céleſtes.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé, & qu'on ne deſire l'eſtime des hommes que pour jouir des plaiſirs attachés à cette eſtime : l'amour de l'eſtime n'eſt donc que l'amour déguiſé du plaiſir. Or, il n'eſt que deux ſortes de plaiſirs ; les uns ſont les plaiſirs des ſens, & les autres ſont les moyens d'acquérir ces mêmes plaiſirs ; moyens qu'on a rangés dans la claſſe des plaiſirs, parce que l'eſpoir d'un plaiſir eſt un commencement de plaiſir ; plaiſir cependant, qui n'exiſte que lorſque cet eſpoir peut ſe réaliſer. La ſenſibilité phyſique eſt donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres paſſions, dans le nombre deſquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante en apparence du plaiſir

des ſens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des paſſions.

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AIMER, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin : ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins : l'amitié eſt donc, entre eux, fondée ſur des motifs différents. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent ; les autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines : en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent, *a*) d'intrigue,

a) On *s'eſt tué*, juſqu'à préſent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ſes amis, ceux dont l'amitié intéreſſée ne nous aiment que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas, ſans doute, la plus flatteuſe : mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un Contrôleur-général, la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpece de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quel-

d'eſprit & de malheur. Rien de plus utile que de conſidérer l'amitié ſous ce

que cauſe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe de l'aimer. Oui, ſans doute : mais, que la petite-vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorſqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous eſtimons le plus l'ame, l'eſprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, ſourd & muet ; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami ; nous reſpecterons encore ſa momie : mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'eſt pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrôleur-général eſt-il diſgracié ? on ne l'aime plus : c'eſt préciſément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, ſourd & muet. Il n'en eſt pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent, n'ait eu beaucoup de tendreſſe pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce beſoin d'argent, eſt ami né du contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inſcrit dans l'inventaire des meubles & uſtenſiles appartenants à la place. C'eſt notre vanité qui nous fait refuſer le nom d'amitié à l'amitié intéreſſée. Sur quoi j'obſerverai, qu'en fait d'amitié, la plus ſolide & la plus durable eſt communément celle des gens vertueux : cependant les ſcélérats même en ſont ſuſceptibles. Si, comme l'on eſt forcé d'en convenir, l'amitié n'eſt autre choſe que le ſentiment qui unit deux hommes. Soutenir qu'il n'eſt point d'amitié entre les méchants c'eſt nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conſpirateurs, par exemple, ne puiſſent

point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait ſouvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque inſtant l'avoir trouvé : on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoit peu & qu'on eſt curieux de le connoître. La curioſité eſt-elle ſatisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de ſon roman. C'eſt ainſi qu'on devient ſuſceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la conſidérant comme un beſoin réciproque, on ne peut ſe cacher que, dans un long eſpace de temps, il eſt très-difficile que le même beſoin, &, par conſéquent, la même amitié, *b*) ſubſiſte entre deux hom-

être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le Capitaine Jacques-Pierre, qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui ſûrement n'étoit qu'une ame foible ? La force de l'amitié neſe meſure pas ſur l'honnêteté de deux amis, mais ſur la force de l'intérêt qui les unit.

b) Les circonſtances, dans leſquelles deux amis doivent ſe trouver, une fois données, & leurs caractères connus ; s'ils doivent ſe brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'eſprit, en prédiſant l'inſtant où ces deux hommes ceſſeront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer

mes. Auſſi rien de plus rare que les anciennes amitiés. c)

Mais, ſi le ſentiment de l'amitié, plus durable que celui de l'amour, a cependant ſa naiſſance, ſon accroiſſement & ſon dépériſſement; qui le ſait, ne paſſe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'eſt point expoſé à déteſter ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte point contre lui, il gémit ſur la nature humaine, & s'écrie en pleurant: mon ami n'a plus les mêmes beſoins.

Il eſt aſſez difficile de ſe faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne, cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en eſt qui, pour ſe trouver plus eſtimables à leurs propres yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs ſentiments pour leurs amis, ſe font de l'amitié des deſcriptions romaneſques, & s'en perſuadent la réalité, juſqu'à ce que l'occa-

le moment de leur rupture, comme l'Aſtronome calcule le moment de l'éclipſe.

c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le reſpect eſtimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la ſociété, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ſes amis. On leur rend ce bien les mêmes ſervices qu'on leur eût rendus lorſqu'on étoit affecté pour

ſion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le penſoient.

Ces ſortes de gens prétendent ordinairement avoir le beſoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'eſt jamais ſi vivement frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend inſenſibles à la beauté, à l'eſprit & même aux qualités de l'ame, & que nous ne ſommes enfin fortement émus que par le plaiſir de la ſurpriſe, un homme d'eſprit diſoit, aſſez plaiſamment, à ce ſujet, que ceux qui veulent être aimés ſi vivement, *d*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de paſſades & point de paſſion, parce que les moments du début, ajoutoit-il, ſont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

eux des ſentiments les plus vifs: mais, dans le fait, leur préſence ne nous eſt plus néceſſaire, & on ne les aime plus.

d) L'amitié n'eſt pas, comme le prétendent certaines gens, un ſentiment perpétuel de tendreſſe, parce que les hommes ne ſont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur: l'amitié eſt donc une ſucceſſion continuelle de ſentiments de tendreſſe & de froideur, où ceux de froideur ſont très-rares.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites, qui affectent des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, sont des dupes & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses: uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler, en leur faveur, sur un pareil portrait *e*).

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfec-

e) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié pour oser en donner une idée nette. On est, du moins, sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié: il en est de ces sortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentiments d'amitié, lisent le *Toxaris de Lucien*; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront, que, dans ce siecle, on n'a pas même d'idée de cette espece d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

tions que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés ſenſibles, mais laſſés de courir ſans ceſſe après une chimere, ſe dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils euſſent été propres, s'ils ne s'en fuſſent pas fait une idée romaneſque.

L'amitié ſuppoſe un beſoin; plus ce beſoin ſera vif, plus l'amitié ſera forte: le beſoin eſt donc la meſure du ſentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme ſe ſauvent dans une isle déſerte; que là, ſans eſpoir de revoir leur patrie, ils ſoient forcés de ſe prêter un ſecours mutuel pour ſe défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au déſeſpoir; nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui ſe feroient peut-être déteſtés, s'ils fuſſent reſtés à Paris. L'un des deux vient-il à périr? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à ſa douleur: il faut avoir habité l'isle déſerte, pour en ſentir toute la violence.

Mais, ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à nos beſoins, il eſt, par conſéquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des con-

ditions & enfin des ſiecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les ſiecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux Chevaliers faiſoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par ſon propre intérêt, plus attentif au choix de ſes amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorſque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'expoſoient enſemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus: elle ſuppoſoit du moins, dans les duelliſtes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puiſque ces vertus étoient preſque toujours en action *f*).

Il eſt bon de ſe rappeller quelquefois que les mêmes vertus ſont, dans les divers temps, miſes à des taux diffé-

f) *Brave* étoit alors ſynonyme d'*honnête homme*; & c'eſt par un reſte de cet ancien uſage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

rents, ſelon l'inégale utilité dont elles ſont à chaque ſiecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui ſe prête aux factions, l'amitié ne ſoit plus forte & plus courageuſe qu'elle ne l'eſt dans un état tranquille? L'Hiſtoire fourniſt, dans ce genre, mille exemples d'héroiſme. Alors l'amitié ſuppoſe, dans un homme, du courage, de la diſcrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence; qualités qui, abſolument néceſſaires dans ces moments de troubles, & rarement raſſemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à ſon ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités g) à nos amis, c'eſt que ces qualités nous ſont inutiles; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importants à ſe confier, de combats

g) Dans ce ſiecle, l'amitié n'exige preſque aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe font ſolliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des ſervices, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres, enfin, ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils ſeront ſûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre-fort.

combats à livrer, & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une infinité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou reſpectifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié ; *h*) on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois : on peut donc, en ce ſiecle, s'écrier avec Ariſtote : *i*) *O mes amis ! il n'eſt plus d'amis.*

h) Auſſi, dit le Proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

i) Chacun répete, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis ; & chacun, en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des fous qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déja dit, s'éleveront contre quelques propoſitions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, & malheureuſement, j'aurai pour moi l'expérience.

Or, s'il eſt des ſiecles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis, & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin, il eſt auſſi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié; & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

Les infortunés ſont en général les amis les plus tendres: unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres: il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide & par le conſeil d'autrui: les ſeconds, ſont ces caracteres mornes, ſéveres, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ſes ca-

prices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui font leurs délices de la converſation des gens inſtruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette eſpece, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin: auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt en général d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes. Auſſi les gens riches & puiſſants ſont-ils communément peu ſenſibles à l'amitié; ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſants regardent la miſere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veulent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des

malheureux, il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable. *k*) La vue de l'infortune fait, ſur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduſe: à ſon aſpect, les cœurs ſe changent en rocher.

Il eſt encore des gens indifférents à l'amitié; & ce ſont ceux qui ſe ſuffiſent à eux mêmes. *l*) Accoutumés à

k) La moindre faute qu'il fait, eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours: on veut que les malheureux ſoient parfaits.

l) Il eſt peu d'hommes dans ce cas: & cette puiſſance de ſe ſuffire à ſoi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on eſt forcé de reſpecter en elle, eſt toujours miſe au rang des vices, lorſqu'on la rencontre dans un homme. C'eſt ainſi qu'on blâme, ſous un nom, ce qu'on admire ſous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, ſous le nom d'inſenſibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puiſſance qu'il avoit de ſe ſuffire à lui-même, c'eſt-à-dire, d'être un des plus ſages & des plus heureux des hommes?

Si les Grands de Madagaſcar font la guerre à tous ceux de leurs voiſins dont les troupeaux ſont plus nombreux que les leurs; s'ils répetent toujours ces paroles: *ceux là ſont nos ennemis, qui ſont plus riches & plus heureux que nous*, on peut aſſurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au ſage. Ils haïſſent en lui une modération de caractere, qui, réduiſant ſes deſirs à ſes poſſeſſions, fait la critique de leur conduite, & rend le ſage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils ſentent qu'en eux, la ſource de l'humanité tariroit auſſi-tôt que celle des beſoins réciproques.

chercher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goû-

Ces ſages, cependant, doivent être très-chers à la ſociété. Si l'extrême ſageſſe les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait auſſi, comme le prouve l'exemple de l'Abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre ſur l'humanité les ſentiments de tendreſſe que les paſſions vives nous forcent à raſſembler ſur un ſeul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne ſont bons que parce qu'ils ſont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur eſprit s'éclaire, le ſeul ſage peut être conſtamment bon, parce que lui ſeul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point: il ne voit en eux, comme Démocrite, que des foux ou des enfants, contre leſquels il ſeroit ridicule de ſe fâcher, & qui ſont plus dignes de pitié que de colere. Il les conſidere enfin de l'œil, dont un Méchanicien regarde le jeu d'une machine: ſans inſulter à l'humanité, il ſe plaint de la nature, qui attache la conſervation d'un être à la deſtruction d'un autre; qui, pour ſe nourrir, ordonne à l'autour de fondre ſur la colombe, à la colombe de dévorer l'inſecte; & qui de chaque être a fait un aſſaſſin.

Si les loix ſeules ſont des Juges ſans humeur, le ſage, à cet égard, eſt comparable aux loix. Son indifférence eſt toujours juſte, & toujours impartiale: elle doit être conſidérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand beſoin d'amis néceſſite toujours à quelque injuſtice.

Le ſage ſeul, enfin, peut être généreux, parce qu'il eſt indépendant. Ceux qu'uniſſent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges; l'indépendance ſeule fait des dons.

ter encore le plaiſir d'être dupes, ils ne peuvent conſerver l'heureuſe ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuſe, qui, dans la premiere jeuneſſe, reſſerre ſi fort les liens de l'amitié) auſſi ſont-ils peu ſenſibles au charme de ce ſentiment, non qu'ils n'en ſoient ſuſceptibles. *Ce ſont ſouvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'eſprit, *moins des hommes inſenſibles, que des hommes déſabuſés.*

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres, *m*) & que ce beſoin varie ſelon la différence des ſiecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas, du moins, un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On deſire un ami, pour vivre, pour ainſi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſation que la confiance rend toujours déli-

m) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidérerions jamais que ſon bien-être; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire: apparemment, diſions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; & nous nous féliciterions de ſon bonheur.

cieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami ? au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt-on dans la miſere ? on cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence, & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques ; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance, qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont, pour ainſi dire, qu'une conſéquence, il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions ; eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute

eſpece de paſſions ; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines, ou le deſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.

QU'ON ouvre l'Hiſtoire, & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'eſpoir des plaiſirs des ſens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'eſt que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'eſt que les plaiſirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompenſe des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraiſemblablement par ce motif que le Sénat Romain, vil flat-

teur de Céſar, voulut, au rapport de quelques Hiſtoriens, lui accorder, par une loi expreſſe, le droit de jouiſſance ſur toutes les dames romaines; c'eſt auſſi ce qui, ſuivant les mœurs grecques, faiſoit dire à Platon, que le plus beau devoit, au ſortir du combat, être la récompenſe du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puiſqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtreſſe; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à aſſurer les ſuccès militaires. Quelle puiſſance, en effet, n'ont pas ſur nous les plaiſirs des ſens! ils firent, du bataillon ſacré des Thébains, un bataillon invincible; ils inſpiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorſque les vainqueurs partageoient entre eux les richeſſes & les femmes des vaincus; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'aſſurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ſes concitoyens l'enthouſiaſme, &, pour ainſi dire, la fievre de la vertu; & l'on verra que, ſi nul peuple ne ſurpaſſa les Lacédémoniens en courage, c'eſt que nul

peuple n'honora davantage la vertu, & ne ſut mieux récompenſer la valeur. Qu'on ſe rappelle ces fêtes ſolemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en danſant, dans l'aſſemblée du peuple. C'étoit-là qu'en préſence de la nation, elles inſultoient, par des traits ſatyriques, ceux qui avoient marqué quelque foibleſſe à la guerre, qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confuſion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui liſoit l'eſtime ſur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'aſſurance de ces faveurs dont l'eſpoir ſeul eſt un plaiſir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Auſſi les Spartiates, toujours impatients de combattre, ſe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'enviſageoient autre

chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes *a*)?

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il

a) Dans quel affreux danger David lui-même ne le précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins?

eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu; supposons encore, qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta, les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite; que, présentées nues dans les assemblées, elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage, & que ces jeunes héros eussent, au même instant, éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire; quelque bizarre & quelqu'éloignée de nos mœurs que soit cette législation, il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense.

Je remarquerai, à ce sujet, que cette coutume, si bizarre en apparence, est en usage au Royaume de Bisnagar, dont

Narſingue eſt la capitale. Pour élever le courage de ſes guerriers, le Roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets; il attire à ſa cour tous les guerriers des peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abreuvent que du ſang de ces animaux *b*).

Il réſulte des exemples ci-deſſus apportés, que les peines & les plaiſirs des ſens peuvent nous inſpirer toute eſpece de paſſions, de ſentiments & de ver-

b) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons & de cultiver la terre: mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Euſebe dans ſa Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la compoſition d'un breuvage très-fort & très-agréable; mais ils n'en préſentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui ſe ſont ſignalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des Lettres édif.*

tus. C'eſt pourquoi, ſans avoir recours à des ſiecles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité, ces ſiecles de chevalerie, où les femmes enſeignoient à la fois aux apprentifs Chevaliers l'art d'aimer & le catéchiſme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur deſcente en Italie, les François parurent ſi courageux & ſi terribles à la poſtérité des Romains, c'eſt qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'euſſent-ils pas été? Les femmes, ajoute cet Hiſtorien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de ſa tendreſſe, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des priſonniers à la guerre, de tenter une eſcalade, ou d'enlever un poſte aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un Chevalier étoit alors obligé de combattre, pour ſoutenir, & la beauté de ſa dame, & l'excès de ſa tendreſſe. Les exploits des Chevaliers étoient le ſujet perpétuel des converſations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les Poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un Chevalier eût toujours le portrait de ſa dame

préſent à ſa mémoire. Dans les tournois, avant que de ſonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux ſur ſa maîtreſſe, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement
Aux eſchauffauds, Anges de paradis ;
Lors jouſterez fort & joyeuſement,
Et vous ſerez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour : & quel reſſort plus puiſſant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres geſtes de la beauté, ne font-ils pas le charme & l'ivreſſe des ſens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, ſous le nom de Vénus ou d'Aſtarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet, pour qui n'eſt pas éclairé des rayons de la foi, eſt, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaiſirs ? plaiſirs dont la jouiſſance ſeule peut nous faire ſupporter avec délices, le pénible fardeau de la vie, & nous conſoler du malheur d'être.

La concluſion générale de ce que j'ai

dit ſur l'origine des paſſions, c'eſt que la douleur & le plaiſir des ſens ſont agir & penſer les hommes, & ſont les ſeuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les paſſions ſont donc en nous l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique: or, tous les hommes ſont ſenſibles & ſuſceptibles de paſſions; tous, par conſéquent, portent en eux le germe productif de l'eſprit. Mais, dira-t-on, s'ils ſont ſenſibles, ils ne le ſont peut-être pas tous au même degré: l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la paſſion de la gloire & de la vertu. Or, ſi les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions auſſi fortes, tous ne ſont pas capables de cette même continuité d'attention, qu'on doit regarder comme la cauſe de la grande inégalité de leurs lumieres: d'où il réſulte, que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Pour répondre à cette objection, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner ſi tous les hommes ſont également ſenſibles: cette queſtion, peut-être plus difficile à réſoudre qu'on ne l'imagine, eſt d'ailleurs étrangere à mon ſujet. Ce que je me propoſe, c'eſt d'examiner ſi tous les hommes ne ſont pas du moins ſuſ-

ceptibles de passions assez fortes, pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

POUR savoir si c'est de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernemens, que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain; se rappeller que, né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité

phyſique que l'homme doit ſes paſſions; & à ſes paſſions, qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions: ſi, par la forme du gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonſtances pareilles.

Mais, dira-t-on, il eſt peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de paſſions. Auſſi, répondrai-je, n'eſt ce que l'homme fortement paſſionné qui pénetre juſqu'au ſanctuaire de la vertu. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes incapables de paſſions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce ſanctuaire, ces derniers cependant ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la vertu, c'eſt qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier eſt la ſeule vertu éclairée & active ; mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les Républiques guerrieres ; parce que c'eſt uniquement dans cette forme de gouvernement que l'eſtime publique nous éleve le plus au deſſus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de reſpects de leur part, qu'elle eſt la plus flatteuſe, la plus deſirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des ſeconds, entée ſur la pareſſe, & produite, ſi je l'oſe dire, par l'abſence des paſſions fortes, n'eſt qu'une vertu paſſive, qui, peu éclairée, &, par conſéquent, très-dangereuſe dans les premieres places, eſt d'ailleurs aſſez ſûre. Elle eſt commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes paſſionnés que j'ai cités les premiers, il eſt évident que le même deſir de gloire, qui, dans les premiers ſiecles de la République Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la République, uniquement

attachée à la tyrannie & à la puiſſance. Ce que je dis de la paſſion de la gloire, je le dis de l'amour de la conſidération, qui n'eſt qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des deſirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce deſir de la conſidération doit pareillement produire, en des ſiecles différents, des vices & des vertus contraires. Lorſque le crédit a le pas ſur le mérite, ce deſir fait des intrigants & des flatteurs; lorſque l'argent eſt plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richeſſes avec le même empreſſement que les premiers Romains les fuyoient lorſqu'il étoit honteux de les poſſéder: d'où je conclus, que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même deſir doit produire des Cincinnatus, des Papirius, des Craſſus & des Séjan.

A ce ſujet, je ferai remarquer, en paſſant, quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richeſſes. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la ſupériorité des talents néceſſaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au ſuccès, peuvent ſeuls en impoſer aſſez à l'imagination des

hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus, que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fidelles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avares, que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires, essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain, & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes tantôt aux mauvaises actions, & pourquoi son cœur est

une arene toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu

Pour réſoudre ce problème moral, il faut chercher la cauſe du trouble & du repos ſucceſſif de la conſcience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin, de ces combats intérieurs que le Poëte tragique ne préſente avec tant de ſuccès au théâtre, que parce que les ſpectateurs en ont tous éprouvé de ſemblables : il faut ſe demander quels ſont ces deux *moi* que Paſcal *a*) & quelques Philoſophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cauſe univerſelle de tous ces effets, il ſuffit d'obſerver que les hommes ne ſont point mus par une ſeule eſpece de ſentiment; qu'il n'en eſt aucun d'exactement animé de ces paſſions ſolitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour-à-tour par des paſſions différentes, dont les unes ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt gé-

a) Dans l'Ecole de Védantam, les Brachmanes de cette ſecte enſeignent qu'il y a deux principes; l'un poſitif, qui eſt le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'eſt-à-dire, *du moi*, c'eſt-à-dire, *erreur*. La ſageſſe conſiſte à ſe délivrer du *maya*, en ſe perſuadant, par une application conſtante, qu'on eſt l'*être unique*, *éternel*, *infini* : la clef de délivrance eſt dans ces paroles : *Je ſuis l'être ſuprême.*

néral, chaque homme eſt ſoumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice, & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus univerſellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut ſe flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains: cependant, le premier, ſurpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans ſon Gouvernement; & le ſecond, touché des prieres de ſa fille, obtint du Sénat, en faveur de Bibulus, ſon gendre, une grace qu'il avoit fait refuſer à Cicéron ſon ami, comme contraire à l'intérêt de la République. Voilà la cauſe de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, ſur la terre, il n'eſt point de vice ni de vertu pure.

Pour ſavoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut obſerver que, parmi les paſſions dont chaque homme eſt animé, il en eſt néceſſairement une qui préſide principalement à ſa conduite, & qui, dans ſon ame, l'emporte ſur toutes les autres.

Or, ſelon que cette derniere y commande plus ou moins impérieuſement, & qu'elle eſt, par ſa nature ou par les

circonſtances, utile ou nuiſible à l'état, l'homme, plus ſouvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai ſeulement, que la force de ſes vices ou de ſes vertus ſera toujours proportionnée à la vivacité de ſes paſſions, dont la force ſe meſure ſur le degré de plaiſir qu'il trouve à les ſatisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeuneſſe, âge où l'on eſt plus ſenſible au plaiſir & capable de paſſions plus fortes, l'on eſt, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, eſt en nous l'effet du plaiſir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Auſſi n'a-t-on de meſure préciſe de ſa vertu qu'après avoir découvert, par un examen ſcrupuleux, le nombre & les degrés des peines qu'une paſſion telle que l'amour de la juſtice ou la gloire peuvent nous faire ſupporter. Celui pour qui l'eſtime eſt tout & la vie n'eſt rien, ſubira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paſſionné pour le bien public, préfere, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & ſa patrie aſſervis à

une

une autorité arbitraire. Mais de telles actions ſont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eſt à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paſſions, & à ce même terme que la nature a poſé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on ſe le diſſimuler à ſoi-même : on devient néceſſairement l'ennemi des hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune *b*). C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le deſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentiments tendres dont leur affection eſt la récompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchants à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus ſûres *c*). Il eſt impoſſible dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous les jours des batailles à ſes paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on

b) *Secundum id quod amplius suos delectat operetur necesse est*, dit ſaint Auguſtin.

c) Dans le Harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le Grand Seigneur donne ſes femmes à garder.

ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſements d'un Prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte de leur réputation: auſſi en eſt-il peu d'inſenſibles à l'amour d'un Roi, preſque aucune qui ne cede à l'amour d'un Roi jeune & charmant, & nulle qui pût réſiſter à ces êtres bienfaiſants, aimables & puiſſants, tels qu'on nous peint les ſylphes & les génies, qui, par mille enchantements, pourroient à la fois enivrer tous les ſens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée ſur le ſentiment de l'amour de ſoi, eſt non-ſeulement reconnue, mais même avouée des Légiſlateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte paſſion des hommes, les Légiſlateurs n'ont, en conſéquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à ſon corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de ſe vouer, comme

Décius, à la mort pour le ſalut de ſa patrie.

L'homme vertueux n'eſt donc point celui qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes habitudes & ſes plus fortes paſſions, à l'intérêt public, puiſqu'un tel homme eſt impoſſible *d*); mais celui dont la plus forte paſſion eſt tellement conforme à l'intérêt général, qu'il eſt preſque toujours néceſſité à la vertu. C'eſt pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaiſir, un intérêt plus puiſſant, plus capable d'enflammer nos deſirs, & qui ſuppoſe, par conſéquent, en nous plus de paſſion pour l'honnêteté.

Céſar n'étoit pas, ſans doute, un des Romains les plus vertueux; cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde: peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe

d) S'il eſt des hommes qui ſemblent avoir ſacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'eſt que l'idée de vertu eſt, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un ſentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine préſentée, on doit faire par ce motif des actions ſouvent contraires à ſon intérêt.

des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le ſceptre du monde, ſur-tout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talents ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens; une médiocre vertu, ſoutenue de plus d'inquiétude ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dégoûter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ſes vertus.

On eſt, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaiſirs moins puiſſants. Tel eſt, par exemple, celui de quelques Empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adreſſe, enlevent d'un ſeul coup de ſabre, en ſe mettant en ſelle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniere la plus nette, la plus préciſe & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux: c'eſt ſur ce plan que le public feroit un thermometre exact, où ſeroient marqués les

divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, ſi, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à ſa vertu. L'impoſſibilité de parvenir à cette connoiſſance, l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautif dans quelques cas particuliers, mais en total aſſez conforme à l'intérêt général, & preſque auſſi utile que s'il étoit plus juſte.

Après avoir examiné le jeu des paſſions, expliqué la cauſe du mêlange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes; avoir poſé la borne de la vertu humaine, & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*, l'on eſt maintenant en état de juger ſi c'eſt à la nature ou à la légiſlation particuliere de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaiſir eſt l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inſpirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature: le plaiſir en annonce les volontés, la douleur les défenſes; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiſſance, pourquoi le Légiſlateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient ſans paſſions, nul moyen de les

rendre bons : mais l'amour du plaiſir, contre lequel ſe ſont élevés des gens d'une probité plus reſpectable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les paſſions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu, n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection *e*) de la législation. C'eſt la législation, ſi je l'oſe dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du Législateur eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'aſſaſſins, c'eſt que le profit du vol n'eſt jamais, pour un homme riche, proportionné au riſque du ſupplice. Il

e) Si les voleurs ſont auſſi fidelles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'eſt que le danger commun, qui les unit, les y néceſſite. C'eſt par ce même motif qu'on acquitte ſi ſcrupuleuſement les dettes du jeu, & qu'on fait ſi impudemment banqueroute à ſes créanciers. Or, ſi l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un Législateur éclairé ne pût néceſſiter tous les hommes à la vertu ?

n'en eſt pas ainſi de l'indigent: cette diſproportion ſe trouvant infiniment moins grande à ſon égard, il reſte, pour ainſi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'eſt pas que je prétende inſinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiſlation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout conſolateur, qui le laiſſe iſolé au milieu de ſa patrie, eſt un motif ſuffiſant pour former des ames vertueuſes. Toute autre eſpece de châtiment rend l'homme timide, lâche & ſtupide. L'eſpece de vertu qu'engendre la crainte des ſupplices, ſe reſſent de ſon origine; cette vertu eſt puſillanime & ſans lumiere: ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu eſt fondée ſur le deſir de l'eſtime & de la gloire, & ſur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponſe que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un ſoldat duelliſte, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ſes ordres: « *Comment* lui répondit-il, *n'y ſeroit-je ſoumis? Tu ne punis que de mort celui qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéiſſent. Apprends*

que je crains moins la mort que le mépris.

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu: mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne ſeroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jetter plus de jour ſur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les gouvernements, ou libres ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme: & pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce deſir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choiſis l'Orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait conſtamment ſentir que dans les gouvernements de cette eſpece. En vain quelques nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déja de ployer ſous le joug du deſpotiſme oriental: je dis que notre religion ne permet pas aux Princes d'uſurper un pareil pouvoir; que notre conſtitution eſt monarchique & non deſpotique; que les

particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire; que nos Princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de deſpote; qu'ils reconnoiſſent des loix fondamentales dans le royaume; qu'ils ſe déclarent les peres & non les tyrans de leurs ſujets. D'ailleurs, le deſpotiſme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt ſubjuguée. Il n'en eſt pas de ce Royaume, comme de la Turquie, de la Perſe, de ces empires défendus par de vaſtes déſerts, & dont l'immenſe étendue ſuppléant à la dépopulation qu'occaſionne le deſpotiſme, fournit toujours des armées au Sultan. Dans un pays reſſerré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puiſſantes, les ames ne ſeroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le deſpotiſme, ſeroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ſes ſujets, le Prince ne les ſoumettroit au joug de l'eſclavage que pour ſubir lui-même le joug des Princes ſes voiſins. Il eſt donc impoſſible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les Rois.

CE desir prend sa source dans l'amour du plaisir, &, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur: c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue, ils sont moins nécessités à nous plaire: d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention,

soumet ſervilement les hommes à ſes volontés.

Selon Ariſtote, le gouvernement deſpotique eſt celui où tout eſt eſclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être deſpote. Pour l'être, il faut abaiſſer la puiſſance des grands & du peuple, & diviſer, par conſéquent, les intérêts des citoyens. Dans une longue ſuite de ſiècles, le temps en fournit toujours l'occaſion aux ſouverains, qui preſque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la ſaiſiſſent avec avidité.

C'eſt ſur cette anarchie des intérêts que s'eſt établi le deſpotiſme oriental, aſſez ſemblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend ſon pavillon royal ſur un gouffre aride & déſolé, où la confuſion, entrelaſſée dans elle-même, entretient l'anarchie & la diſcorde des élémens, & gouverne chaque atôme avec un ſceptre de fer.

La diviſion une fois ſemée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire ſans ceſſe étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A

quelles cruautés ne s'eſt point, en ce genre, porté le deſpotiſme non-ſeulement en Orient, mais même ſous les Empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'eſclave étoit l'eſpion de ſon maître, l'affranchi de ſon patron, l'ami de ſon ami. Dans ces ſiecles de calamité, l'homme vertueux ne conſeilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleſſe étoit un héroïſme. On vit, ſous ce regne, punir, dans Sénécion & Ruſticus, les panégyriſtes des vertus de Thraſea & d'Helvidius; ces illuſtres Orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célebres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages de Grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie & dangereux pour ſon Auteur. Les ſavants attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chaſſa les Philoſophes, on proſcrivit les ſciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite,

tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie fait les avilir: c'est elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces supplices *a*) si cruels; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non-seulement par leur misere, mais encore par le Sultan, qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les Rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point; leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouver-

a) Si les supplices, en usage dans presque tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'est que le despote, qui les ordonne, se sent au-dessus des loix. Il n'en est pas ainsi dans les Républiques, les loix y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

nement, eux & leurs peuples ſont expoſés. Qu'ils écartent déſormais loin d'eux tout conſeiller perfide, qui leur inſpireroit le déſir du pouvoir arbitraire; qu'ils ſachent enfin que le traité le plus fort contre le deſpotiſme, ſeroit le traité du bonheur & de la conſervation des Rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de Princes bannis d'Angleterre, au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés ſur le trône de Conſtantinople? Si les Sultans, répondrai-je, ne ſont point retenus par ces exemples effrayants, c'eſt qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préſent à la mémoire; c'eſt qu'ils ſont continuellement pouſſés au deſpotiſme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'eſt que la plupart des Princes d'orient, inſtruments des volontés d'un Viſir, cedent par foibleſſe à ſes déſirs, & ne ſont pas aſſez avertis de leur injuſtice par la noble réſiſtance de leurs ſujets.

L'entrée au deſpotiſme eſt facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'eſt au moment qu'accablé ſous le joug, enchaîné de

toutes parts, & dans l'impuiſſance de ſe défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le ſupplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foibleſſe des peuples, les Princes ſe font deſpotes. Ils ne ſavent pas qu'ils ſuſpendent eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du ſoldat. Or, l'uſage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-temps à ſe répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient juſqu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'état aucun corps qui puiſſe lui réſiſter; qu'odieux à ſes ſujets, le Prince lui doit toute ſa puiſſance; ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux, il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'Hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution toujours rapidement ſuivie d'une

ſeconde; puiſque dans les états deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les Empereurs Romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le Prince a créé dans l'état un corps puiſſant de Magiſtrats. Jugé par ces Magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le ſoldat, toujours tiré du corps des citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelque idée de la juſtice: d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le Prince & par les Magiſtrats, le corps entier des citoyens, ſous l'étendard des loix, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter, & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre: il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir, & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de Magiſtrats eſt

donc néceſſaire à la ſûreté des Rois: c'eſt un bouclier ſous lequel le peuple & le Prince ſont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſouſtraire au danger qui, de toutes parts, environne les deſpotes, que le Khalife Arron Al-Raſchid demandoit un jour au célebre Beloulh, ſon frere, quelques conſeils ſur la maniere de bien régner: Faites, lui dit-il, que vos vo-
» lontés ſoïent conformes aux loix, &
» non les loix à vos volontés. Songez
» que les hommes ſans mérite deman-
» dent beaucoup, & les grands hom-
» mes rarement: réſiſtez donc aux de-
» mandes des uns, & prévenez celles
» des autres. Ne chargez point vos
» peuples d'impôts trop onéreux: rap-
» pellez-vous, à cet égard, les avis
» du Roi Nouchirvon, le juſte, à ſon
» fils Ormus: *Mon fils*, lui diſoit-il,
» *perſonne ne ſera heureux dans ton em-*
» *pire, ſi tu ne ſonges qu'à tes aiſes.*
» *Lorſqu'étendu ſur des couſſins; tu ſe-*
» *ras prêt à t'endormir, ſouviens-toi de*
» *ceux que l'oppreſſion tient éveillés: lorſ-*
» *qu'on ſervira devant toi un repas ſplen-*
» *dide ſonge à ceux qui languiſſent dans*
» *la miſère; lorſque tu parcourras les*
» *boſquets délicieux de ton Harem, ſou-*

„ *viens-toi qu'il eſt des infortunés que la* „ *tyrannie retient dans les fers.* Je n'a- „ jouterai, dit Beloulh, qu'un mot à „ ce que je viens de dire: Mettez en „ votre faveur les gens éminents dans „ les ſciences; conduiſez-vous par leurs „ avis, afin que la monarchie ſoit obéiſ- „ ſante à la loi écrite, & non la loi „ à la monarchie *b*).

Thémiſte, *c*) chargé de la part du Sénat de haranguer Jovien à ſon avénement au trône, tint, à peu près, le même diſcours à cet Empereur: *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les Philoſophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Céſars; les ſeconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perſes même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux *d*) Philoſophes, chargés d'inaugurer les Princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement: *Sache, ô Roi! que ton autorité ceſſera d'être légitime, le jour même que tu ceſſeras de rendre les Perſes heureux.* Vérité dont Trajan

b) *Chardin, tome V.*

c) *Hiſtoire critique de la Philoſophie, par Mr. Deslandes.*

d) *Voyez l'Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

paroiſſoit pénétré, lorſqu'élevé à l'empire, & faiſant, ſelon l'uſage, préſent d'une épée au Préfet du Prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & ſervez-vous-en ſous mon regne, ou pour défendre en moi un Prince juſte, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, ſous prétexte de maintenir l'autorité du Prince, veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois, mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais ſujet : mauvais pere & mauvais citoyen, parce qu'il charge ſa patrie & ſa poſtérité des chaînes de l'eſclavage ; mauvais ſujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'eſt évoquer contre les Rois l'ambition & le déſeſpoir. J'en prends à témoin les trônes de l'Orient, teints ſi ſouvent du ſang de leurs ſouverains e). L'intérêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de ſouhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux deſirs de leurs Viſirs. Les Rois doivent être ſourds à de pa-

e) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui ſouvent a porté pluſieurs milliers d'entr'eux à s'immoler ſur le tombe de leurs ſouverains, combien l'ambition excitée par l'eſpoir d'une puiſſance arbitraire, n'a-t-elle pas occaſionné de révolutions dans cet empire ? *Voyez l'Hiſtoire des Huns, par Mr. de Guignes, article de la Chine.*

reils conſeils, & ſe rappeller que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur royaume en valeur pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des Princes éclairés: dans les autres la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la pareſſe qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours ſur tout autre intérêt; & tout gouvernement, comme l'Hiſtoire le prouve, tendra toujours au deſpotiſme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du deſpotiſme.

Je diſtinguerai d'abord deux eſpeces de deſpotiſme: l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, ſur une nation vertueuſe qui le ſouffre impatiemment. Cette nation eſt comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élaſticité briſe bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre eſt fondé par le temps, le luxe & la molleſſe. La nation chez laquelle il s'établit, eſt comparable à ce

même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette derniere espece de despotisme dont il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un Visir? Il ignore qu'il est un bien public: sans cette connoissance, cependant, on erre çà & là sans guide; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la premiere jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux Visirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays despotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du Sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets; où servir le Prince, c'est trahir sa nation? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du Prince & des sujets; étudier

les engagements réciproques qui lient enſemble tous les membres de la ſociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la connoiſſance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut penſer : or, quel homme oſe penſer, chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire ? La pareſſe, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penſer, en entraîne bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en penſe pas moins ; il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au deſpotiſme.

Dans ces gouvernements, l'on n'eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés ſur ſon intérêt particulier, ne les détourne jamais ſur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les Viſirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'adminiſtration ni de juſtice ; c'eſt donc pour faire leur cour, pour partager la puiſſance du ſouve-

rain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer: & les Visirs, nécessairement emportés par les intrigues du serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation: & quel motif les y pourroit engager? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure *a*).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un Auteur à soigner, à perfectionner ses talents, ce même Auteur ne présenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits? Voilà précisément le cas où se trouvent les Visirs; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, & ne doivent, en général, jamais consulter les gens éclairés *b*).

a) C'est pourquoi la nation angloise, entre les privileges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

b) Si, dans le Parlement d'Angleterre, on a

Ce que je dis des Viſirs, je le dis des Sultans. Les Princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, ſont couverts de ténebres plus épaiſſes que ceux de leurs ſujets. Preſque tous ceux qui les élevent ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom c), ont intérêt de les abrutir. Auſſi les Princes deſtinés à régner, enfermés dans le ſerrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du Harem ſur le trône, ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au Divan.

Mais,

cité l'autorité du Préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le Czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand homme conſulte ſans honte un autre grand homme, & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

c) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous-même, Louis XIII, dans une de ſes lettres, ſe plaint du Maréchal d'Ancre: „ Il m'empêche, „ dit-il, de me promener dans Paris, il ne „ m'accorde que le plaiſir de la chaſſe, que la „ promenade des tuileries; il eſt défendu aux „ officiers de ma Maiſon, ainſi qu'à tous mes „ ſujets de m'entretenir d'affaires ſérieuſes, & „ de me parler en particulier. " Il ſemble qu'en chaque pays on cherche à rendre les Princes peu dignes du trône où la naiſſance les appelle.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumieres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des Pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, ſouviens-toi que tu es homme ;* pourquoi les Viſirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité *d*)? Pourquoi ne pourroit-on, ſans crime, douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuſte ?*

C'eſt que les Viſirs ſont des hommes. Parmi les Auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la généroſité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir? Ce ne ſeroit, du moins, que des hommes d'un eſprit ſupérieur & d'un caractere élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du public, conſerveroient à la république des lettres, des critiques ſi

d) Ce n'eſt point en Orient qu'on trouve un Duc de Bourgogne. Ce Prince liſoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oſent quelquefois préſenter la vérité aux Rois.

néceſſaires au progrès des arts & des ſciences. Or, comment exiger tant de généroſité de la part du Viſir?

Il eſt, dit Balzac, *peu de Miniſtres, aſſez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent auſſi longtemps que les races conſervées, au plaiſir que donne la vengeance, & qui cependant paſſe auſſi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de Viſirs ſont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la Reine Nephté, lorſque les Prêtres, en prononçant ſon panégyrique, diſent: *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puiſſant ſera toujours injuſte & vindicatif. Mr. de Vendôme diſoit plaiſamment à ce ſujet, que dans la marche des armées, il avoit ſouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers; & qu'à la honte de l'humanité, la raiſon étoit preſque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, ſi ſavant dans l'hiſtoire naturelle, & qui connoiſſoit, à la ſeule inſpection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, diſoit ſouvent: *Qu'on me préſente la dent d'un animal inconnu; par ſa dent, je jugerai de ſes mœurs.* A ſon exemple, un Philoſophe moral pourroit dire: Marquez-moi le degré de pouvoir dont un

homme eſt revêtu ; par ſon pouvoir, je jugerai de ſa juſtice. En vain, pour déſarmer la cruauté des Viſirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le ſupplice des critiques eſt la trompette qui annonce à la poſtérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états deſpotiques, on ſe ſoucie & l'on doit ſe ſoucier peu de la gloire & de la poſtérité, puiſqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure, & qu'il n'en eſt aucun qu'on accorde au mérite & qu'on oſe refuſer à la puiſſance.

Les Viſirs n'ont donc aucun intérêt de s'inſtruire, &, par conſéquent de ſupporter la cenſure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés *e*). My-

e) Comme tous les citoyens ſont fort ignorants du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont, dans ces pays, ou des frippons, qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des eſprits médiocres, qui ne peuvent ſaiſir, d'un coup d'œil, la longue chaîne qui lie enſemble toutes les parties d'un état. Ils propoſent, en conſéquence, des projets toujours diſcordants avec le reſte de la légiſlation d'un peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces gouvernements, tout changement eſt un nouveau malheur ; parce qu'on n'y peut ſuivre aucun plan ; parce que l'adminiſtration deſpotique corrompt

lord Bolingbrocke disoit à ce sujet, que, „ jeune encore, il s'étoit d'abord „ représenté ceux qui gouvernoient les nations, comme des intelligences supérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience me détrompa „ bientôt: j'examinai ceux qui tenoient „ en Angleterre le timon des affaires, „ & je reconnus que les Grands étoient „ assez semblables à ces dieux de Phénicie, sur les épaules desquels on attachoit une tête de bœuf en signe „ de puissance suprême, & qu'en général les hommes étoient régis par „ les plus sots d'entre eux. " Cette vérité, que Bolingbrocke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, inconteſtable dans presque tous les empires de l'orient.

tout. Il n'eſt, dans ces gouvernements, qu'une choſe utile à faire; c'eſt d'en changer inſenſiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de ſa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme ſuccede rarement à un autre grand homme; que, n'ayant rien changé dans la conſtitution de l'empire, les Ruſſes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'aviliſſement où ſont les peuples, entretient l'ignorance des Viſirs; ſecond effet du deſpotiſme.

SI les Viſirs n'ont nul intérêt de s'inſtruire, il eſt, dira-t-on, de l'intérêt du public que les Viſirs ſoient inſtruits: toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens aſſez vertueux pour reprocher aux Viſirs leur ignorance & leur injuſtice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? C'eſt que le propre du deſpotiſme eſt d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi ſeule punit & récompenſe, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en ſûreté, y contracte une hardieſſe & une fermeté d'ame qui s'affoiblit néceſſairement dans les pays deſpotiques, où ſa vie, ſes biens & ſa liberté dépendent du caprice *a*) & de la volonté arbitraire

a) On ne verra point en Turquie, comme en Ecoſſe, la loi punir, dans le ſouverain, l'injuſtice commiſe envers un ſujet. A l'avénement de Malicorne au trône d'Ecoſſe, un ſeigneur lui pré-

d'un ſeul homme. Dans ces pays, il ſeroit auſſi inſenſé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crête & à Lacédémone: auſſi n'y voit on perſonne s'élever contre l'injuſtice, &, plutôt que d'y applaudir, crier comme le Philoſophe Philoxene: *Qu'on me ramene aux carrieres.*

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux? à quels dangers la probité n'eſt-elle pas expoſée? Suppoſons un homme paſſionné pour la vertu: vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injuſtice ou l'incapacité des Viſirs ou des Satrapes, la cauſe des miſeres publiques, & qu'il ſe taiſe, c'eſt vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette ſeroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme ſera vertueux, plus il s'empreſſera de nommer celui ſur lequel doit tomber le mépris national: je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injuſtice & l'imbécillité d'un Viſir ſe trouvant, comme je l'ait dit plus haut, toujours revêtue de la puiſſance

ſente la patente de ſes privileges, le priant de les confirmer: le Roi la prend & la déchire. Le ſeigneur s'en plaint au Parlement; & le Parlement ordonne que le Roi, aſſis ſur ſon trône, ſera tenu, en préſence de toute la cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce ſeigneur.

néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices, cet homme ſera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il ſera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudiſſements des ſpectateurs, plus barbares encore que Néron, les Viſirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils ſurchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils ſont ſemblables à Tibere: ſous ſon regne, on traitoit de factieux juſqu'aux cris, juſqu'aux ſoupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout eſt criminel, dit Suétone, ſous un Prince qui ſe ſent toujours coupable.

Il n'eſt point de Viſir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perſes, qui, cruellement fouettés par l'ordre du Prince, étoient enſuite obligés de comparoître devant lui: *Nous venons*, lui diſoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous ſouvenir de nous.*

La noble hardieſſe d'un citoyen aſſez vertueux pour reprocher aux Viſirs leur ignorance & leur injuſtice, ſeroit donc bientôt ſuivie de ſon ſupplice *b*);

b) Qu'un Viſir commette une faute dans ſon adminiſtration; ſi cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du Viſir s'en offenſe;

& perſonne ne s'y veut expoſer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave ? Oui, répondrai-je, lorſqu'il eſt ſoutenu par l'eſpoir de l'eſtime & de la gloire. Eſt-il privé de cet eſpoir ? ſon courage l'abandonne. Chez un peuple eſclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux; ſon ſupplice trouveroit des approbateurs. Il n'eſt point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorſque, dans un état, la baſſeſſe eſt devenue mœurs. „ Si la peſte, dit „ Gordon avoit des jarretieres, des „ cordons & des penſions à donner, il „ eſt des Théologiens aſſez vils, & des „ Juriſconſultes aſſez bas, pour ſoute„ nir que le regne de la peſte eſt de „ droit divin; & que ſe ſouſtraire à ſes „ malignes influences, c'eſt ſe rendre „ coupable au premier chef. " Il eſt donc, en ces gouvernements, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des frippons: les vertus & les

loin de revenir ſur ſes pas, & d'eſſayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop juſtes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'impoſer ſilence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent: alors il ne reſte au Viſir que deux partis à prendre, ou d'expoſer l'état à des révolutions, ou de porter le deſpotiſme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires; & c'eſt à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les Viſirs.

talents y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le ſeul homme eſtimable que ce Prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le Prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſements du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au palais de l'Empereur. Le Prince l'embraſſe froidement: Agricola ſe retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd, au même inſtant, dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiſſants inſolents, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité, que l'audience d'un

Visir, lorsque, dans une importance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients; & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baissés, attendent en tremblant c) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de Pagode?

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un Visir sans talent, ou même un vil Eunuque, on se rappelle, malgré soi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurisama*, c'est-à-dire, *Monseigneur*.

c) Le Visir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y est.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du despotisme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédents, l'ignorance des Visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossièreté des Spartiates? & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand Roi?

Un peuple esclave doit nécessairement jetter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit,

en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du Prince, tout ſujet vertueux, qui frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit mépriſée *a*). Les Perſes, ſous peine de ſe trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on eſt citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un gouvernement deſpotique.

Parmi nous autres Européens encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre, qu'avant la bataille de Mantinée le Roi Agis reçut du peuple de Lacédémone: *Ne profitez point de l'avantage du nom-*

a) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le Pas des thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxes le récit des Jeux olympiques: *Quels hommes*, s'écria un ſeigneur Perſan, *allons-nous combattre! inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.*

bre ; renvoyez une partie de vos troupes : ne combattez l'ennemi qu'à force égale ? On traiteroit pareillement d'insenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, Général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conſeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon !* lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma patrie ! Sparte ne ſera point déshonorée par ſon Général. C'eſt ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis ?* Une réponſe ſi noble & ſi haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élévation dans l'ame, une connoiſſance aſſez profonde de la politique, pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce Héros ſavoit, qu'occupés ſans ceſſe, à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un

peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraſſer une aſſez grande étendue de temps, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorſqu'ils penſent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus ſouvent, que lui enlever le *palladium* auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire.

C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions: encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à ſa valeur & à ſon habileté? Eſt-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce Prince ſent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jeté dans leurs rangs l'aſpect imprévu de ſes éléphants: il verſe des larmes ſur ces palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un trophée à ſes éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun, qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misere & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une

ville fortifiée, le ſentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, paſſant ſous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette cité ?* Ce ſont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne ſavent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi ſont des citoyens déterminés à la mort ?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne ſe rencontrent que dans des Républiques guerrieres. De quelque amour que nous ſoyons animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reſte, d'avoir ſurvécu à ſa défaite. On ne prendra point exemple ſur ces vertueuſes Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence ; lorſqu'au contraire, les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs alloient au temple en rendre graces aux Dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de

douze cents hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital *b*), l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes, qui paya ſa victoire de la perte de huit mille ſoldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier ſupplice, dix ſoldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? Qui pourroit les leur faire reſpecter? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes: or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſ-

b) Dans l'Hiſtoire de Louis XI. Mr. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000, ſoutinrent l'effort de l'Armée du Dauphin, compoſée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat ſe donna près de Brattelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en déroute l'Armée de l'Archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Weſen: dans le Canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens: tous les ans on en célebre la mémoire ſur le champ de bataille. Un Orateur fait le panégyrique, & lit la liſte des trois cents cinquante noms.

ſez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui ſentent aſſez nettement, que l'eſtime d'une nation tombée dans un certain degré d'aviliſſement, eſt une eſtime moins flatteuſe que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la poſtérité que le Roi, le conſeil & le peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement dans les empires deſpotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & ſi l'on en exige des citoyens, il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire:

CHAPITRE XXI.

Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire ; quatrieme effet du deſpotiſme.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des citoyens frippons entre eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé devant le glaive des Romains les ſentiments habituels de crainte, que le deſpotiſme leur avoit fait contracter? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puiſſants, n'euſſent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches, & dans le conſeil, & dans le combat?

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les nations, c'eſt qu'ils furent ſoumis au deſpotiſme le plus dur: auſſi ne donnerent-ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le Roi Cléomene, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un Miniſtre nommé Sobiſius, eut maſſacré ſa garde & rompu ſes fers, le Prince ſe préſente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injuſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie: par-tout, dit Plutarque, il ne reſtoit à ce peuple vil & lâche que l'eſpece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple eſclave réſiſteroit-il à une nation libre & puiſſante? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le Deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes ſujets. Ce qui le rend puiſſant au-dedans, le rend foible au-dehors: avec la liberté, il bannit de ſon empire toutes les vertus: elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, que nous avons déja cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon

eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conſeil & des généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage, & retréci l'eſprit : il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie ſe ranime à l'aſpect d'un Prince vertueux : ſa préſence eſt comparable à celle du ſoleil. Lorſque ſa lumiere perce & diſſipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout ſe ranime, tout ſe vivifie dans la nature, les plaines ſe peuplent de laboureurs, les bocages retentiſſent de concerts aériens, & le peuple ailé du ciel vole juſques ſur la cime des chênes, pour y chanter le retour du ſoleil. *O temps heureux !* s'écrie Tacite ſous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penſer librement ce qu'on penſe ; où l'on voit tous les cœurs voler au-devant du Prince, où ſa vue ſeule eſt un bienfait !*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations, eſt toujours de peu de

durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puiſſance & de gloire, & s'illuſtrent par des ſuccès en tout genre, ces ſuccès attachés, comme je viens de le dire, à la ſageſſe des Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillants : la force de pareils états, quelque importante qu'elle ſoit, n'eſt qu'une force illuſoire : c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor ; ſes pieds ſont d'argile. Il en eſt de ces empires comme du ſapin ſuperbe ; ſa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'exiſtence, s'ils ne ſont environnés de nations peu entreprenantes & ſoumiſes au pouvoir arbitraire. La force reſpective de pareils états conſiſte alors dans l'équilibre de leur foibleſſe. Un empire deſpotique a-t-il reçu quelque échec ? ſi le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet empire eſt détruit.

Les peuples qui gémiſſent ſous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, ſubir

le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en ſuppoſant que des circonſtances & des poſitions particulieres les arrachaſſent à ce danger, la mauvaiſe adminiſtration de ces royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déſerts. La langueur léthargique, qui ſucceſſivement en ſaiſit tous les membres, produit cet effet. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer les paſſions: or, dès que les ames ont, par le défaut de paſſions, perdu leur activité; lorſque les citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oiſiveté & de la molleſſe, alors l'état tombe en conſomption: le calme apparent dont il jouit, n'eſt, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un état: elles en ſont l'ame & la vie. Le peuple le plus paſſionné eſt, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des paſſions eſt ſalutaire aux empires: ils ſont, à cet égard, comparables aux mers, dont les eaux ſtagnantes exhaleroient en croupiſſant des vapeurs funeſtes à l'univers, ſi, en les ſoulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, ſi la grandeur des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire, n'eſt qu'une

grandeur momentanée, il n'en eſt pas ainſi dès gouvernements où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le Peuple, les Grands ou les Rois. Dans ces états l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'eſt dans ces pays qu'un peuple, dont les ſuccès tiennent à la conſtitution même de ſon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à ſon ame: l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur; elle lui fait concevoir des projets plus vaſtes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même, que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entiérement détaché de l'intérêt public; ſi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla, l'eſprit de faction, qui force les citoyens à s'obſerver & à ſe contenir réciproquement, eſt l'eſprit conſervateur de ces empires. Ils ne ſe ſoutiennent que par le contrepoids des intérêts oppoſés. Jamais les fondements de ces états ne ſont plus aſſurés que dans ces moments

ments de fermentation extérieure où ils paroiſſent prêts à s'écrouler. Ainſi, le fond des mers eſt calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés ſur leur ſurface, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le deſpotiſme oriental, la cauſe de l'ignorance des Viſirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renverſement des empires ſoumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres conſtitutions d'état, montrer la cauſe des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce Chapitre eſt une conſéquence ſi néceſſaire du précédent, que je me croirois, à ce ſujet, diſpenſé de tout examen, ſi je ne ſentois combien l'expoſition des moyens propres à néceſſiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public, & combien les détails, ſur une pareille matiere, ſont inſtructifs pour ceux même qui la poſſedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je

jette les yeux sur les Républiques les plus fécondes en hommes vertueux : je les arrête sur la Grece, sur Rome, & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'Histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siecles les plus corrompus & les plus reculés. Il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les Législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public *a*).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce Général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation romaine ; & je dis que, dans le siecle de ce Consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action gé-

a) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des Lois.

néreuſe qu'il fit. En effet, lorſqu'inſtruit de la diſcipline des Romains, on ſe rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du ſupplice de la baſtonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'eſt-il pas évident qu'un Conſul vaincu, fait priſonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des priſonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, ſans craindre ce mépris, toujours ſi humiliant de la part des Républicains, & ſi inſoutenable pour une ame élevée? qu'ainſi, le ſeul parti que Régulus eût à prendre étoit d'effacer, par quelque action heroïque, la honte de ſa défaite? Il devoit donc s'oppoſer au traité d'échange que le ſénat étoit prêt à ſigner. Il expoſoit, ſans doute, ſa vie par ce conſeil: mais ce danger n'étoit pas imminent: il étoit aſſez vraiſemblable, qu'étonné de ſon courage, le ſénat n'en ſeroit que plus empreſſé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen ſi vertueux. D'ailleurs, en ſuppoſant que le ſénat ſe rendit à ſon avis, il étoit encore très-vraiſemblable que, par crainte de repréſailles, ou par admiration pour ſa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au ſupplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'ex-

poſoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent & ſenſé devoit ſe préſenter, pour ſe ſouſtraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il eſt donc un art de néceſſiter les hommes aux actions héroïques : non que je prétende inſinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette néceſſité, & que je veuille donner atteinte à ſa gloire : l'action de Régulus fut, ſans doute, l'effet de l'enthouſiaſme impétueux qui le portoit à la vertu ; mais un pareil enthouſiaſme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple ſont toujours un effet néceſſaire de ſa législation : & c'eſt la connoiſſance de cette vérité, qui, ſans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine. Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions *b*) vertueuſes ou infames commiſes dans leurs gouvernements ; & qu'en conſéquence, ces Mandarins ſoient élevés à des poſtes

b) Il n'en eſt pas ainſi des autres empires de l'Orient ; les Gouverneurs n'y ſont chargés que de lever les impôts & de s'oppoſer aux ſéditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même, à cet égard, eſt très-borné.

ſupérieurs, ou rabaiſſés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne ſoit chez tous les peuples l'effet de la ſageſſe plus ou moins grande de l'adminiſtration? Si les Grecs & les Romains furent ſi long-temps animés de ces vertus mâles & courageuſes, qui ſont, comme dit Balzac, *des courſes que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'eſt que les vertus de cette eſpece ſont preſque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la ſouveraineté.

Ce n'eſt qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Preſſé par Pyrrhus de le ſuivre en Epire: *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, ſans doute, un Prince illuſtre, un grand guerrier; mais vos peuples gémiſſent dans la miſere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire? Doutez-vous que, bientôt rangés ſous ma loi, vos peuples ne préféraſſent l'exemption de tributs aux ſurcharges de vos impôts, & la ſureté à l'incertitude de leurs poſſeſſions? Aujourd'hui votre favori, demain je ſerois votre maître.* Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'eſt dans les républiques *c)* qu'on

c) On voit, par les Lettres du Cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette conſtitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en

apperçoit, avec étonnement, juſqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïſme de la patience. Je citerai Thémiſtocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce Guerrier, inſulté en plein conſeil par le Général des Lacédémoniens, ne répond à ſes menaces que ces deux mots: *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon: il eſt accuſé de malverſation; le peuple eſt prêt à mettre en pieces ſes délateurs; il en arrête la fureur en diſant: *O Syracuſains! qu'allez-vous faire? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuſer: gardez-vous, en cédant à la reconnoiſſance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'eſt ſi glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'hiſtoire grecque & romaine eſt pleine de ces traits héroïques, & ſi l'on parcourt preſque inutilement toute l'hiſtoire du deſpotiſme pour en trouver

ſe formant en République, ne devint trop redoutable à ſes voiſins. Dans une Lettre à Mr. le Tellier, il dit: „ Dom Louis & moi, ſavons „ bien que Charles II eſt hors des Royaumes qui „ lui appartiennent; mais, entre toutes les raiſons qui peuvent engager les Rois nos maîtres, à ſonger à ſon rétabliſſement, une des „ plus fortes eſt d'empêcher l'Angleterre de former une République puiſſante, qui, dans la „ ſuite, donneroit à penſer à tous ſes voiſins.

de pareils, c'eſt que dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'eſt jamais lié à l'intérêt public; c'eſt qu'en ces pays, entre mille qualités, c'eſt la baſſeſſe qu'on honore, la médiocrité qu'on récompenſe d): c'eſt à cette médiocrité qu'on confie preſque toujours l'adminiſtration publique; on en écarte les gens d'eſprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état: repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précede de quelques inſtants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes ſont comme ces chevaux, qui, ſerrés par les morailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations: le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La paſſion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut ſeule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend ſain & robuſte, & qui développe toute eſpece de vertus & de talents. Les ſiecles les plus favorables aux Lettres ont, par

d) Dans ces pays, l'eſprit & les talents ne ſont honorés que ſous de grands Princes & de grands Miniſtres.

cette raiſon, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques ; le même ſoleil vivifie les cedres & les planetes.

Au reſte, cette paſſion de la gloire, qui, divinifée chez les Payens, a reçu les hommages de toutes les Républiques, n'a principalement été honorée que dans les Républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les nations opulentes.

Les héros, dans les Républiques commerçantes, ſemblent ne s'y préſenter que pour y détruire la tyrannie, & diſparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac diſoit de ſes habitants, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu ſeul pour Roi, puiſqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un Roi pour Dieu.* Le ſol propre à la production des grands hommes, eſt, dans ces républiques, bientôt épuiſé. C'eſt la gloire de Carthage

qui disparoît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non selon l'institution morale, qui se propose l'honnête & le hasardeux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantassent des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grace; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendans, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef lorsqu'il cessoit d'obéir aux loix. Il n'en est pas des nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfere les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner! La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoissance publique, l'acquisition

de la gloire eſt toujours le prix de ſervices rendus à la patrie : le deſir de la gloire ſuppoſe toujours le deſir de ſe rendre utile à ſa nation.

Il n'en eſt pas ainſi du deſir des richeſſes. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la baſſeſſe, de l'eſpionnage, & ſouvent du crime : elles ſont rarement le partage des plus ſpirituels & des plus vertueux. L'amour des richeſſes ne porte donc pas néceſſairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'eſt donc point ſur le terrein du luxe & des richeſſes, mais ſur celui de la pauvreté, que croiſſent les ſublimes vertus *a*) : rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées *b*) dans les empires opulents ; les citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie

a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il eſt impoſſible de dire des particuliers, peut ſe dire des peuples : c'eſt que les plus vertueux ſont toujours les plus heureux. Or, les plus vertueux ne ſont pas les plus riches & les plus commerçants.

b) De tous les peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, ſont les ſeuls, qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas des richeſſes, & qui ſoient, comme eux, ſoumis au deſpotiſme.

des ôtages de ſa lâcheté. La vertu, qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpece de vertu qui dicta la réponſe que fit au Miniſtre anglois un ſeigneur diſtingué par ſon mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Mylord*, lui repliqua le ſeigneur anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon ſouper devant vous.* On lui ſert au même inſtant un hachis fait du reſte d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers Mr. Walpole : *Mylord*, ajouta-t-il, *penſez-vous qu'un homme qui ſe contente d'un pareil repas, ſoit un homme que la cour puiſſe aiſément gagner ? Dites au Roi ce que vous avez vu ; c'eſt la ſeule réponſe que j'aie à lui faire.* Un pareil diſcours part d'un caractere qui fait retrécir le cercle de ſes beſoins : & combien en eſt-il qui, dans un pays riche, réſiſtent à la tentation perpétuelle des ſuperfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux, que le luxe eût corrom-

pus? *O Philoſophes!* s'écrioit ſouvent Socrate, *vous qui repréſentez les dieux ſur la terre, ſachez comme eux vous ſuffire à vous mêmes, vous contenter de peu: ſur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les Princes & les Rois.* „ Rien de „ plus ferme & de plus vertueux, dit „ Cicéron, que le caractere des pre- „ miers ſages de la Grece. Aucun pé- „ril ne les effrayoit, aucun obſtacle „ ne les décourageoit, aucune conſi- „ dération ne les retenoit, & ne leur „ faiſoit ſacrifier la vérité aux volon- „ tés abſolues des Princes ". Mais ces Philoſophes étoient nés dans un pays pauvre: auſſi leurs ſucceſſeurs ne conſerverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie, d'avoir eu trop de complaiſance pour les Princes leurs bienfaicteurs, & d'avoir acheté par des baſſeſſes le tranquille loiſir dont ces Princes les laiſſoient jouir. C'eſt à ce ſujet que Plutarque s'écrie: „ Quel ſpectacle plus „ aviliſſant pour l'humanité, que de „ voir des Sages proſtituer leurs élo- „ ges aux gens en place! Faut-il que „ les cours des Rois ſoient ſi ſouvent „ l'écueil de la ſageſſe & de la vertu! „ Les Grands ne devroient-ils pas ſen- „ tir que tous ceux qui ne les entre- „ tiennent que de choſes frivoles, les

„ trompent c)? La vraie maniere de
„ les ſervir, c'eſt de leur reprocher
„ leurs vices & leurs travers; de leur
„ apprendre qu'il leur ſied mal de paſ-
„ ſer les jours dans les divertiſſements.
„ Voilà le ſeul langage digne d'un
„ homme vertueux; le menſonge & la
„ flatterie n'habitent jamais ſur ſes
„ levres.

Cette exclamation de Plutarque eſt, ſans doute, très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiſſance de l'humanité. Il en eſt de même de celle de Pythagore: „ Je
„ refuſe, dit-il, le nom de Philoſo-
„ phes, à ceux qui cedent à la corrup-
„ tion des cours: ceux-là ſeuls ſont
„ dignes de ce nom, qui ſont prêts à
„ ſacrifier, devant les Rois, leur vie,
„ leurs richeſſes, leurs dignités, leurs
„ familles, & même leur réputation.

c) Il fut, ſans doute, un temps où les gens d'eſprit n'avoient droit de parler aux Princes, que pour leur dire des choſes vraiment utiles. En conſéquence les Philoſophes de l'Inde ne ſortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour ſe rendre au palais du Roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, & ſes réflexions politiques ſur l'adminiſtration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de ſuite, jugées fauſſes ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Hiſtoire critique de la Philoſophie, tome II.*

» C'eſt, ajoute Pythagore, par cet » amour pour la vérité, qu'on parti- » cipe à la divinité, & qu'on s'y unit » de la maniere la plus noble & la plus » intime.

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpece de gouvernements; tant de vertus ſont l'effet, ou d'un fanatiſme philoſophique, qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſinguliere, ou d'une excellente législation. Les Philoſophes, de l'eſpece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus: c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talents ne ſont nulle part récompenſés d'une maniere auſſi flatteuſe, que dans les Républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette propoſition tout air de paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du deſir des hommes, ſont les richeſſes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eſt des honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une maniere flatteuſe pour l'amour-propre.

Le deſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts; & c'eſt alors qu'ils operent des prodiges. Or, ces honneurs ne ſont nulle part répartis avec plus de juſtice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la patrie, ont par conſéquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur: auſſi les Républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes, que tous les vaſtes & les riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulents & ſoumis au deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs em-

pruntent leur prix de la maniere dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'Orient les Sultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des Princes, mais du peuple; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit: ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes; & les honneurs deviennent dans l'état un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent, avec raiſon, de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la nation: *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions, que toutes les dignités propoſées dans les états deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talents.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniere ridicule dont on les adminiſ-

tre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le regne de Claude. Sous cet Empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célebre par ſon adreſſe : ce citoyen fut mis à mort, on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques : un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie : „ Que diroient nos ancêtres, „ ſi, dans cette même Rome, où l'on „ enterroit nos premiers Rois ſans „ pompe, où l'on n'a point vengé la „ mort du deſtructeur de Carthage & „ de Numance, ils aſſiſtoient aux obſeques d'un corbeau!

Mais, dira-t-on, dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute : mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces gouvernements comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiſeaux du ciel, deviennent trop ſouvent la proie du ſerpent, qui, du pied de l'arbre, s'eſt, en rampant, élevé juſqu'à ſa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on paie les

services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, eſt bientôt ſurchargée de dépenſes; l'état épuiſé devient bientôt inſolvable: alors il n'eſt plus de récompenſe pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le beſoin, les Princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs. Si, dans les Républiques pauvres, où la nation en corps eſt la diſtributrice des graces, il eſt facile de rehauſſer le prix de ces honneurs: rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays deſpotique.

Quelle probité cette adminiſtration de la monnoie des honneurs ne ſuppoſeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractere pour réſiſter aux intrigues des courtiſans? Quel diſcernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuſer conſtamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? Quelle juſteſſe d'eſprit pour ſaiſir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts; où l'on doit, par conſéquent, en créer de nouveaux?

Il n'en eſt pas des honneurs comme des richeſſes. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en faſſe dans la monnoie des honneurs, lorſqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce ſujet, qu'on ne peut, ſans étonnement, conſidérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucun pour veiller à l'adminiſtration des honneurs. Quoi de plus utile cependant, que la diſcuſſion ſévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'aſſurât de la réalité des talents qu'elle récompenſe? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? quel deſir de les mériter? quel changement heureux ce deſir n'occaſionneroit-il pas, & dans l'éducation particuliere, &, peu à peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtiſans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils euſſent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé au-

tour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit ſortir ſans ſe rendre l'eſclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenſes ſont les grandes vertus, & que la ſage adminiſtration des honneurs eſt le lien le plus fort que les Légiſlateurs puiſſent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux; je ſuis, je penſe, en droit d'en conclure, que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu, eſt un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or, ce que je dis de la paſſion de la vertu, que j'ai priſe pour exemple, peut s'appliquer à toute autre eſpece de paſſions. Ce n'eſt donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions dont les divers peuples paroiſſent ſuſceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des paſſions, & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet.

POUR ſentir toute l'exactitude de ce rapport, c'eſt à l'Hiſtoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique: je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Eſpagnols plus de richeſſes que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du deſir de s'en emparer, ces mêmes Eſpagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, ſous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau Monde; combattent à la fois le climat, le beſoin, le nombre, la valeur, & en triomphent par un courage auſſi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la ſoif de l'or, & d'autant plus avides de richeſſes qu'ils ſont plus indigents, je vois les Flibuſtiers paſſer des mers du nord à celles du ſud; attaquer des retranchements impénétrables; défaire avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de ſoldats diſciplinés; & ces mêmes Flibuſtiers, après avoir ravagé les

côtes du ſud, ſe r'ouvrir de nouveau un paſſage dans les mers du nord, en ſurmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obſtacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux ſur l'hiſtoire du Nord, les premiers peuples qui ſe préſentent à mes regards, ſont les diſciples d'Odin. Ils ſont animés de l'eſpoir d'une récompenſe imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorſque la crédulité la réaliſe. Auſſi, tant qu'ils ſont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenſes céleſtes, eſt encore ſupérieur à celui des Flibuſtiers. *nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs Poëtes, *le cherchent avec fureur: dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs Rois, nommé Lodbrog, confirme, lorſqu'il s'écrie, ſur le champ de bataille: *Quelle joie inconnue me ſaiſit! Je meurs; j'entends la voix d'Odin qui m'appelle: déja les portes de ſon palais s'ouvrent; j'en vois ſortir des filles demi-nues; elles ſont ceintes d'une écharpe bleue qui releve la blancheur de leur ſein; elles s'avancent vers moi; & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'Envoyé du ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-Haut leur a livré la terre; qu'il fera marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la resurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes; & le lâche, précipité de ce pont, sera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscure caverne de la maison de fumée.* Pour confirmer la mission du Prophete, ses disciples ajoutent, que, monté sur l'Alborak, il a parcouru les sept cieux, vu l'Ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septieme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes a); & qu'ami de Dieu, il

a) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, se jetter aux genoux de-

leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent au discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, & soupirant sans cesse après les Houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois, ces belles filles aux yeux noirs, elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les Rois descendroient de leurs trônes*

Prophete, qui le flatta, & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autrefois, ce même Prophete rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le Pere Maracci convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du Démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Musulmans assurent, que, s'ils les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaines, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au ciel. Ils célebrent son assomption.

trônes pour la ſuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance : elle a un cothurne d'or pour chauſſure ; d'une main elle tient un mouchoir de ſoie verte, & de l'autre une coupe de topaſe ; elle me fait ſigne de la tête, en me diſant : Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine Houri ; je me précipite dans les bataillons infideles ; je donne, je reçois la mort & vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent auſſi diſtinctement les Houris, la paſſion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenſes qu'ils attendoient, les anima d'un courage ſupérieur à celui qu'inſpire l'amour de la patrie : auſſi produiſit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un ſiecle, ſoumettre plus de nations que les Romains n'en avoient ſubjuguées en ſix cents ans.

Auſſi les Grecs, ſupérieurs aux Arabes, en nombre, en diſcipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier *b*). Tou-

b) L'Empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ſes armées, aſſemble, à ce ſujet, un conſeil, moins compoſé d'hommes d'état que de théologiens : on y expoſe les maux actuels de l'empire : on en cherche les cauſes, & l'on con-

tes les nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrieres.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les Musulmans; promettre le ciel & la palme du martyre, comme saint Bernard la promit du temps des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infideles: proposition que l'Empereur Nicéphore fit aux Evêques assemblés, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejeterent d'une commune voix c). Ils ne s'apperçurent point que ce refus découra-

clut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-Haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs, que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette résolution prise, l'Empereur ne considere aucune des ressources qui lui restoient encore, après tant de désastres; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions; que, depuis la destruction de la République, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

c) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Eglise d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de saint Basile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit, que, *tout fidele qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure, que, s'il est avantageux d'être

geoit les Grecs, favoriſoit l'extinction du chriſtianiſme & les progrès des Sarrazins, aux quels on ne pouvoit oppoſer que la digue d'un zele égal à leur fanatiſme. Ces Evêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation, les calamités qui déſoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cauſe dans l'aveuglement de ces mêmes Prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel ſe ſervoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les ſuccès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs paſſions, & la force de leurs paſſions des moyens dont on ſe ſervoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers ſi redoutables, devant leſquels la terre trembloit & les armées grecques fuyoient diſperſées comme la pouſſiere devant les aquilons, frémiſſoient eux-mêmes à l'aſpect d'une ſecte de Muſulmans nommés les Safriens *d*). Echauffés, comme tous

gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne ſeroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un ſaint.

d) Ces Safriens étoient ſi rédoutés, qu'Adi, Capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec ſix cents hommes, cent

réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres Musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens, peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions : c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de

vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan ; ce Capitaine représenta, qu'avides de la mort, chacun de ces Sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hasarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements & des positions des peuples, qui, dans la même extrêmité les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa République; ces alliés, dit Plutarque, s'empressèrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit souples aux volontés d'Athenes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin, & la Force, qui*, disoit-il, *entrainent toujours la persuasion à leur suite: Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, *nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, l'Indigence, & le Désespoir, qui méconnoît la Force.*

La vivacité des passions dépend donc, ou des moyens e) que le Législateur

e) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets: il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions, qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres Capitaines : c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués tant de fois, par ceux auquels on donne le nom de gens ſenſés, au haſard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel dégré de passion les hommes sont susceptibles.

SI pour déterminer ce dégré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Khalifes, des hommes impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer: on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les Musulmans; mais la possession leur en paroît plus assurée: en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zéles exécuteurs des volontés du Prince. Les victimes destinées à cet emploi, ne recevoient, & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du serrail, c'est-là qu'on égaroit leur

raiſon dans les ténebres de la foi muſulmane; qu'on leur annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce Prophete, & l'entier dévouement dû aux ordres du Khalife: c'eſt-là, qu'en leur faiſant les deſcriptions les plus voluptueuſes du paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être; où, par des deſirs fougueux, la nature marque, & l'impatience, & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les Prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe, juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ſes regards, & les arrête ſur des fem-

mes charmantes, que son imagination crédule transforme en Houris. Complices de la fourbe des Prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire; il les voit s'avancer vers lui en dansant: elles jouissent du spectacle de sa surprise; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent: elles cedent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succede un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, & reporté pendant son sommeil dans sa premiere demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchanté: ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les Houris; il ne retrouve près de lui que des Imans: il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché sur la terre, les Imans s'écrient: „ O vase d'élection! ô mon

» fils ! ſans doute que notre ſaint Pro-
» phete t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir
» des plaiſirs réſervés aux fideles
» pour fortifier ta foi & ton courage.
» Mérite donc une pareille faveur par
» un dévouement abſolu aux ordres
» du Khalife.

C'eſt par une ſemblable éducation que ces Dervis animoient les Iſmaélites de la plus ferme croyance : c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine & la mort en amour ; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtants, parce que cette eſpece de courage diſparoît bientôt avec la cauſe qui l'a produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui, fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la plus forte, eſt toujours chez un peuple la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions, dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les fondements. Auſſi, les Arabes, les Abyſſins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'eſpace

d'un siecle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie; si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux especes de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile Législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition: dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les Chrétiens doivent tant d'avantages

remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le Chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur discipline & leur armure; s'ils quittoient le sabre pour la bayonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours: tant leur religion, ajoute cet illustre Auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige: vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des Halgirs, & par la fureur vengeresse des Japonois a), & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

a) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumieres.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, & à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organisés *b*) il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous

b) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

les faux jugements, ainſi que je l'ai prouvé dans mon premier Diſcours, ſont l'effet ou de l'ignorance, ou des paſſions. De l'ignorance, lorſqu'on n'a point dans ſa mémoire les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité que l'on cherche: des paſſions, lorſqu'elles ſont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Or, ces deux cauſes uniques & générales de nos erreurs, ſont deux cauſes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'eſt point néceſſaire; elle n'eſt l'effet d'aucun défaut d'organiſation, puiſqu'il n'eſt point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce Diſcours, qui ne ſoit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des paſſions, les beſoins phyſiques étant les ſeules paſſions immédiatement données par la nature, & les beſoins n'étant jamais trompeurs, il eſt encore évident que le défaut de juſteſſe dans l'eſprit n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugements ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc certain

que l'inégalité d'eſprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organiſés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organiſation c) mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonſtances diverſes dans leſquelles ils ſe trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penſer; de la haine qu'en conſéquence ils contractent, dans leur premiere jeuneſſe, pour l'application dont ils deviennent abſolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que ſoit cette opinion, comme ſa nouveauté peut encore étonner, qu'on ſe détache difficilement de ſes anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un ſyſtème ſe prouve par

c) J'obſerverai à ce ſujet, que, ſi le titre d'homme d'eſprit, comme je l'ai fait voir dans le ſecond Diſcours, n'eſt point accordé au nombre, à la fineſſe, mais au choix heureux des idées qu'on préſente au public; & ſi le haſard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéreſſantes, & choiſit preſque toujours pour nous les ſujets que nous traitons, ceux qui regardent l'eſprit comme un don de la nature, ſont, dans cette ſuppoſition-là même, obligés de convenir, que l'eſprit eſt plutôt l'effet du haſard que de l'excellence de l'organiſation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & univerſel qui lie enſemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du haſard ſe trouve compriſe.

l'explication des phénomenes qui en dépendent, je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPÉRIENCE semble démentir mes raisonnements ; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rony, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siecle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si

rarement placés dans ce concours heureux de circonſtances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, auſſi rares qu'ils le ſont.

Suppoſons en France ſeize millions d'ames douées de la plus grande diſpoſition à l'eſprit; ſuppoſons dans le gouvernement, un deſir vif de mettre ces diſpoſitions en valeur: ſi, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les ſecours propres à développer en nous ces diſpoſitions, ne ſe trouvent que dans une ville opulente, c'eſt, par conſéquent, dans les huit cents mille ames qui vivent ou qui ont long-temps vécu à Paris *a*), qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes ſupérieurs dans les différents genres de ſciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille ames, ſi d'abord l'on en ſupprime la moitié, c'eſt-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'oc-

a) Qu'on procure la liſte des grands hommes, on verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Paſcal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur eſprit, eu beſoin du ſecours de la capitale; que les talents campagnards ſont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muſes, qui recherchent, avec tant d'empreſſement, les bois, les fontaines & les prairies, ne ſeroient que des villageoiſes, ſi elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

poſent au progrès qu'elles pourroient faire dans les ſciences & les arts ; qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artiſans, les manœuvres, les domeſtiques, les moines, les ſoldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richeſſes, ſont aſſujettis à des devoirs, ou livrés à des plaiſirs qui rempliſſent une partie de leur journée ; ſi l'on ne conſidere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeuneſſe, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir ſoulager tous les malheureux ; où d'ailleurs l'on peut, ſans inquiétude, ſe livrer tout entier à l'étude & à la méditation, il eſt certain que ce nombre ne peut excéder celui de ſix mille ; que, de ces ſix mille, il n'en eſt pas ſix cents d'animés du deſir de s'inſtruire ; que, de ces ſix cents, il n'en eſt pas la moitié qui ſoient échauffés de ce deſir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées ; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au deſir de s'inſtruire, joignent la conſtance & la patience néceſſaires pour perfectionner leurs talents, & qui réuniſſent ainſi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de ſe produire, rend preſque toujours malliables qu'en-

fin, il n'en eſt peut-être pas cinquante, qui, dans leur premiere jeuneſſe, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours inſenſibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaiſirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte eſt toujours irréparable pour quiconque veut ſe rendre ſupérieur en quelque ſcience ou quelque art que ce ſoit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui de divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, ſi je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former de grands hommes, s'oppoſe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de

l'abondance des grands hommes dans certains ſiecles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats ſont du ſoleil, ni à tous les raiſonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains *b*), ſi magnanimes, ſi audacieux ſous un gouvernement républicain, ſeroient-ils aujourd'hui ſi mous & ſi efféminés? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur eſprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en ſont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Aſiatiques, ſi braves ſous le nom d'Eléamites, ſi lâches & ſi vils du temps d'Alexandre, ſous celui de Perſes, ſeroient-ils, ſous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un ſiecle où les Romains n'avoient encore

b) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes, & ſes artifices politiques; & le Pape Grégoire VII eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnese, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les sciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un Dialogue de Lucien : „ Ce „ n'est point en Grece, dit la Philoso„ phie que je fis ma premiere demeure. „ Je portai d'abord mes pas vers l'In„ dus ; & l'Indien, pour m'écouter, „ descendit humblement de son élé„ phant. Des Indes, je tournai vers „ l'Ethiopie ; je me transportai en „ Egypte ; d'Egypte, je passai à Baby„ lone, je m'arrêtai en Scythie ; je re„ vins par la Thrace. Je conversai avec

» Orphée, & Orphée m'apporta en » Grece.

Pourquoi la Philoſophie a-t-elle paſſé de la Grece dans l'Heſpérie, de l'Heſpérie à Conſtantinople & dans l'Arabie? & pourquoi, repaſſant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des aſyles dans la France, l'Angleterre, & juſques dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé: à quoi donc attribuer la tranſmigration des arts, des ſciences, du courage & de la vertu, ſi ce n'eſt à des cauſes morales?

C'eſt à ces cauſes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on eſſaye en vain d'expliquer par le phyſique. Tels ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la ſupériorité de certains peuples dans certains genres de ſciences; ſupériorité, qu'on ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.

CHAPITRE

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cauſe phyſique des conquêtes des Septentrionaux eſt, dit-on, renfermée dans cette ſupériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, preſque toutes, tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'aſſurer de la vérité d'une opinion ſi flatteuſe, examinons ſi les Septentrionaux ſont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, ſachons d'abord ce que c'eſt que le courage, & remontons juſqu'aux principes qui peuvent jetter du jour ſur une des queſtions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'eſt, dans les animaux, que l'effet de leurs beſoins: ces beſoins ſont-ils ſatisfaits? ils deviennent lâches: le lion affamé attaque l'homme; le lion raſſaſié le fuit. La faim de l'a-

nimal une fois appaisée, l'amour de tout être pour sa conservation, l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers: ont-ils un besoin? ils ont du courage; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs: la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie, par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir: plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre; & delà les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter: delà cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'ex-

poſer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au deſir plus ou moins vif qu'il a de poſſéder cet objet *a*). Pour être abſolument ſans courage, il faudroit être abſolument ſans deſir.

Les objets des deſirs des hommes ſont variés; ils ſont animés de paſſions différentes: telles ſont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conſéquence, l'homme capable des réſolutions les plus hardies, pour ſatisfaire une certaine paſſion, ſera ſans courage lorſqu'il s'agira d'une autre paſſion. On a vu mille fois le Flibuſtier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorſqu'elle étoit ſoutenue par l'eſpoir du butin, ſe trouver ſans courage pour ſe venger d'un affront. Céſar, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans ſon char, & ne s'y aſſeyoit jamais qu'il n'eût ſuperſtitieuſement récité trois fois un certain vers, qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verſer *b*) L'homme timide, que tout danger effraye, peut s'animer d'un courage déſeſpéré, s'il s'agit de défen-

a) La nation la plus courageuſe eſt, par cette raiſon, la nation où la valeur eſt le mieux récompenſée, & la lâcheté la plus punie.

b) *Voyez l'Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

dre ſa femme, ſa maîtreſſe ou ſes enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomenes du courage, & la raiſon pour laquelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le haſard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur, il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jetter plus de jour ſur une matiere ſi importante, diſtinguer deux eſpeces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage: il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt, & à l'affronter. Il en eſt un autre qui n'en a, pour ainſi dire, que les effets: cette eſpece de courage, commun à preſque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les paſſions, en fixant toute leur attention ſur l'objet de leurs deſirs, leur dérobent, du moins une partie du péril auquel elles les expoſent.

Pour avoir une meſure exacte du vrai courage de ces ſortes de gens, il faudroit pouvoir en ſouſtraire toute la

partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut; l'avarice fascinera ses yeux, il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger disparoîtra; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice: le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ses yeux le péril nul: le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance, & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux; celui-là, parce qu'il se croit *dur*; un troisieme, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide, l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat, il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce

même danger. Que d'hommes ſont ſaiſis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de paſſer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorſqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, & ſans crainte, de Paris à Verſailles? Cependant la mal-adreſſe d'un poſtillon, ou la rencontre d'un aſſaſſin dans une grande route, ſont des accidents plus communs, &, par conſéquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent, à chaque inſtant, à l'eſprit, l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verſailles. Or, il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la préſence du danger: cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer & ne pouvoir ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur: il falloit, pour y obéir, que ſeuls, & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport, pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort ſans s'en appercevoir.

C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium*; en Europe, d'eau-de-vie; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter *c*). C'eſt par ce moyen que, leur cachant un partie du danger auquel on les expoſe, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des ſoldats, je le dis des capitaines: entre les plus courageux, il en eſt peu, qui, dans le lit *d*) ou

c) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *Rêveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t'il, en voit moins le danger.

En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui ſe peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il, que, dans un combat, les yeux ſont les premiers vaincus? C'eſt qu'un objet nouveau rappelle plus diſtinctement à la mémoire du ſoldat, l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confuſément.

d) Si les jeunes montrent, en général plus de courage au lit de la mort, & plus de foibleſſe ſur l'échafaud que les vieillards, c'eſt que, dans le premier cas, les jeunes gens conſervent plus d'eſpoir, & que, dans le ſecond, ils font une plus grande perte.

ſur l'échafaud, conſiderent la mort d'un œil tranquille. Quelle foibleſſe ce Maréchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne montra-t-il pas au ſupplice ?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être, ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent ; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il aſſaſſine Céſar ; il leve une armée, attaque, combat Octave ; il eſt vaincu ; il ſe tue : la vie lui eſt inſupportable ſans la liberté de Rome.

Quiconque eſt ſuſceptible de paſſions auſſi vives, eſt capable des plus grandes choſes : non-ſeulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes qui ſe donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux : la plupart ſeroient ſans courage dans les tortures ; ils n'ont point aſſez de vie & de force en eux, pour en ſupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eſt point, en eux, l'effet d'une paſſion forte, mais de l'ab-

ſence des paſſions ; c'eſt le réſultat d'un calcul, par lequel ils ſe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or, cette diſpoſition de leur ame les rend incapables des grandes choſes. Quiconque eſt dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Auſſi, parmi tant de Romains qui ſe ſont volontairement donné la mort, en eſt-il peu qui, par le maſſacre des tyrans, aient oſé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hommes ſe noient, ſe font ouvrir les veines, mais ne s'expoſent point à des ſupplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'eſt la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette eſpece de courage. Si l'homme aſſez courageux pour ſe brûler la cervelle, n'oſe ſe frapper d'un coup de ſtilet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eſt fondée ſur la crainte vraie ou fauſſe d'une plus grande douleur.

Les principes ci-deſſus établis donnent, je penſe, la ſolution de toutes les queſtions de ce genre, & prouvent

que le courage n'eſt point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des paſſions & des beſoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon ſujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne ſont proprement que des manieres différentes dont le courage ſe manifeſte.

Cette queſtion examinée, je paſſe à la ſeconde. Il s'agit de ſavoir ſi, comme on le ſoutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'aſſurer de la vérité de cette opinion, c'eſt en vain que l'on auroit recours à l'expérience: rien n'indique, juſqu'à préſent, à l'examinateur ſcrupuleux, que la nature ſoit, dans ſes productions du ſeptentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ſes ours blancs & ſes orox, l'Afrique a ſes lions, ſes rhinocéros & ſes éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Ruſſes ou de Finlandois: on n'a point meſuré l'inégalité de leur force, par la peſanteur différente des poids

qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des Septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'Histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner les nations situées au nord de leur pays; on y verra les Sarrazins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie, pour ravager la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusques dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarrazins briser d'un main victorieuse les étendards des Croisés, & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords

de l'Indus, deſcend en conquérant juſqu'aux climats glacés de la Sibérie ; & par les conquêtes des Incas, & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, ſe montrerent, à la bataille de Tembreia, ſi dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains, qui porterent leurs armes victorieuſes juſques dans la Sarmatie & les isles britanniques. Or, ſi la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi ; ſi tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis ; ſi, comme l'Hiſtoire nous l'apprend les peuples du ſeptentrion *c*) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le ſont à l'âpreté des froids du nord ; & s'ils font la guerre avec un déſavantage égal dans des climats trop différents du leur, il eſt évident que les conquêtes des Septentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats, & qu'on chercheroit en vain dans le

c) Tacite dit que ſi les Septentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les Méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit, qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

phyſique, la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'eſt que des peuples féroces & encore ſauvages *f*), tels que l'étoient alors les Septentrionaux, ſont, comme le remarque le Chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre, que des peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient *g*) alors les Romains.

f) Olaüs Vormius, dans ſes *Antiquités danoiſes*, avoue qu'il a tiré la plupart de ſes connoiſſances des rochers du Danemarck, c'eſt-à-dire, des inſcriptions qui y étoient gravées en caracteres runes ou gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'hiſtoire & de chronologie, qui compoſoit preſque toute la Bibliotheque du nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque événement, on ſe ſervoit de pierres brutes, d'une groſſeur prodigieuſe : les unes étoient jetées confuſément : on donnoit aux autres quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux Princes & aux héros bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſements & d'armures qu'on en tire.

g) Si les Gaulois, dit Céſar, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cedent maintenant la gloire des armes, c'eſt depuis qu'inſtruits par les Romains, dans le commerce, ils ſe ſont enrichis & policés.

Ce qui eſt arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, eſt arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

Sous les derniers Empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple, qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi sous ses loix: alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuger l'Asie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes? Du temps de Crassus les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'est donc à l'esclavage & à la molleſſe des Asiatiques, que les Romains dûrent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, & non à la température particuliere des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'eſclavage, & du génie allégorique des Orientaux.

EGALEMENT frappés de la peſanteur du deſpotiſme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples ſoumis à ce joug odieux, les Occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des deſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une religion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'hiſtoire. On ſait que l'Aſie a nourri des nations très-belliqueuſes; que l'amour n'amollit point le courage *a*), que les nations les plus

a) Les Gaulois, dit Tacite, eſtimoient les femmes, & avoient pour elles la plus grande vénération: ils leur croyoient quelque choſe de divin, les admettoient dans leurs conſeils, & délibéroient avec elles ſur les affaires d'état. Les Germains en uſoient de même avec les leurs: les déciſions des femmes paſſoient, chez eux,

ſenſibles à ſes plaiſirs, ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſouvent été les plus braves & les plus courageuſes; que le deſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempérament *b*) des Aſiatiques; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus ſeptentrionales, une religion abſolument ſemblable à celle du Prophete de l'orient *c*).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi j'oſe le dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans la poſition phyſique des peuples de l'orient, la cauſe de leur ſervitude: en conſéquence, on a regardé le midi comme une vaſte plaine, dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la géographie. On ſait que le

pour des oracles Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia*, & pluſieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la ſociété des femmes, que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur ſageſſe dans les conſeils.

b) Au rapport du Chevalier de Beaujeu, les Septentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere danico*, dit la même choſe.

c) Voyez, dans le Chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes ; que le nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondements du deſpotiſme oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, & par conſéquent, à l'hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant, les nations perdent inſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'eſclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, doivent par conſéquent, avoir été les premiers ſoumis au deſpotiſme ; parce que c'eſt à ce terme qu'aboutit toute eſpece de gouvernement, & la forme que tout état conſerve juſqu'à ſon entiere deſtruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le penſons, comment eſt-il encore des républiques ſur la terre ? Si toute ſociété, leur répondra-t-on, tend, en ſe poli-

çant, au deſpotiſme, toute puiſſance deſpotique tend à la dépopulation. Les climats ſoumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de ſiecles, ſe changent en déſerts; les plaines, où s'étendoient des villes immenſes, où s'élevoient des édifices ſomptueux, ſe couvrent peu à peu de forêts où ſe réfugient quelques familles, qui inſenſiblement reforment de nouvelles nations ſauvages; ſucceſſion qui doit toujours conſerver des républiques ſur la terre.

J'ajouterai ſeulement à ce que je viens de dire, que ſi les peuples du midi ſont les peuples le plus anciennement eſclaves, & ſi les nations de l'Europe, à l'exception des Moſcovites, peuvent être regardées comme des nations libres, c'eſt que ces nations ſont plus nouvellement policées; c'eſt que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des eſpeces de ſauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'eſt qu'après une longue ſuite de ſiecles, & par des tentatives inſenſibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux, que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir aſ-

ſez les ames pour les plier à l'eſclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de généroſité *d*). Si les nations de l'Aſie ſont le mépris de l'Europe, c'eſt que le temps les a ſoumiſes à un deſpotiſme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'eſt ce même deſpotiſme, deſtructeur de toute eſpece d'eſprit &

d) Dans ces Pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le Prince Edouard, pourſuivi par les troupes du Roi, trouve un aſyle dans la maiſon d'un ſeigneur. Ce Seigneur eſt accuſé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les Juges; il s'y préſente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le Prétendant ſe fût réfugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer?* A cette queſtion, le tribunal, ſe tait, ſe leve, & renvoie l'accuſé.

On ne voit point en Turquie de poſſeſſeur de terre s'occuper du bien de ſes vaſſaux: un Turc n'établit point chez lui de manufacture: il ne ſupportera point, avec un plaiſir ſecret, l'inſolence de ſes inférieurs; inſolence qu'une fortune ſubite inſpire preſque toujours à ceux qui naiſſent dans l'indigence. On n'entendra point ſortir de ſa bouche cette belle réponſe, que, dans un cas pareil, fit un ſeigneur anglois à ceux qui l'accuſoient de trop de bonté: *Si je voulois plus de reſpect de mes vaſſaux, je ſais, comme vous, que la miſere a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur, & je rends graces au ciel, puiſque leur inſolence m'aſſure maintenant qu'ils ſont plus riches & plus heureux.*

de talents, qui fait encore regarder la ſtupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organiſation. Il ſeroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la phyſionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence ſur leur eſprit; & que, ſi toutes nos idées, comme l'a démontré Mr. Locke, nous viennent par les ſens, les Septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de ſens que les Orientaux, tous par conſéquent, ont, par leur conformation phyſique, d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Ce n'eſt donc qu'à la différente conſtitution des empires, & par conſéquent aux cauſes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'eſprit & de caractere qu'on découvre entre les nations. C'eſt, par exemple, à la forme de leur gouvernement, que les Orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere diſtinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les ſciences ont été cultivées, où l'on conſerve encore le deſir d'écrire, où l'on eſt cependant ſoumis au pouvoir arbitraire, où, par conſéquent, la vérité ne peut ſe préſenter que ſous quelque emblême, il eſt cer-

tain que les Auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets, & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les peuples & les souverains, qu'un Philosophe Indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au tyran ; lui fit remarquer, que si, dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pieces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre ; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue *e*).

e) Les Visirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains. „ Un Roi de Perse en colere, dépossa „ son Grand-Visir, & en mit un autre à sa place : „ néanmoins parce que d'ailleurs il étoit content „ des services du dépossé, il lui dit de choisir, „ dans ses états, un endroit tel qu'il lui plairoit „ pour y jouir le reste de ses jours, avec sa fa„ mille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jus„ qu'alors. Le Visir lui répondit : *Je n'ai pas be„ soin de tous les biens dont Votre Majesté m'a* „ *comblé ; je la supplie de les reprendre : & si Elle* „ *a encore quelque bonté pour moi, je ne lui de*„ *mande pas un lieu qui soit habité ; je lui demande,* „ *avec instance, de m'accorder quelque village à* „ *sert, que je puisse repeupler & rétablir avec mes* „ *gens, par mon travail, mes soins & mon indus*„ *trie.* Le Roi donna ordre qu'on cherchât quel-

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique ſous laquelle les idées ſe préſentent aux Indiens ; ces exemples feroient, je croisſentir, que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuſes allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occaſionner une grande diſette d'Hiſtoriens. En effet, le genre de l'hiſtoire, qui ſuppoſe, ſans doute, beaucoup d'eſprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons hiſtoriens ſont-ils ſi rares? C'eſt que, pour s'illuſtrer en ce genre, il faut non-ſeulement naître dans l'heureux concours de circonſtances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puiſſe impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le deſpotiſme s'y oppoſe, & ferme

„ques villages tels qu'il les demandoit; mais „après une grande recherche, ceux qui en „avoient eu la commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un ſeul. Le „Roi le dit au Viſir dépoſé, qui lui dit: *Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit pas un ſeul endroit „ruiné dans tous les pays dont le ſoin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que Votre „Majeſté fût elle-même en quel état je les lui rends, „& qu'Elle en charge un autre qui puiſſe lui en „rendre un auſſi bon compte.* Galland, *Bons mots des Orientaux.*

la bouche aux Hiſtoriens *f*), ſi ſa puiſſance n'eſt, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque ſuperſtition ou quelque établiſſement particulier. Tel eſt à la Chine, l'établiſſement d'un tribunal d'hiſtoire; également ſourd, juſqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des Rois *g*).

f) Si, dans ces pays, l'hiſtorien ne peut, ſans s'expoſer à de grands dangers, nommer les traîtres, qui, dans les ſiecles précédents, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il eſt forcé de ſacrifier ainſi la vérité à la vanité de deſcendants ſouvent auſſi coupables que leurs ancêtres, comment, en ces pays, un Miniſtre feroit-il le bien public? Quels obſtacles ne mettroient point à ſes projets des gens puiſſants, infiniment plus intéreſſés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces gouvernements, oſer demander des vertus à un citoyen? oſer déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne ſont point les hommes qui ſont méchants, c'eſt la légiſlation qui les rend tels, en puniſſant quiconque fait le bien & dit la vérité.

g) Le tribunal d'hiſtoire dit Mr. Freret, eſt compoſé de deux ſortes d'Hiſtoriens. Les uns ſont chargés d'écrire ce qui ſe paſſe au-dehors du palais, c'eſt-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres tout ce qui ſe paſſe & ſe dit au dedans, c'eſt-à-dire, toutes les actions & les diſcours du Prince, des Miniſtres & des Officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit ſur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la ſigne, & la jette, ſans la communiquer à ſes confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la ſalle où l'on s'aſſemble. Pour faire connoître l'eſprit de ce tribunal, Mr. Freret rapporte, qu'un nommé T-ſoui-chong fit aſſaſſiner T-chouang-chong, dont il étoit le Général; (c'étoit pour ſe venger de l'af-

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de l'Eloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en Orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédants de college, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de

front que ce Prince lui avoit fait en lui enlevant ſa femme.) Le tribunal de l'hiſtoire fit dreſſer une relation de cet événement, & la mit dans ſes archives. Le Général en ayant été informé, deſtitua le Préſident, le condamna à mort, ſupprima la relation, & nomma un autre Préſident. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général, inſtruit de cette hardieſſe, caſſa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Auſſi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une ſédition; il rétablit le tribunal de l'hiſtoire.

Les annales de la Dynaſtie des Tang rapportent un autre fait à ce ſujet. Ta-i-ſong, deuxieme Empereur de la Dynaſtie des Tang, demanda un jour au Préſident de ce même tribunal, qu'il lui fît voir les mémoires deſtinés pour l'hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le Préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des ſouverains; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'Empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois?.. Il ne ſeroit pas*, reprit le Préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois; mais tel eſt le devoir de mon emploi qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

de Conſtantinople à produire de grands Orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté: cependant nul accident arrivé à la terre, n'avoit, ſous les Empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'Orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets *b*), le deſpotiſme n'ait tari les ſources de l'éloquence? Sa force conſiſte principalement dans la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires: dans cette hypotheſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline ſeroit reſté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre, il avoit à reveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance: & com-

b) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiere jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit Mr. l'Abbé de la Bletterie, un homme de génie; & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fût entré dans le monde ſous le regne de Néron.

ment un ſujet ſi intéreſſant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient: l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles, & le deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la morale, de la métaphyſique, de la juriſprudence, de la politique, enfin de toutes les ſciences intéreſſantes pour l'humanité, les Orientaux doivent, en conſéquence, être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la poſtérité.

CHAPITRE XXX.

De la ſupériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de ſciences.

LA poſition phyſique de la Grece eſt toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui ſont-ils ſi différents des Grecs d'autrefois ? C'eſt que la forme de leur gouvernement a changé ; c'eſt que, ſemblable à l'eau qui prend la forme de tous les vaſes dans leſquels on la verſe, le caractere des nations eſt ſuſceptible de toutes ſortes de formes ; c'eſt qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations *a*). Or, ſous la forme de Répu-

a) Rien, en général, de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur ſociété, & la font, en conſéquence, ou triſte, ou gaie, ou groſſiere, ou ſpirituelle. Il me ſemble entendre des Minimes, auxquels on demande quel eſt, en fait de cuiſine, le goût françois, & qui répondent, qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux : jamais ils n'ont examiné le changement que doivent néceſſairement apporter, dans le caractere d'une nation, les changements arrivés dans ſon adminiſtration & dans ſes mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront juſqu'à l'éternité. Ils n'ap-

blique, quelle contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros? Sans parler des hommes d'état, quels Philosophes ne

percoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les Princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation françoise ne peut être gaie, puisque la classe des paysans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai; qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'Artisan & du Bourgeois; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie; par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés; que la jeunesse, s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui souvent a besoin d'être animée par le vin; & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi, la plupart des étrangers, trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons ou sur les Boulevards: le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance; & le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme; connoissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits; l'indigence les cede.

devoit point produire un pays où la Philoſophie étoit ſi honorée ? où le vainqueur de la Grece, le Roi Philippe, écrivoit à Ariſtote : *Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux ; c'eſt de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de ſon éducation : j'eſpere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuſe encore pour ce Philoſophe, que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, ſur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes traités acromatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t-il maintenant ſur les autres hommes ? Les hautes ſciences que tu m'as enſeignées, vont devenir communes ; & tu ſavois cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des choſes ſublimes, que par la puiſſance. Adieu !*

Ce n'étoit pas dans le ſeul Ariſtote qu'on honoroit la philoſophie. On ſait que Ptolomée, Roi d'Egypte, traita Zénon en ſouverain, & députa vers lui des Ambaſſadeurs ; que les Athéniens éleverent à ce Philoſophe un mauſolée conſtruit aux dépens du public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, Roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, ſi je vous ſurpaſſe en*

grandeur, je reconnois que vous me surpassez en ſcience & en vertu. Venez donc à ma cour; vous y ſerez utile, non-ſeulement à un grand Roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous ſavez quel eſt ſur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs ſerviles de nos vertus, qui les inſpire aux Princes, en donne aux peuples. Adieu. Zénon lui répondit: *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faſte, de la pompe & des plaiſirs qui environnent les Rois, il eſt beau de deſirer encore la ſcience & la vertu. Mon grand âge & la foibleſſe de ma ſanté ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes diſciples. Prêtez l'oreille à leurs inſtructions : ſi vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la ſageſſe & du véritable bonheur. Adieu.*

Au reſte, ce n'étoit point à la ſeule philoſophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un Poëte étoit ſi précieux à la Grece, que, ſous peine de mort & par une loi expreſſe, Athenes leur défendoit de s'embarquer *b*). Les Lacédémoniens, que certains Auteurs ont pris plaiſir à nous peindre comme

b) Un Poëte eſt aux Iſles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre ſeul le rend reſpectable à la nation.

des hommes vertueux, mais plus groſſiers que ſpirituels, n'étoient pas moins ſenſibles que les autres Grecs *c*) aux beautés des arts & des ſciences. Paſſionnés pour la poéſie, ils attirerent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneſte, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée *d*) : pleins d'eſtime pour les poéſies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout eſclave de les chanter ; c'étoit, ſelon eux profaner les choſes divines. Non moins habiles dans l'art de raiſonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : „ Quiconque, dit „ Platon, converſe avec un Lacédé„ monien, fût-ce le dernier de tous,

c) A la vérité, ils avoient en horreur toute Poéſie propre à amollir le courage. Ils chaſſerent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus ſage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poéſie, mais de leur amour pour la vertu. Les ſoins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la ſtatue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple groſſier.

d) Les Lacédémoniens Cynethon, Dionyſodote, Areus, & Chilon, l'un des ſept ſages, s'étoient diſtingués par le talent des vers. La poéſie lacédémonienne, dit Plutarque, ſimple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu, propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

„ peut lui trouver l'abord groſſier: „ mais s'il entre en matiere, il verra „ ce même homme s'énoncer avec une „ dignité, une préciſion, une fineſſe, „ qui rendront ſes paroles comme au„ tant de traits perçants. Tout autre „ Grec ne paroîtra, près de lui, qu'un „ enfant qui bégaye. " Auſſi leur apprenoit on, dès la premiere jeuneſſe, à parler avec élégance & pureté: on vouloit qu'à la vérité des penſées, ils joigniſſent les graces & la fineſſe de l'expreſſion; que leurs réponſes, toujours courtes & juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le ſeroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi rien n'en impoſoit à la raiſon de ces peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans ſa jeuneſſe, affranchi de toute crainte; il marchoit avec aſſurance dans les ſolitudes & les ténebres: moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raiſon.

Or, comment les ſciences & les arts n'*auroient*-ils pas jeté le plus grand

éclat, dans un pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage si général & si constant? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme Mr. l'Abbé Dubos, que, dans certains siecles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allegue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains *e*) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces Princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siecles d'ignorance, le terrein des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savants. Tel étoit le siecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont

e) Les souverains sont sujets à penser, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent, que, dans les états, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur, & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du Prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

dû leur ſupériorité aux ſavants qui les avoient précédés dans la carriere des ſciences & des arts : carriere où ces mêmes ſavants n'avoient pénétré que ſoutenus de la faveur de nos Rois, comme le prouvent & les Lettres Patentes du 19 Mai 1543, où François premier fait *les plus expreſſes défenſes d'uſer de médiſance & d'invectives contre Ariſtote* *f*), & les vers que Charles IX adreſſe à Ronſard *g*).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'eſt, qu'aſſez ſemblables à ces artifices, qui, rapide-

f) Dans les plus beaux ſiecles de l'Egliſe, les uns ont élevé les livres d'Ariſtote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis ſon portrait en regard avec celui de *Jeſus-Chriſt* ; quelques-uns ont avancé, dans des theſes imprimées, que, ſans Ariſtote, la religion eût manqué de les principaux éclairciſſements. On lui immola pluſieurs critiques, & entre autres Ramus : ce Philoſophe ayant fait imprimer un ouvrage, ſous le titre de *Cenſeur d'Ariſtote*, tous les vieux Docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, ſe voyoient, pour ainſi dire, chaſſés de leur patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

g) Voici les vers que le Monarque écrivoit au Poëte :

L'art de faire des vers, dit-on s'en indigne,
Doit être à plus haut prix que celui de dégrader :
Ta lyre, qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & t'ose faire introduire
Où de plus ſier tyran on n'auroit l'entrée.

ment élancés dans les airs, les parsement d'étoiles, éclairent un instant l'horison, s'évanouissent & laissent la nature dans une nuit plus profonde. Les arts & les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparoître, & les abandonnent aux ténebres de l'ignorance. Les siecles les plus féconds en grands hommes, sont presque toujours suivis d'un siecle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours; le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en restent éloignés. Après un tel siecle, il faut souvent le fumier de plusieurs siecles d'ignorance, pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences & dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres; & qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en cou-

rage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dependoit de la différente température des pays divers, il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la nation, à cet égard, la plus favoriſée, n'eût par des progrès multipliés, acquis une grande ſupériorité ſur toutes les autres. Or l'eſtime qu'en fait d'eſprit, ont tour-à-tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les cauſes morales ne pourroient nous donner en ce genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénomenes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai, que, s'il n'eſt aucun peuple auquel la température particuliere de ſon pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, ait, juſqu'à préſent, donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples, on pourroit du moins ſoupçonner que les petites différences qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une nation, n'ont pas une influence

plus ſenſible ſur leurs eſprits *b*). Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre les problèmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature, & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près ſemblable à celui des autres, n'a qu'un eſprit à peu près pareil au leur: c'eſt que, dans un homme, le génie ſuppoſe une vie ſtudieuſe & appliquée, & qu'une vie, ſi différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'eſprit, dit-on, eſt-il plus commun dans ce ſiecle que dans le ſiecle précédent? & pourquoi le génie y eſt-il plus rare? Pourquoi, comme dit Py-

b) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes que j'appelle communément bien organiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légere, qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

thagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, & si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte? C'est que les gens de Lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jetter dans le monde: ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'esprit; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de Lettres est comme un corps, qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'esprit, & qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action, si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naif-

ſent ou qui ont long-temps vécu dans la Province, pourquoi n'en ſeroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la Poéſie, la Muſique & la Peinture? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtants qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de Province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt long-temps appliqué? Ne ſent-on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité, c'eſt que dans un art, dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands hommes, les grands miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de génie au miniſtere. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrême-

ment rare chez tous les peuples, eſt preſque impoſſible dans les pays où le mérite ſeul n'éleve point aux premieres places. C'eſt pourquoi, ſi l'on excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, & peut être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux, tous les autres, & même quelques-uns des plus célebres dans l'hiſtoire, & dont les actions ont jeté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractere *i*), plus qu'à celle de leur eſprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le

i) Les caracteres forts, & par cette raiſon ſouvent injuſtes, ſont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choſes que de grands eſprits ſans caractere. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caracteres ſont plus communs que les grands eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractere, &c. n'eſt encore qu'un moyen d'acquérir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cents Miniſtres ou Rois, trouve-t-on, ordinairement un grand caractere, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours ſûr de trouver un grand eſprit, ſuppoſé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius de Lycurgue, &c.

peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus, qu'ont laissés les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siecle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé *k*). Aussi tout

k) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes,

l'art de l'éducation conſiſte à placer les jeunes gens dans un concours de cir-

ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer, que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiecle, un certain pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands hommes dont il eſt forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement, parce qu'il n'eſt preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide, qui, tous les jours, ne remercie avec complaiſance la nature du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxes, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil, lutte long-temps contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte, que lorſqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naiſſance que le grand ſeigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus ſenſé; ſes inférieurs n'ont que trop ſouvent à ſe plaindre de la ſotte hauteur dont il accuſe les grands ſeigneurs: la juſteſſe de ſon jugement n'eſt donc qu'un effet de ſa vanité: c'eſt que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raiſonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-deſſus établis, en les ſuppoſant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, ſans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la pareſſe nous irrite

conſtances propres à développer en eux le germe de l'eſprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette concluſion; mais le ſeul deſir du bonheur des hommes. J'ai ſenti, & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, &, par conſéquent, de bonheur dans la ſociété, & combien la perſuaſion où l'on eſt que le génie & la vertu ſont de purs dons de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes: en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen, d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfection-

contre toute idée neuve, qui nous impoſe la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partiſans que parmi ceux des gens d'eſprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir ſenti l'aiguillon de l'envie, ſaiſiſſent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux ſeuls, comme je l'ai déja dit, rendent témoignage à la vérité, la préſentent, la font percer & l'établiſſent dans le monde; c'eſt d'eux ſeuls qu'un Philoſophe peut attendre quelque éloge: la plupart des autres hommes ſont des Juges corrompus par la pareſſe ou par l'envie.

ner cette même éducation. Et c'eſt pour jetter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai, dans le Diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit ſur le génie : la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin ; & l'ont mis ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpeces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & tous les ſentiments pro-

pres à remuer nos passions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certaines especes de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales; &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies, les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différents, suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*; *gigno*; *j'enfante*; *je produis*; il suppose toujours *invention*: & cette qualité est

la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au haſard ; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie : &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport, forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité *a*). Or, c'eſt le haſard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſants qu'ils traitent, & que c'eſt ce même haſard qui

a) Le neuf & le ſingulier, dans les idées, ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut, de plus, que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science, qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carriere; & ce second par un troisieme; ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple; alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie, pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la passion jusqu'aux Poëtes Hardy & Rotrou, & jusqu'à la Mariamne de Tristan, le théâtre françois acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque: Corneille est un Génie *b*).

Je

b) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore;

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand Poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature c). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres; Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi : Newton

du temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance : Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur, & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théâtre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

c) Il eſt, en ce genre mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere : c'eſt, ſi, l'on veut, l'eſpagnol. Si les écrivains eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'Auteur françois, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

fait époque, il eſt mis au rang des Génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées: Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications; & Locke eſt un Génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme *d*). Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de Rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, ſi le haſard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts &

d) Je pourrois même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain, voit, dans chaque ſiecle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

dans les sciences ; s'il détermine l'instant dans lequel ils devoient naître pour faire époque & recevoir le nom de Génies ; quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état ?

Césat & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines grecs. Or comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hasard, qui le place dans les temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de Césat ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour

juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la République, c'eſt qu'il jeta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit *e*); c'eſt que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains, & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au haſard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le ha-

e) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands Généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des Capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

„ Si, pour exciter leur verve, ajoute cet il-
„ luſtre Auteur, on voit de grands Poëtes pren-
„ dre Homere pour modele, ſe demander, en
„ écrivant : *Homere eût-il penſé, ſe fût-il exprimé*
„ *comme moi* ? il faut pareillement qu'un grand
„ Général, admirateur de quelque grand Capitaine
„ de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont
„ l'un s'étoit propoſé Cyrus, & l'autre Annibal
„ *pour modele.*

ſard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déja dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie, qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules *f*) & de ſes

f) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui ſont la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

ſuccès; ſuccès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis!* leur répondit-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de ſageſſe à toutes les richeſſes* ?

Corneille étoit, ſans doute, animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite . . . Eh! Monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien!* lui répondit-il, *avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires de ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui, ſi ſouvent fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie. Je citerai, à ce ſujet, deux traits du célebre La Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *Saint-Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'Apôtre; il ferme le *livre*, le reporte à ſon ami, & lui dit : *Je vous*

ſe concentre dans un ſeul genre. Une ſcience ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame: auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de génie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres difficultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une in-

vends votre livre: ce Saint-Paul là n'eſt pas mon homme. C'eſt avec la même naïveté, que, comparant un jour Saint Auguſtin à Rabelais: *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un Saint-Auguſtin, à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

finité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand Ecrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités; cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des Génies: le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſe dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la Poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt,

ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le Poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en pas ainſi des ouvrages philoſophiques : dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des Philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent; il naît tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & fait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs

le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déja célebre, peut compoſer de mauvais ouvrages: il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpece de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le Poëte célebre peut être un mauvais Philoſophe, & l'excellent Philoſophe un Poëte médiocre; pourquoi le Romancier peut mal écrire l'hiſtoire & l'hiſtorien mal faire un roman.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité: il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cultive les arts ou les ſciences, puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc en partie l'œuvre du haſard; c'eſt le

hasard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déja rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux: le génie s'en saisit, les présente, & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, dispersés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui composent les météores: ces matieres poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horison est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination:* il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonimes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous; & l'imagination, dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images, & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration? elle crée le jardin des Hespérides, l'isle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images *a*), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

a) On ne doit réellement le nom d'homme d'i-

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV fait par le Brun, differe du tableau compoſé *b*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentimens qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des

magination, qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'homme d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination, qu'un Poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un Poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

b) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

Dryades & des Napées ; les rochers détachés des montagnes, étoient roulés dans les plaines par les Orcades ; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms de Génies ou de Démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la phyſique ; ſi l'on n'en fait uſage que pour jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des ſciences, & qu'on attende de la ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le Philoſophe de l'Inde : c'eſt elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles c) ; c'eſt elle encore qui

c) L'imagination ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un Roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un Roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe : il éprouve la puiſſance de cette arme ; il eſt battu, fait un Traité, & obtient pour ſon fils, la fille du Roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le perd

peuplant les éléments de demi-dieux, créant, à ſon gré, des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt, d'une aile audacieuſe, ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir long-temps parcouru les déſerts immeſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abyme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes: cet amour produit un mélange; & ce mélange reçoit le nom de *deſir*: ce deſir conçoit le *mal*, ou la corruption aqueuſe; cette corruption

met, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beaupere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt-là qu'un démon apparoit au Roi du Tunquin, & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule: la métamorphoſe commence; & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *sophaſémin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons; elles les réfléchissent & en embrasent les airs: les vents soufflent, les nuages s'élevent, se frappent; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuyent, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, sut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos, de mille autres manieres différentes *d*).

d) Elle assure, au Royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestre sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-six mille ans, des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La nature, réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un Génie du premier ciel. Il descend, porté sur les ailes des vents; leur souffle fait écouler les eaux, le terrein humide est

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit: „ Au commencement „ étoient le chaos, le noir erebe & le tartare. Les temps n'exiſtoient point

deſſéché; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiecle de Xaca, un Mandarin nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux: une fleur ſurnage ſur leur immenſité: le Mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le Mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le Mandarin reſpecte ſa vertu; mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt delà qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le Mandarin fait retirer les eaux, il creuſe les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes, juſqu'à ce qu'enfin, laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au Royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau, dont la compoſition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

„ encore, lorſque la nuit éternelle,
„ qui, ſur des aîles étendues & peſan-
„ tes parcouroit les immenſes plaines
„ de l'eſpace, s'abat tout-à-coup ſur
„ l'erebe: elle y dépoſe un œuf: l'erebe
„ le reçoit dans ſon ſein, le féconde:
„ l'amour en ſort. Il s'éleve ſur des ai-
„ les dorées, il s'unit au chaos: cette
„ union donne l'être aux cieux, à la
„ terre, aux dieux immortels, aux
„ hommes & aux animaux. Déja Vé-
„ nus, conçue dans le ſein des mers,
„ s'eſt élevée ſur la ſurface des eaux:
„ tous les corps animés s'arrêtent pour
„ la contempler; les mouvements que
„ l'amour avoit vaguement imprimés
„ dans toute la nature, ſe dirigent vers
„ la beauté. Pour la premiere fois,
„ l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont
„ connus à l'univers. "

Voilà, dans le premier ſiecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant, plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à

elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs?

S'agit-il de peintures hardies? l'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression; qu'on préfere, à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux? C'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paroît endormie sur des roses; la déesse se réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ses joues, un voile léger dérobe une partie de ses beautés; l'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance; le voile est arraché d'une main impatiente; Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du desir: & c'est-là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices & aux fantaisies variées de l'amour, le choix des caresses & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante ; d'annoncer, par exemple, la diſſention qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination repréſentera la paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi, que dans la poéſie, l'imagination fait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné : elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes, qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; & delà ces diſputes éternelles & vives, qui, ſi ſouvent, ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête

donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angelique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce ſont partout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir: le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le Poëte fait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination, par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe, & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné, qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui:

„ J'étois un jour dans le bain : une „ terre odorante, d'une main aimée, „ passa dans la mienne. Je lui dis : Es- „ tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me „ répondit : Je ne suis qu'une terre „ commune ; mais j'ai eu quelque liai- „ son avec la rose ; sa vertu bienfai- „ sante m'a pénétrée ; sans elle, je ne „ serois encore qu'une terre com- „ mune *e*).

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion*, qu'une continuité de sentiments de même espece. La passion d'un homme pour une femme, n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeller qu'il est des passions de deux especes : les unes qui

e) Voyez le Gulistan ou l'Empire des Roses, de Saadi.

nous ſont immédiatement données par la nature; tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c. les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices; telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentiments. Les uns ont rapport aux paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques; ils reçoivent le nom de ſenſations: les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement compris ſous le nom de ſentiments. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce Chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni, par conſéquent, ſans ſentiments; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés, qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi, ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur cal-

cule & raiſonne, notre peur eſt foible, l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt en conſéquence peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les Grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un

état

état monarchique, où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition: mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins, allumés dans les entrailles de la terre: ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénetrent, & que, raréfiés par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier, que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres, & principalement les Poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſur-tout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands Peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſ-

ceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions ; pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes ſentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modele. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais *f*) : on eſt toujours en-deçà ou au-delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être, en général, ſuſceptible de paſſions ; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpece de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillan-

f) Dans les Ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire un ſentiment avec de l'eſprit. Veut-on peindre la vertu ? On fera exécuter en ce genre, à ſon héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il eſt peu de Poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

tes & des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt frappé de cette ſcene, où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans deux vers! Quel chef de conjuré, qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en-deçà ou au-delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands Peintres de ſentiments? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti*: mais il eſt dans le cas d'un Peintre, qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard, que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux, qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel, lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit;

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime g):

on ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve, à la fois, l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux ge-

g) Si, dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petit, da pignora certa timendo,

le ſoleil dit à-peu-près la même choſe à Phaëton ſon fils, c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni, par conſéquent, dans le moment du danger.

noux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la Déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit:

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais *b*), Bérénice reprend:

Pour jamais!... Que ce mot eſt affreux quand on aime!

Lorſque Palmire dit à Seide que vainement elle a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur, Seide répond:

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

Ces vers & généralement tous les vers

b) Dans la tragédie angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine: elle eſt belle; Antoine peut reprendre du goût pour elle. Cléopatre le craint: Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre!* „ O mon ſeigneur! „ repreud-elle, quelle plus grande différence encore entre mon état & le ſien! Octavie eſt aujourd'hui mépriſée; mais Octavie eſt ton épouſe. „ L'eſpoir immortel habite dans ſon ame, il eſſuye ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. „ Demain l'hymen peut te remettre entre ſes „ bras. Quelle eſt, au contraire, ma deſtinée! „ Que l'amour ſe taiſe un moment dans ton „ cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne „ puis, comme elle, gémir près de ce que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter d'un „ retour. Un ſeul inſtant d'indifférence, & tout „ pour moi eſt anéanti; l'eſpace immenſe & éternité me ſéparent à jamais de toi.

de ſentiment, ſeront toujours ſimples, & dans le tour, & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard, la dupe de l'eſprit? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit, qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi Mr. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers:

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui eſt commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys:

Si j'aimois un jour, par malheur;
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité, c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en pas, à cet égard, de l'ambi-

tion comme de l'amour. Le ſentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'eſprit & la réflexion : la cauſe de cette différence tient à l'objet différent que ſe propoſent ces deux paſſions.

Que deſire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime, Or, ce n'eſt point à la ſublimité de ſon eſprit, mais à l'excès de ſa tendreſſe, que ces faveurs ſont accordées. L'amour en larmes, & déſeſpéré aux pieds d'une maîtreſſe, eſt l'éloquence la plus propre à la toucher. C'eſt l'ivreſſe de l'amant qui prépare & ſaiſit ces inſtants de foibleſſe, qui mettent le comble à ſon boheur. L'eſprit n'a point de part au triomphe : l'eſprit eſt donc étranger au ſentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la paſſion d'un amant promet mille plaiſirs à l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi d'un ambitieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un seul instant assure sa félicité: la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il désire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes. Pour s'en servir utilement, il faut les connoître: d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le Poëte dramatique peut donc rendre facilement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sentencieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au Sénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuse d'imprudence:

L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux & mal concerté;
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence,
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux:
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation, c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici comme peintres de ſentiments que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théâtre françois.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit.

L'ESPRIT n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel. Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit impoſſible: on auroit

remonté juſqu'aux premiers principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés, ne ſeroit plus qu'une ſcience futile; & toutes les bibliotheques où ces faits ſont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'eſt-à-dire, de toutes les hiſtoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroient un jour naiſſance à la meilleure forme du gouvernement. Il en ſeroit de même de la phyſique, & généralement de toutes les ſciences. Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du Chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt, en tout genre, fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſitôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavants, & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génie* ? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, & Machiavel, & l'Auteur de l'*Esprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux especes d'hommes, c'est que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entre elles que les seconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, &, par conséquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser, par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie & l'esprit.

Dans les arts, où par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot d'*esprit*, il

ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque, ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déja précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence on place dans la liſte des hommes de talent les Regnards, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme Génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'Auteur, le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès: on peut dire de ces ouvrages, qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'Auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou comme la Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le Poëme épique eſt, dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention

ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce Chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux, qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre: telles ſont, par exemple, les comédies de Mr. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincelent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épithetes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithete de *bon* au Juge, au Financier *a*), à l'Arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *ſublime* au Poëte, au Légiſlateur au Géometre, à l'Orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie,

a) Je ne dis pas que de bons Juges, de bons Financiers n'aient de l'eſprit: mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de Juges ou de Financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de *Juge* avec celle de *Légiſlateur*.

embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue : elle ſuppoſe, par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraye des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés par la diſette de la langue, à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entre elles, que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce même point de vue ; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes, les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *eſprit* : c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différents que font ſur nous, & les diverſes eſpeces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur

ce ſujet, que je vais, dans les chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.

CHAPITRE IV.

De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.

DANS le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention.

L'Avare de Moliere ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé; il le fouille; & ne trouvant rien dans ſes poches, il lui dit: *Rends-moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin, il eſt dans le caractere d'un Avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'Opéra d'Iſis, lorſque la Nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: *Vos rivaux ſont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur :
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :

Comme eux, à votre humeur ſévere
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de pluire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé !

Ce ſentiment eſt dans la nature ; mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine*, une conſéquence finement déduite d'une idée générale *o*). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe*, ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces Philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me

a) Les ouvrages de Mr. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope, qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe, dans un Auteur, & beaucoup de fineſſe, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcene, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentiments qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or, elle leur échappe, lorſque l'Auteur ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot, que répétoit ſouvent Mr. de Fontenelle: *On détruiroit preſ-*

que toutes les religions b) ; ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer. Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires, qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot c) : mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpece des idées qu'à la maniere de les exprimer, qu'en général on attache le nom de fin.

b) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions, n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

c) Il en eſt de même de cet autre mot de Mr. de Fontenelle. *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de Mr. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Malebranche, les Leibnitz & les plus grands Philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Mr. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir ſi l'on s'entend ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de Mr. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir, ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immence édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé, à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

Dans l'éloge de Mr. le Cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de Mr. le Duc d'Orléans Régent, Mr. de Fontenelle dit, *que ce Prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile*; c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'Opéra de Thétis, lorſque cette Déeſſe, pour ſe venger de Pélée qu'elle croit infidelle, dit :

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpece ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, & par conſéquent, au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un Auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté, eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe *d*); il faut donc être d'au-

d) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal-adreſſe de

tant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la ſagacité du Lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle eſt exprimée *e*).

l'Auteur; il faut toujours jetter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthouſiaſme, cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'Auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée? il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais, enfin, elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres: honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

e) On déſigne en Perſe, par les épithetes de *peintres*, ou de *ſculpteurs*, l'inégale force des différents poëtes, & l'on dit, en conſéquence, un *Poëte peintre*, un *Poëte ſculpteur*.

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. Mr. l'Abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain: „ Virgile, dit-il, n'est „ qu'un Prêtre élevé au milieu des gri„ maces du temple; le caractere pleu„ reur, hypocrite & dévot de son Hé„ ros déshonore le Poëte; son enthou„ siasme semble ne s'échauffer qu'à la „ lueur des lampes suspendues devant „ les autels, & l'enthousiasme auda„ cieux de Lucain s'allumer au feu de „ la foudre. " Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de fort. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive: aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du Portique ou du Lycée, intéressants pour tous les hom-

mes en général, & par conſéquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthene lorſque cet Orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort ? Hé ! que vous importe Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du diſcours de leur Orateur que des découvertes de leurs Philoſophes, c'eſt que Démoſthene leur préſentoit des idées plus convenables à leur ſituation préſente, & par conſéquent plus immédiatement intéreſſantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoiſſent en général que l'exiſtence du moment, ſeront toujours plus vivement affectés de cette eſpece d'idées, que de celles qui, par la raiſon même qu'elles ſont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils ſe trouvent.

Auſſi ces morceaux d'éloquence, propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues fortes, parce qu'on y diſcute les intérêts actuels d'un état, ne ſont-elles pas d'une utilité auſſi étendue, auſſi durable, & ne peuvent-el-

les, comme les découvertes d'un Philoſophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la ſeule différence entre le grand & le fort, c'eſt que l'un eſt plus généralement, & l'autre plus vivement intéreſſant *f*).

S'agit-il de ces belles images, de ces deſcriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes. Le premier attire notre reſpect, & le ſecond notre mépris *g*).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui, par ſoi-même, eſt petit, ou le devient par la comparaiſon

f) On dit quelquefois d'un raiſonnement, qu'il eſt fort; mais c'eſt lorſqu'il s'agit d'un objet intéreſſant pour nous. Auſſi ne donne-t-on pas ce nom aux démonſtrations de Géométrie, qui, de tous les raiſonnements, ſont, ſans contredit, les plus forts.

g) Tout devient ridicule ſans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un Contrebandier à celles de Charles-Quint?

comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſque aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi : ſi l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre *h*), qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion, Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Deſtin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majeſtueuſe & même ſublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du tartare. Le tableau de la gloire des Saints eſt moins fait pour étonner l'imagination, que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hom-

b) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar, qui dit de lui, *Veni*, *vidi*, *vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

mes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente, le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques ornements à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle eſt moins difficile en ce genre: l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de

la vengeance & de la jalouſie. La ſcene d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux, qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des ſpectateurs n'eſt monarque: les malheurs qu'occaſionnent ſouvent les révolutions, ne ſont pas aſſez imminents pour le frapper de terreur: il doit donc en conſidérer le ſpectacle avec plaiſir *i*). Ce ſpectacle charme les uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions,

i) C'eſt à cette cauſe qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers, dont la valeur renverſe les empires, & change la face du monde. On lit leur hiſtoire avec plaiſir; on craindroit de naître de leur temps. Il en eſt de ces conquérants comme de ces nuages noirs & ſillonnés d'éclairs: la foudre qui s'élance de leurs flancs, fracaſſe, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce ſpectacle glace d'effroi: vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

& conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance ; inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le Poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes ſentiments ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher

d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Genes & celle de Rome ; qu'on trace d'une main également hardie, les caracteres du Comte de Fieſque & de Catilina ; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration ; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux ; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on régnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ; ſi, dans un ſiecle

plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne, & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs, & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions; nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux Poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai, que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit que pour tracer dans *Rodogune* le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du Peintre qu'au choix de ſon ſujet, qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter

plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité, que la découverte d'une conjuration; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort, une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe: toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard; l'impreſſion n'eſt point aſſez diſtincte pour être forte. 2°. Il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue

d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme j'ai dit dans le Chapitre de l'Imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement calquée ſur une idée; il faut encore qu'elle ſoit grande ſans être giganteſque *k*) : telle eſt l'image de l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, lorſqu'il compare les Deſpotes aux Sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou, du moins, préſentée ſous une face nouvelle. C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au

k) L'exceſſive grandeur d'une image, la rend quelquefois ridicule. Quand le Pſalmiſte dit, que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabrits.

dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée, eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un Auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue, qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſe aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'é-

nigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le Lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à Mr. l'Abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'Auteur de l'*Eſprit des Loix* : „ C'eſt dommage que „ Mr. le Préſident de Monteſquieu, re„ tenu, ſans doute, par la crainte du „ miniſtere, n'ait pas eu le courage de „ tout dire. On ſent bien, en gros, „ ce qu'il penſe ſur certains ſujets; „ mais il ne s'exprime point aſſez net„ tement & aſſez fortement: on eût bien „ mieux ſu ce qu'il penſoit, s'il eût com„ poſé à Londres, & qu'il fût né An„ glois. «

Ce défaut de force dans l'expreſſion, n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcenes de Mahomet, tragédie! qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célebre Mr. de Voltaire.

Je finis par un morceau de Mr. l'Abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas no-

tre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition égyptienne.

„ Comment ce peuple n'eût-il pas „ été le peuple le plus ſuperſtitieux? „ L'Egypte, dit-il, étoit un pays d'en- „ chantements; l'imagination y étoit „ perpétuellement battue par les gran- „ des machines du merveilleux; ce „ n'étoit par-tout que des perſpectives „ d'effroi & d'admiration. Le Prince „ étoit un objet d'étonnement & de „ terreur: ſemblable au foudre, qui, „ reculé dans la profondeur des nua- „ ges, ſemble y tonner avec plus de „ grandeur & de majeſté, c'étoit du „ fond de ſes labyrinthes & de ſon pa- „ lais que le Monarque dictoit ſes vo- „ lontés. Les Rois ne ſe montroient que „ dans l'appareil effrayant & formida- „ ble d'une puiſſance relevée en eux „ d'une origine céleſte. La mort des „ Rois étoit une apothéoſe; la terre „ étoit affaiſſée ſous le poids de leurs „ mauſolées. Dieux puiſſants, l'Egypte „ étoit par eux couverte de ſuperbes „ obéliſques chargés d'inſcriptions mer- „ veilleuſes, & de pyramides énormes, „ dont le ſommet ſe perdoit dans les „ airs: Dieux bienfaiſants, ils avoient „ creuſé ces lacs qui raſſuroient orgueil- „ leuſement l'Egypte contre les inat- „ tentions de la nature. "

» Plus redoutables que les trônes &
» ſes Monarques, les temples & leurs
» Pontifes en impoſoient encore plus à
» l'imagination des Égyptiens. Dans
» l'un de ces temples, étoit le Coloſſe
» de Sérapis. Nul mortel n'oſoit en ap-
» procher. C'étoit à la durée de ce co-
» loſſe qu'étoit attachée celle du mon-
» de: quiconque eût briſé ce taliſman,
» eût replongé l'univers dans ſon pre-
» mier chaos. Nulles bornes à la cré-
» dulité; tout, dans l'Égypte, étoit
» énigme, merveille & myſtere. Tous
» les temples rendoient des oracles;
» tous les antres vomiſſoient d'horri-
» bles hurlements; par-tout l'on voyoit
» des trépieds tremblants, des Pythies
» en fureur; des victimes, des Prê-
» tres, des Magiciens, qui, revêtus
» du pouvoir des dieux, étoient char-
» gés de leur vengeance. «

» Les Philoſophes, armés contre la
» ſuperſtition, s'éleverent contre elle:
» mais, bientôt engagés dans le laby-
» rinthe d'une métaphyſique trop abſ-
» traite, la diſpute les y diviſe d'opi-
» nion; l'intérêt & le fanatiſme en pro-
» fitent; ils fécondent le chaos de leurs
» ſyſtèmes différents; il en ſort les pom-
» peux myſteres d'Iſis, d'Oſiris & d'Ho-
» rus. Couverte alors des ténebres myſ-
» térieuſes & ſublimes de la théologie

» & de la religion, l'impoſture fut mé-
» connue. Si quelques Egyptiens l'ap-
» perçurent à la lueur incertaine du
» doute, la vengeance toujours ſuſ-
» pendue ſur la tête des indiſcrets,
» ferma leurs yeux à la lumiere, &
» leur bouche à la vérité. Les Rois
» même, qui, pour ſe mettre à l'abri
» de toute inſulte, avoient d'abord,
» de concert avec les Prêtres, évoqué
» autour du trône la terreur, la ſuperſti-
» tion & les fantômes de leur ſuite; les
» Rois, dis-je, en furent eux-mêmes
» effrayés: bientôt ils confierent aux
» temples le dépôt ſacré des jeunes
» Princes: fatale époque de la tyran-
» nie des Prêtres Egyptiens! Nul obſ-
» tacle alors qu'on pût oppoſer à leur
» puiſſance. Les ſouverains furent
» ceints dès l'enfance du bandeau de
» l'opinion: de libres & d'indépendants
» qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient
» dans ces Prêtres que des fourbes &
» des enthouſiaſtes ſoudoyés, ils en de-
» vinrent les eſclaves & les victimes.
» Imitateurs des Rois, les peuples ſui-
» virent leur exemple, & toute l'E-
» gypte ſe proſterna aux pieds du Pon-
» tife, & de l'autel de la ſuperſtition. «

Ce magnifique tableau de Mr. l'Abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foi-bleſſe d'expreſſion qu'on nous repro-

che, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'Esprit de lumiere, de l'Esprit étendu, de l'Esprit pénétrant, & du Goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espece d'instinct, qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumiere.*

Dans le physique, la lumiere est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumiere est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées

qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé, par la reconnoiſſance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant Mr. de Fontenelle, la plupart des ſavants, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. Mr. de Fontenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers, qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il falloit, avec adreſſe, y préparer ſon eſprit: *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté: il y réuſſit: la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pa-

reil prodige ? Simplement obſerver la marche des eſprits ordinaires : ſavoir que tout ſe tient & s'amene dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées, qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſent & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement, & que, par le ſecours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées *a*).

a) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples ; & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* ou *non*, c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois, que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme, &, lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples ! C'eſt le travail de tous les ſiecles & de tous les eſprits. Je ne vois, dans les ſavants, que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher *oui* du *non* ; tandis que le public attend, que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

L'eſprit de lumiere n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déja connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt, à la Philoſophie, ce que la verſification eſt à la Poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre, avec force & harmonie, les penſées des Poëtes; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre, avec netteté, les idées des Philoſophes.

Sans exclure, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'eſprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux. L'eſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique des idées trop au-deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti, que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes, qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces, & leur siecle, & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres, occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumiere l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des Poëmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie; on deviendroit grand Poëte & grand Orateur, comme on devient bon Arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces regles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumiere à les découvrir toutes, est la cause de

leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Mr. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa Poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions, il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles ſines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre-humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpece de découvertes, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi j'obſerverai, que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit, avec netteté, que les principes d'un art, tel par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit ce-

pendant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere, ſuppoſe preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, & dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que dans une aſſemblée d'hommes célebres dans les arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere: s'il parle de peinture au Poëte, de philoſophie au Peintre, de ſculpture au Philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au Peintre, de poéſie au Poëte, de philoſophie au Philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur de lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies: c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfon-

dies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, &, par conſéquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrants & les eſprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets : ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creuſent : ils parcourent, en profondeur, l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant*, s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet : a-t-il, dans ce ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur, il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'eſprit profond ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon Mr. Formey, que l'art de réduire des idées déja diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute Mr. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée, que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres; qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent des ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont, la Morale, la Politique, la Métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant: il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problèmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand Géometre ou de grand Peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-

long-temps médité, & ayant très-habituellement présents à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit & les pénetre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette derniere sorte d'esprit, qui suppose plus de presteſſe de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût: c'est, dans ce Chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles sont la géométrie, la méchanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits; & le goût n'est en ces divers genres, que la connoissance du vrai-ment beau. Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages

dont le public eſt ou ſe croit juge : tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays ; mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plait au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, & par conſéquent, deux différentes eſpeces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude : tel eſt celui de la plupart des Comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentiments propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théâtre, & ſur-tout des pieces reſſemblantes aux pieces déja données. L'autre eſpece de goût eſt un goût raiſonné, il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde, & de l'humanité & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniere eſpece de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déja dit,

dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure, qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene littéraire? C'eſt, répondrai-je; qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux à ſa maniere. Mr. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres : Mr. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers; & Mr. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. Delà les jugements différents que portent ſur le même ouvrage, & l'écri-

vain célebre & le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un Auteur soit lui, & non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, & ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel esprit.

Ce qui plaît dans tous les siecles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, il le public unit l'épithete de beau au mot d'es-

prit, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément qu'on donne particuliérement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très-différent du genre inſtructif. L'inſtruction eſt moins arbitraire. D'importantes découvertes en Chymie, en Phyſique, en Géométrie, également utiles à toutes les nations, en ſont également eſtimées. Il n'en eſt pas ainſi du bel eſprit : l'eſtime conçue pour un ouvrage de ce genre doit ſe modifier différemment chez les divers peuples, ſelon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les ſciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel eſprit*. Mais, comme il n'en eſt aucune où l'on ne compoſe des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des hiſtoires *a*) de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur ſans le fatiguer, il

a) Je ne parle point de ces hiſtoires écrites dans le genre inſtructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues ſans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raiſon, être auſſi généralement goûtées & ſenties.

n'eſt point auſſi de nation, ou, du moins ſous un autre nom, on ne connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit.*

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'eſt qu'un bel eſprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine; mais je crois pouvoir en conclure, que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion, & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plait & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque Mr. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées, & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion *b*), c'eſt donc à

b) Je rapporterai, à ce ſujet, un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort: ſon Confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite : *Eh bien :* dit-il au malade : *vous*

l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime *c*); & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit, que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des Philosophes. Le genre philosophique suppose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une

sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes? ... Ah! Monsieur, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais style m'en dégoûte.*

c) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniere de les préſenter. Les Philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de Philoſophe ou de bel eſprit, ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir, & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiecle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, & comme dit Mr. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance?*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſ-

ſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux Eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la Philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les Philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien écrit*, & moins ſenſible au ſens *d)* qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

d) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la Philoſophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire; &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant eſt comparable au Joaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les ſavants & les Philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent, & les beautés, & les difficultés de l'art d'écrire. Ils ſont, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit: & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit, eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpece d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce Géometre, devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la Tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend, en diſant:

Pour moi, je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage : il ne prouve rien.

Le ſavant Abbé de Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce Géometre : la poéſie n'avoit point de charmes pour lui : il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ; il avoit, diſoit-il, banni tous les Poëtes de ſa Bibliotheque *c*).

Pour ſentir également le mérite, & des idées & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos Philoſophes, que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer ; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavants & quelques beaux eſprits, je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe, & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

c) „ Il y a, diſoit ce même Abbé de Longue„ rue, deux ouvrages ſur Homere, qui valent „ mieux qu'Homere lui-même ; le premier, c'eſt „ *Antiquitates Homericæ* ; le ſecond, c'eſt *Homeri Gnomologia per Duportum*. Quiconque a lu „ ces deux Livres, a lu tout ce qu'il y a de bon „ dans Homere, & n'a point eſſuyé l'ennui de ſes „ contes à dormir debout. “

Le goût de notre ſiecle pour la philoſophie, la remplit de Diſſertateurs, qui, lourds, communs & fatigants, ſont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces Diſſertateurs, il en eſt qui s'expriment très-mal : ils le ſoupçonnent ; ils ſavent que chacun eſt juge de l'élégance & de la clarté de l'expreſſion, & qu'à cet égard, il eſt impoſſible de duper le public : ils ſont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel eſprit, pour prendre celui de bon eſprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre ? Ils ont oui-dire que le bon eſprit s'exprime quelquefois d'une maniere obſcure : ils ſentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon eſprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raiſonnements ſur l'obſcurité de leurs expreſſions ; que c'eſt l'unique & ſûr moyen d'échapper à la conviction de ſottiſe : auſſi le ſaiſiſſent-ils avidement, en ſe cachant, autant qu'ils le peuvent, à eux-mêmes, que le défaut du bel eſprit eſt le ſeul droit qu'ils aient au bon eſprit ; & qu'écrire mal, n'eſt pas une preuve qu'on penſe bien.

Le jugement de pareils hommes,

quelque riches ou puissants *f*) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains Philosophes, qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait, en sa disposition, un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres, & qu'enfin en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains, le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guere plus connu, & les savants, & les Philosophes, & généralement tout homme qui pense.

f) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de Lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots, ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE VI.

De l'esprit du siecle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle, n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment, l'un & l'autre, avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses *a*), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées pour l'humanité ou du moins pour la na-

a) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le Lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

tion. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second Discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite; qu'elle ne s'occupe guere que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, & qu'il fait bailler les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persiffler; à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de médire agréablement, & sur-tout dans ce siecle, où chacun prétend à l'esprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme, sans blesser la vanité de tout le monde; où l'on ne distingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'espece de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la na-

tion en deux classes ; l'une, celle des bêtes, & c'est la plus nombreuse ; l'autre, celle des sots, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talents. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi & de sa société. Or, chacun veut se louer : soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait : chaque homme est un orateur, qui, par ses discours ou ses actions, récite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manieres de se louer ; l'une, en disant du bien de soi ; l'autre, en disant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre siecle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui, qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot, qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniere de se louer est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense, est un orgueilleux que chacun fuit. Quiconque, au con-

traire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant : il est environné d'auditeurs reconnoissants ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, & ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustrayent au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire, qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non-seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger ; *qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, disoit un homme de beaucoup d'esprit, *que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse*. Mais si la Philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissements indiscrets qu'on doit ce grand

nombre de méchants, qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle: ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir: ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O! vous donc, qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques, auſſi nuiſibles à la ſociété qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures *b*) d'où ſort

b) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux: c'eſt à ſon humeur, plus qu'à ſon eſprit, qu'il doit ſes bons mots: *Facit indignatio verſum.* Un troiſieme eſt né atrabilaire: il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés; il le dit, & ſouvent il dit vrai: mais, enfin, il ſe trompe quelquefois. Or, je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes.

la médiſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes ; qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant* ; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand, ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations c). Abandonnez le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance

Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui fait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui, qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médit enfin, pour faire montre de ſon eſprit : on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui, & qu'un talent où l'on ne peut exceller, ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur ? Comment s'énorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit ſi elle étoit jointe à plus de lumiere ?

c) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie, qu'on cite, comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi, l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illuſtre, un célebre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel eſprit, que celui dont aucune nation ne veut ?

est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces palmes viles, qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ses pairs: à présent, que chacun aspire à l'esprit, & s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux: ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes, qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que, dans les livres, comme le disoit un Anglois, *il faut aller à la chasse des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre?*

Toutes les injustices de cette espece

ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit & celle de l'homme borné? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit. L'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute ſans dégoût; il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres: trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien *d*): il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé; que les Auteurs ne ſont que ſe répéter, & qu'ils ne different entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux! lui diroit-on, eſt-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que

d) Le Savant, dit le proverbe perſan, ſait & s'enquiert; mais l'ignorant ne ſait même de quoi s'enquérir.

Newton a, dans le ſiecle dernier, fixé les loix de la peſanteur ? L'Electricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux ? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on ſeulement fait le roman d'une bonne légiſlation *e*), telle qu'on pour-

e) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenſer*, eſt un axiome. Tout le monde en ſait les mots ; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'appercevroit dans toute ſon étendue, auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répete tous les jours ſans les entendre ! Quelle ſignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches !

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'Evêque le ſait, il va la voir : *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées* ? Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le Pater*, reprend l'Evêque, *eſt ſans doute une excel-*

roit, à la tête d'une colonie, l'établir ſur quelque côte déſerte de l'Amérique?

Le temps a fait, dans chaque ſiecle, préſent de quelques vérités aux homme; mais il lui reſte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiôme prononcé, que *tout eſt dit & penſé*, eſt donc un axiôme faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'apparence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déja connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances: c'eſt cependant de ces reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains *f*). Lorſqu'elle déclame contre les pla-

lente priere; mais enfin un Pater *eſt bientôt dit.* O! Monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter!* En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes. Je les compare à des écheveaux mêlés: en tient-on un bout? on en peut dévider toute la morale & la politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

f) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exem-

giaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires, & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute moins eſtimables que les gens de génies, ſont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

ple, nous donne, à peu près, l'idée de l'attraction; mais, dans ce Poëte, ce n'étoit qu'une idée vague: elle eſt, au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit: *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu*, il n'attachoit certainement pas, à cet axiôme, les mêmes idées que Mr. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le Philoſophe Grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au Philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver, dans les anciens, toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou, du moins, inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'apperceovoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte; que cette découverte ſuppoſe, du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe: & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

En effet, si les particuliers qui composent la société, doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des Auteurs pour toutes les classes *g*), des Neuville pour prêcher à la Ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties; & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie, jusqu'aux pont-neufs: ce n'est ordinairement que dans cet instant seul, qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que

g) Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un homme de lettres faisoit un jour présenter à un Magistrat, homme de beaucoup d'esprit, *Que faites-vous?* lui demanda le Magistrat. *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu? Je le crois bien*, reprend l'Auteur: *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique; je ne compose que pour les colonies.*

dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir long-temps au même ſentiment: & d'ailleurs, ils ne haiſſent point le mérite, ſur-tout le mérite littéraire; ſouvent même ils le protegent: leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillants dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle: auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement occupée de ſon chien; elle ne parle qu'à lui: l'orgueil des auditeurs s'en offenſe; on la taxe d'impertinence: on a tort. Elle ſait qu'on eſt quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots *h*), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit: l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je

h) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent: *J'entends le bruit de la meule; mais je ne vois pas la farine.*

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit de l'eſprit du ſiecle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un Peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux Muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du Dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différents, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai, que, dans chaque ſiecle, un Peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente ; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit juste a).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines: pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne sait tout: on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette derniere partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à-propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité

a) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce Chapitre: je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, &, par conſéquent, la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidélement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer, que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup, & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue: auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes, & quelquefois neuves, des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain: cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes, ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences tou-

jours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui, rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît, ou ridicule, ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux citoyen, préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine: il étoit prêt à périr, lorſqu'un Médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre: *Narſingue b*), lui dit-il, *eſt en feu; ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou c).

b) Capitale du Biſnagar.

c) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme foux, ce n'eſt

de l'injuſtice d'une cauſe par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'iniuſtice.* „ S'il s'élevoit une „ diſpute ſur la propriété d'un fonds, ſur l'état „ d'une perſonne ; ſi le droit n'étoit pas bien „ clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon, vers „ l'an 968, ayant conſulté les Docteurs pour ſavoir ſi en ligne directe la repréſentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de différens „ avis, on nomma deux braves pour décider ce „ point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui ſoutenoit la repréſentation, l'Empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu*. Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui ſe pratiquoit ainſi : „ Après quelques „ oraiſons prononcées ſur le patient, on lui lioit „ la main droite avec le pied gauche, & la main „ gauche avec le pied droit, & dans cet état „ on le jettoit à l'eau : s'il ſurnageoit, on le „ traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, il étoit „ déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe „ trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & ſon volume étant ſupérieur à un égal volume „ d'eau, il doit néceſſairement enfoncer. On „ ignoroit pas ſans doute, un principe de ſtatique auſſi ſimple & d'une expérience ſi communes, „ mais la ſimplicité de ces temps-là attendoit

pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le Théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou, & le Musulman, qui, d'après l'Alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien: cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands Missionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des Grands sont la foi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise: celui-là seul est cité comme bête, qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains Villageois, dit-on, bâtissent un pont: ils y gravent cette inscription: LE PRÉSENT PONT EST

„ toujours un miracle, qu'ils ne croyoient pas
„ que le ciel pût leur refuser pour leur faire
„ connoître la vérité. *Ibid.*

FAIT ICI ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé ; ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapoins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les Rois, les peuples, les miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répete, d'après le Villageois, *le préſent pont eſt fait ici* ; & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit,

on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête, à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs, & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure & tantôt lumineuſe. Le grand

homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres; à moins qu'on n'entende ici, par *esprit*, l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits, lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout: l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déja fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est, de tirer des conséquences

exactes des opinions reçues : or, ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc, le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon Juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers, le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſur-tout, lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eſt être encore aſſez modeſte, que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. Delà cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde

ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes d). O eſprits juſtes! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui, du moins, ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion penſez-vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au-delà quelques petites conſéquences, tirées d'un principe ou vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, ſans doute; parce qu'il faut ou courir, ou du moins marcher, pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions, qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables?

d) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt, le plus ſouvent, dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui, ſans contredit appartient plus directement au génie, eſt, en même-temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne ſont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent ſa ſociété: au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie, doivent, ſans doute, en impoſer quelques temps à la multitude: rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des lunettes que portent toujours ſur le nez quelques-uns de ſes Docteurs, ſe perſuade que ces Docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils ſont

très-ſavants ; ſi l'on prend tous les jours la vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, & la taciturnité pour profondeur, il faut bien qu'on prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſprits juſtes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le preſtige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiſelle de Scudery, n'eſt qu'un ſecret du corps pour cacher les défauts de l'eſprit *e*). Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes, qui ſoient longtemps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux ; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice ; perſonne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en tous genres ſi générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au deſir de mon Lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

e) L'âne, dit, à ce ſujet, Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments: en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé, ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere ? C'eſt, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſiderable ? on voit des Procureurs, des Avocats ; on en conſulte un grand nombre, on lit ſes Factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des Médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de

médecine, on devient soi-même un peu Médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, repondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le Poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'est la cause, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils : il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des peres & des meres, qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte du joujou leur seroit insupportable ; mais leur affliction

prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui même? Tout le monde sait ce trait de la vie de Mr. de Lauzun: il étoit à la Bastille; là, sans Livres, sans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le Gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux *a*), écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant; il n'est point de mere que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroissent, en général, plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le feroit un pere distrait par ses affaires, ou

a) L'habitude de voir des malheureux, rend les hommes cruels & méchants. En vain, disent-ils, que, cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme, qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang froid son semblable, le massacreroit certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignoit la potence.

livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils ; mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel *b*) dont tant de gens ſont parade, & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt, le plus ſouvent, en eux, qu'un effet, ou du ſentiment

b) Ce que je dis de l'amour paternel, peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut ; & c'eſt à cet égard, pour ſatisfaire & ſes beſoins & ſur-tout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théâtre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations ? La plupart d'entre eux ont ſenti, que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues ; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

de la posteromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zele pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les Philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un Philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit ſaint Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce Philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion: le croire, ſeroit un blaſphème. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit Mr. l'Abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroit pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui repliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dog-

mes de votre religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne ſavez-vous pas que Galilée c) fut

c) Les perſécuteurs des Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'Egliſe ſe reſervoit le droit de punir, par l'affreux ſupplice du feu, les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins, s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même Egliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent, ſans pitié l'enfant, que, dans les temples, les concerts & ſur le théâtre, ils devouent au plaiſir de quelques oreilles délicates; & qu'enfin ils euſſent apperçu que les Eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les Egliſes; alors ils ſeroient néceſſairement convenus que le zele de la religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le refuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qui reſpecteroient dans les moines, les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les Eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'Inquiſition fit à ce

indignement traîné dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde; que son système scandalisa d'abord les imbécilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'Ecriture: *Arrête toi, soleil!* Cependant d'habiles Théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée, avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un Théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne lévera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la

Philosophe. Je citerai pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du Prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le Poëte s'adresse aux Inquisiteurs qui condamnerent Galilée: „ Quel étoit, leur „ dit-il, votre aveuglement, lorsque vous trai„ nâres indignement ce grand homme dans vos „ cachots? Est-ce là cet esprit pacifique que vous „ recommande le saint Apôtre qui mourut en „ exil a Patmos? Non: vous fûtes toujours „ sourds à ses préceptes. Persécutons les savants: „ telle est votre maxime. Orgueilleux humains, „ sous un exterieur qui ne respire que l'humilité, „ vous qui parlez d'un ton si doux, & qui trem„ pez vos mains dans le sang, quel démon fu„ neste vous introduisit parmi nous?

perſécution ? Pourquoi, toujours empruntant le ſecours de la force & de la terreur, vouloir impoſer ſilence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéiſſez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agiſſez pas conformément à ces principes, ce n'eſt donc pas l'eſprit de Dieu qui vous anime *c*). Mais, direz-vous, quelles ſont donc les divinités qui m'inſpirent ? La pareſſe & l'orgueil. C'eſt la pareſſe, ennemie de toute contention d'eſprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philoſophiquement demontrées, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait déteſter, dans

c) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la perſécution, ſelon qu'il y eſt plus ou moins puiſſant ; comment concilier des conduites auſſi contradictoires avec l'eſprit de l'Evangile, & ne pas ſentir que, ſous le nom de la religion, c'eſt l'orgueil de commander qui les inſpire ?

l'homme de génie, le bienfaiteur de l'humanité, & qui le souleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil, qui, se déguisant *e*) à ses yeux sous l'apparence du zele, *f*) en font le persécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dressé les bûchers de l'Inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redou-

e) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend en soi, le desir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Aussi, la plupart de ces passions s'allient-elles assez communément avec la bigotterie.

f) Ceux des Théologiens qui croyoient les Papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'Abbé de Longuerue, en faisoit trouver, à son gré, dans tous les Princes qui lui déplaisoient.

table dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Phariſiens, qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de Viſirs traitent d'ennemis de la nation, ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de Viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; &, dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration? La légiſlation, qui, de toutes les ſciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens? C'eſt en éclairant

éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroès, des Avicenne, & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la législation, & par conſéquent, au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiôme, qu'une faute une fois commiſe le Divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout Prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe ? L'axiôme que vous établiſſez, ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au Prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien, & dans leur intérieur,

& dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les Moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne? Un homme joue le ſingulier; riez-en, à la bonne heure; c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public: or, ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret, & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être: l'extraordinaire frappe; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit: le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé, & c'eſt

une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas ? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets. Un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué ? Quelle connoiſſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere, & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe ? il faut en convenir, alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même

l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes adoucir la haine de ſes citoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaine contre les ridicules des gens d'eſprit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir, dans les gens de mérite, des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont foux, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſinguliere; la plupart des hommes, qui ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou, ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire

ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un ſot, accroit la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à ſon inſu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit; que ta haine me fait d'amis! le public ne s'eſt pas long-temps mépris ſur les motifs de ton aigreur : c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité, qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois, comme moi, le ſingulier; mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit : ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'a pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité *g*). Tu reſſembles à ces femmes

g) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent : nous fuyons les gens d'eſprit; c'eſt mauvaiſe compagnie : ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'égliſe, la cour, la magiſtrature, la finance, ne fourniſſent pas moins d'hommes répréhenſibles que les Académies. La plupart des gens de lettres ne ſont

contrefaites, qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le Duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée: la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés; c'étoit le premier Miniſtre du Duc.

pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le deſir de l'eſtime que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert, à cet égard, de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi frippons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur: mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu, ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

Ah! Monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence: *Eh! Madame, qui pourroit y tenir?* répond le Ministre: *mais dites-moi, étoit-elle bien grosse?* Ah! Monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* Que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi?* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle: je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'Histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; &, dans le monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier: *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes de ſentiment. Mais, comme c'eſt ſur-tout en matiere de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il eſt encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des Conſeils.

TOUT homme qu'on conſulte, croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point ; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource ? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin : tout ce qui le confirme dans cette opinion, lui plaît. Qui nous conſulte, nous eſt agréable : c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments ; de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ? Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé ; & nos conſeils n'ont

été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un Philoſophe répondoit à un de ces Conſeillers empreſſés: *Comment me corrigerois-je de mes défauts ? puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un Avocat, un Médecin, un Philoſophe, un Politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile: ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modele. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: Abandonnez-les, dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui repliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre

avis : mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il, que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer ; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux, & que le Miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours : *il ne faut pas être ambitieux.* Il me ſemble entendre un Médecin dire à ſon malade : *Monſieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur repliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſentez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus, eſt un ſentiment

dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir, le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe, ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modele, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au deſſus de l'eau, & ſe crient les uns aux autres : c'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt-là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie ; ne voyez-vous pas, dit le Sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon : J'agirois de cette maniere, je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere : *Vous êtes Orfevre, Monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme

du plus grand esprit *a*). Il me semble voir le chef des Natchès *b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au soleil son frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte, peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet,

a) Qui n'est point Ecuyer, ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

b) Peuples sauvages.

si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur ? Qui sait si, le caractere formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux Oculiste : un paysan va le consulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le paysan. *Vous abstenir du vin*, reprend l'Oculiste. *Mais il me semble*, reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous buvez ?.. Oui vraiment ; & c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet Oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages ! Il est même des hommes, & l'expérience (e) ne l'a que trop démontré, qui

(e) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde & peut-être une premiere nature, il faut

ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, repliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres : un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient, ſans fatigue, l'impétuoſité des mers : mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate :

avouer, que l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

Puiſſe-je, diſoit ce Philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres!* Quiconque écoute la raiſon, eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais peſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens, qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même: s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages *d*), qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme? Quelle connoiſſance ne faut-

d) Chaque ſiecle ne produit, peut-être, que cinq ou ſix hommes de cette eſpece; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés, qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point, qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage? Oui; ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humiliants, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hom-

mes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait, on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle: qu'ils exécutent & croient en mes lumieres; me repliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes, avec tant de violence, contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les Grands & les Rois? Chacun, ſans doute, hait ſa louange, lorſqu'il la croit fauſſe: l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que

chacun ſe croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, ſouffre, du moins, qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoit pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux Princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des Rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un Conſeiller vertueux? Oui, ſans doute ; mais ces Princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils Conſeillers flattent un Prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'il ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe donc

pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'eſt la morſure d'une maitreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe : vous êtes un ſot, vous placez mal votre argent ; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire. Loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au Roi vertueux.

A l'égard d'un Prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce Prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes, qui relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux, auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs *e*). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſ-

e) La plupart des Princes, dit le Poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

ſemblât prés de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands Princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis; ils ne different que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés: mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entre eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir: quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage; ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante: s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſous toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes: *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere; tel eſt mon avis; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde: mais n'adoptez rien ſans examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage; lui ſeul

peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit : s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution & qu'on les décide : ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe ; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis ? va-t-on même juſqu'à les mépriſer ? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons, Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer, du moins, le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſieres.

les progrès du mal, & s'oppoſe aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires, où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent, ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même-temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés ſont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des paſſions fortes; cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né ſenſible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux

de

de tous, eſt-il plus aimé de ſes concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels; ils ne s'étendent point ſur l'humanité. L'homme de bon ſens ne peut donc prétendre à la reconnoiſſance publique, ni, par conſéquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la ſuite du bon ſens, eſt une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, ſi vantée, & quelquefois ſi utile aux particuliers, n'eſt pas pour tout un peuple une vertu ſi deſirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verſer ſur une nation, le don, de tous le plus funeſte, ſeroit ſans contredit, la prudence, ſi le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Queſt-ce, en effet, que l'homme prudent? celui qui conſerve, des maux éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui lui ſeroit funeſte. Or, ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation; où trouver alors des hommes, qui, pour cinq ſols par jour, affrontent dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de

Phymen, s'expoſeroit au mal-aiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants? Quel homme, conſéquent aux principes de la religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas, & tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroitre la félicité promiſe à la ſainteté? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un Monaſtere (b)? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée

(b) Lorſqu'il s'agiſſoit, à la Chine, de ſavoir ſi l'on permettroit aux Miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les Lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient à ſon inaction, & que ſon infaillibilité apparente n'eſt, le plus ſouvent, qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots, qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides, qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point; on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conſéquence, les plus grands éloges au bon ſens, qu'ils placent & doivent réellement placer au-deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, il doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile; & de-là cette phraſe

tant répétée par les gens médiocres : *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie ;* phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer, qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'OBJET commun du deſir des hommes, c'eſt le bonheur ; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être

pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire, à cet égard ſur le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a, juſqu'à préſent, entendu par *eſprit de conduite*, que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une République telle que la République Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public; dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des grands, eſt un caractere pliable à toutes ſortes de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils

caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune, & ſe concilier la bienveillance d'un grand, en ſe faiſant, ou le miniſtre de ſes plaiſirs, ou ſon eſpion. Auſſi le haſard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le haſard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le haſard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit Mr. le Duc d'Orléans Régent, *eſt un courtiſan parfait.* Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, ſi les grandes fortunes ſont, en général, l'œuvre du haſard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux friponneries preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer, que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques qui déshonorent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé ; celui-là, dis-je, a porté de l'in-

vention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre, marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs.

Ce goût prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe, ſans contredit, eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de notre ſupériorité ? De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, diſoit Parménion à Philotas ; *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre ; & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine ſecrete aux talents ſupérieurs *a*). L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un*

a) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emanuël de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le Prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le Roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere : vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut preſque jamais ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet ou de ce qu'on appelle l'eſprit de conduite, ou du pur haſard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune, n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que Mr. Danville, le ſentier le plus court pour

gagner Verſailles ; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce Géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public ; qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de peuple, il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux, que le ſeroit auprès des grands le génie ſupérieur, qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiecles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes ; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés ; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus ſûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite, n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature, c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération, toujours attachée au pouvoir, & ſur-tout à la crainte qu'il inſpire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir, ſemble tout-à-coup l'abandonner lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractere, qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au ſu-

ne : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire, peuvent, ſans doute, à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déja l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité, qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'Hiſtoire, que le nom de coquin ou de fripponneau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme, pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au-deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places : il dépend uniquement de l'accord heureux de notre

caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues: content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux: l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits, eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutatès, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé, eſt un ſpectacle agréable au protecteur: ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes génantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humi-

lations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſère, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpece d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un Viſir; où les fortunes dépendent de la volonté du Prince, & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les Sultans, ſont preſque toujours cachés; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparens; ils ignorent les véritables: & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après Mr. de Fon-

renelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue.*

Dans une comparaison de César & de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en est l'ouvrier, & l'autre en est l'ouvrage,

il faut avouer qu'il est peu de César; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hasard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonstances dans lesquelles on se trouve placé; & c'est, peut-être, ce qui dans l'Orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Musulmans, la destinée tient tout sous son empire: elle met les Rois sur le trône, les en chasse, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la sagesse & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumiere *b*). C'est pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas

b) Les Musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumiere, appellée *Loub*, avec une plume de feu, appellée *Calamazer*; & l'écriture qui est dessus, se nomme *Gaza* ou *Cazar*, c'est-à-dire, la *Prédestination inévitable.*

toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere.

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'Orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours: le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hom-

mes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient, du moins, le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille; c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers; mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de Bonzes ou de Bramines, & parcourons la terre; nous la verrons empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les

enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entre eux le butin. Un jour où, ſans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échafaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît, ſous l'habit de Bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple, avec reſpect, entouroit le Bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect: dieux juſtes! s'écrie-t-il; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées! Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à

l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint: l'on me traîne à l'échafaud, on le porte dans sa pagode: l'on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des Qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet, dans les Chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait: on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la Poésie ou la Pein-

ture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le Comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes, pour s'illuſtrer en différents genres?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences: toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éleve en tous les genres juſqu'aux idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclura, ſans doute, que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne

poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions: ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin, dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions: ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres, où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déja dit, les avoir vivement ſenties: on ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si Mr. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt

commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la Juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour Juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme Mr. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, diſoit ce Philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte, & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant:* „ Fontenelle, „ lorſque je vous pris, c'étoit ſans con„ tredit, le plaiſir que je cherchois; „ j'en trouve plus avec un autre: eſt„ ce au moindre plaiſir que je dois „ donner la préférence? Soyez juſte,

„ & répondez-moi. “ *Ma foi*; dit Fontenelle, *vous avez raison*; *&, ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans Mr. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire; & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire, en conſéquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impoſſible: on veut que la pierre jetée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Mr. de Fontenelle, contemple ſans aigreur, la méchanceté des hommes, qu'il la conſidere comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel; qu'il s'éleve contre le crime ſans haïr le criminel, on vantera ſa modération, &, dans le même inſtant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette

même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir: on veut être toujours heureux, &, par conſéquent, que les mêmes objets prennent, à chaque inſtant, la forme qui nous ſeroit la plus agréable? On a vu diverſes perfections éparſes dans différens objets; on veut les retrouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre

dre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgens.

Un pere veut qu'à de grands talents, ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires ? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement ; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions ; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts, & qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite*, eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions, &, par conſéquent, l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand, en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres ? Par quelle raiſon enfin, tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes ? C'eſt que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien ! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé : il me ſuffit d'en

pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai je, combien ce desir est hasardeux? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord vous-même, & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, sur-tout chez les peuples, où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu: étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même-temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; & c'est e hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes

paſſionnés s'illuſtrent dans les arts; ſi les ſciences conſervent ſur eux quelqu'empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage, il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés, que leur naiſſance, leur caractere, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci, eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du haſard: ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus: le haſard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la Tragédie de Mr. de Voltaire, Céſar dit: *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur:*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez dans le fils d'un Tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité; chez des Républicains où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius *a*): à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

a) Lu-cong-pang, fondateur de la Dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs: il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou; devient général des armées, défait les T-ſins, ſe rend

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'état paroît ſans reſſource; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-Dieu : dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différents que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere, dont les enfants ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes, qui, ſi ſouvent, changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des ſervices importants, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance s'il étoit préciſément placé dans le poſte

maître de pluſieurs villes, prend le titre de Roi; combat, déſarme les Princes révoltés contre l'empire; par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu Empereur, & cité, dans l'hiſtoire des Chinois, comme un de leurs Princes les plus illuſtres.

qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que la Fontaine a dit :

Un Roi prudent & ſage,
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer : elle demande un homme ſûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit ; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe : l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte : le fripon, toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place ; elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite ; & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſ-

potes que le pere envers ſes fils, dans tout l'Orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes Sultans, & beaucoup de vertus, & ſur-tout beaucoup de lumieres? Cependant, quelle demande plus injuſte! Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation ſont une peine: l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? Le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme Diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le Sultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le Sultan eſt donc ſans deſirs: rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire; il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine:

on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ſes ſucceſſeurs des Princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône; &, dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendent ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple *b*): Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'Empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'Impératrice & les Reines s'étranglent; l'Empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon Palais: c'eſt-là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe: *J'ai régné dix-ſept ans; je ſuis détrôné, & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable; les grands de ma cour le ſont encore plus que moi: ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'abyme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître*

b) *Voyez l'Hiſtoire des Huns, par Mr. de Guignes, tome* I, *page* 74.

devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple: il eſt innocent, & déja aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître. Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphere, répandue autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble remplie d'une vapeur léthargique, qui faiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on guere parmi les grands Rois, que ceux qui ſe frayent la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la

législation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des Princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils auroient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes: les Sofis & les Mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des Princes les plus ſtupides; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le haſard d'une bonne éducation, les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'orient s'occupe du bonheur de ſes peuples; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganimede, vou-

loir ſoulever la maſſue d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fit, à cet égard, quelques reproches à ſon Sultan : de quoi te plains-tu? lui repondroit celui-ci. As-tu pu, ſans injuſtice, exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois tu croire qu'oubliant les plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance? Tout homme s'aime, de préférence aux autres; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens : mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir, & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance, qui lie le ſouverain au ſujet,

& que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté: ſache que ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets: apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſere, meurs; je te défends juſqu'à la plainte: telle eſt ma volonté.

Ce que je dis des Sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs Miniſtres: leurs lumieres ſont, en général; proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires: ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpece de mérite qui fait fortune à la cour; mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'intérêt général. Il en eſt à cet égard des Miniſtres comme des gens de Lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer, à la fois, à la gloire & aux penſions. Avant de com-

poſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut ſavoir que, dans la plupart des cours, & ſur-tout dans celles de l'orient, les hommes y ſont, dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire; que la plupart des eſprits y ſont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques, ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des Rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les Princes ſont forcés de les appeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour les gens de mérite; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs:

il faut, dit-on, former des hommes vertueux; & l'on veut, à la fois, que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages, ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, &, par conſéquent, des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le Chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

ON exigera qu'un Ecuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'Opera : on voudra qu'un Philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talents preſque excluſifs ; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les Philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire

uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration, mille objets différents paſſeront rapidement devant lui: s'il ne peut jetter ſur chaque affaire qu'un coup d'œil ſuperficiel, il faut par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la Morale & de la Politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle eſpece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or, comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit

d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débatues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédients pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit, à ce genre d'eſprit, joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place; ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel *a*) met

a) Au moment qu'on venoit de nommer un Miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit: „ Vous „ aimez le bien, vous êtes maintenant à portée „ de le faire. On vous préſentera mille projets uti- „ les au public; vous en deſirerez la réuſſite: „ gardez-vous, cependant, de rien entreprendre, „ avant d'examiner ſi l'exécution de ces projets „ demande peu de fonds, peu de ſoin & peu de „ probité. Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un „ de ces projets, eſt conſidérable, les affaires „ qui vous ſurviendront ne vous permettront „ pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, & „ vous perdrez votre miſe. Si le ſuccès dépend „ de la vigilance & de la probité de ceux que „ vous employerez, craignez qu'on ne vous force „ la main ſur le choix des ſujets: ſongez, d'ail- „ leurs, que vous allez être entouré de friponns; „ qu'il faut un coup d'œil bien ſûr pour les re-

au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fond de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du College, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils paſſent deux ou trois ans tant dans les Académies qu'aux Ecoles de Droit. Le Droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de là au gouvernement d'une province, où ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même

„ connoître ; & que la premiere, mais en même-
„ temps la plus difficile ſcience d'un Miniſtre,
„ eſt la ſcience des choix.

fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obſerverai, que des voyages faits chez les nations voiſines, & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce Chapitre; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur, & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le Cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier *b*), il deſiroit la cannoniſation, & de l'ordre donné, en conſequence à ſes Confeſſeurs, de publier par-tout qu'il n'avoit jamais pé-

b) *Voyez ſes Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire de la Hollande, à l'article de Grotius.*

ché mortellement ? Enfin qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce Cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de Miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un Cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès lorſqu'il croit en pouvoir obtenir pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du haſard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands Princes & les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par

leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu? Ces grands hommes aimoient la gloire; & l'on n'en eſt point avide ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les Hiſtoires! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnene, Eliſabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le Comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes eſpeces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire, c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les Lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire,

ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des Académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même, rassembler près de lui les savants dans tous les genres ; le Khalife Aaron-Al-Raschid en composer sa cour, & Tamerlan établir l'Académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! Sous son regne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire ; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talents, ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans doute, possible d'unir plus de modestie aux talents : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature ; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit ar-

racher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, ſûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages; qu'il faut les juger ſur leur enſemble; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre, & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même: s'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du mon-

de ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires, c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés

de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe? Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance c) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite: mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jettons en main, les

c) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un Danſeur anglois, fort célebre, arrive à Paris, deſcend chez Marcel: *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie (tout-à-coup: *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris; mais, hélas! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre Royaume!*

les avantages & les inconvénients: il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion; & l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, & qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé: on l'envoie à la mer; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est sûr; il sait que, dans ce cas, la peur est tout-à-fait déraisonnable; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui; le sentiment de la crainte s'empare de son ame, & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement: ce n'est, en effet, qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public, qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, & ne les cite point comme

ſoux, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affût des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fut-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant, ſi dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plaiſir ; que les hommes étant animés de paſſions différentes, les mêmes objets ne peuvent conſerver le même prix à des yeux différents ? que c'eſt au ſentiment ſeul à juger le ſentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la diete de l'Empire pour y connoître des cas de conſcience ? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins ſavoir quels ſont les motifs qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné : mais, pour cet effet, il fau-

droit connoître, & la puiſſance des paſſions, & le degré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réſiſtent point aux paſſions; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent; & l'eſpece de raiſon qui les guide ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils, qu'en les écartant ſans ceſſe de l'Iſle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit ſur tout la raiſon, ſeroit ſans ceſſe occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien: il auroit

toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, & ſentir que ce ſont ſouvent des pieges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe ſans ceſſe un crime de leurs inattentions ? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés, pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté ; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres ; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus, & cinquante viſites de

moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuye avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment, où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part: l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe; il le ſait: il monte à ſon tour chez ſon ennuyé: *Monſieur*, lui-dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi: cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas: c'eſt donc vous qui m'êtes obligé: & c'eſt moi qu'on taxe d'impoliteſſe! Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, ſinon que je n'ai pas comme vous le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire après l'avoir ennuyé.* Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe!

Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander les contradictoires!

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations; les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractere ouvert; c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu: on exige, que changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt, ſans doute, un ſel neutre, qui amalgame quelquefois dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires. Je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées; mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractere des hommes; que les qualités y ſont liées aux défauts, & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poſte important, qu'il ait par jour cent affaires à juger; ſi ſes

jugements ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumieres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un ſavant, qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit *d*); ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées, que le coup d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute, eſt ſujet à mille erreurs: il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances: *En deman-*

d) Il ſeroit peut-être à deſirer, qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir, compoſaſſent quelque ouvrage: ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumieres: &, faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

dant ſans peine, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* „ Interrogeant un jour „ un Philoſophe, dit le Poëte Saadi, „ je le preſſois de me dire de qui il „ avoit tant appris: *Des aveugles*, me „ répondit-il, *qui ne levent point le pied „ ſans avoir auparavant ſondé avec leur „ bâton le terrein ſur lequel ils vont l'ap- „ puyer.*

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit: & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent ; il faut examiner, & de quelle eſpece d'objets le haſard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la Phyſique, à la Politique ou à la Poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magaſin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpece de tableaux. Un Poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aile rapide traverſent ſans ceſſe les noirs ouragans, ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes ; il ne connoît que l'éter-

nel hyver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre Poëte naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur, la terre eſt jonchée de fleurs, les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux Poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le haſard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont, à la vérité, la matiere premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation.

C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpece des objets qu'on a dépoſés dans le magaſin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel degré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant, comme je l'ai déja dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées à ce deſir. L'on n'a que des goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à peu près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés: au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force; & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands

hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiere jeuneſſe, parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on le livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres: il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, &, par conſéquent, n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe: auſſi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que les idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours pro-

portionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes, que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? C'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? C'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où se sont illustrés les Corneille, les Racines, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de

cette eſpece. Dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont, pour ainſi dire, jeté qu'un coup d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, & ſur-tout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur, & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux, qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude de travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc, que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon

eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé, au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit, & qu'enfin, ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable, qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience: vérité importante, dont l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe au progrès des ſciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſieme Diſcours, eſt dans nos cœurs allumé par l'amour des plaiſirs phyſiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la pre-

miere jeuneſſe ; que c'eſt, par conſéquent, au printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité ; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles : on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux : nous ceſſons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude ; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre

d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; ſi les idées dont il a déja chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les Magiſtrats, quelquefois concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractere entier & deſpotique ? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles & toujours préjudiciables au bien public. Eſt il d'un caractere doux, ami du bien public ? il n'oſera rien entreprendre. Comment haſarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtration ? On ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit

tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets, eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité, que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile : il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, &, peut-être, dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie, & cet exil volontaire en préſage la ruine ; ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du

chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai des principes établis dans ce Chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déja, dit qu'en combinant l'eſpece d'objets, dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître, & la force, & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard, ſe trouve à peu près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets, il eſt, en conſéquence, des méthodes ſûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle

peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers; mais à la rassembler toute entiere sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin le scrupule: l'on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile, & de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différents genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit, par son goût, également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence, il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je

dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public: elle peut éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront; premiérement, à l'eſpece d'objets dont cet homme s'eſt occupé, & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire; paſſion dont la force, comme je l'ai déja dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup ſûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit, rompt entre eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir considére l'esprit sous tant de rapport divers, je devrois peut-être essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un Traité complet sur cette matiere devroit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident, que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'Éducation.

L'ART de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus robustes

& plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre, & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir, & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer, que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, con-

vaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique ?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage ? En vain, dira-t-on, que, ſi l'on retient ſi long-temps les jeunes gens dans les Colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle, qui, dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre ? Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit, à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on rem-

plit

plît en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les Auteurs; elle meuble, par conſéquent, la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelque faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion latine, qui ſe perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme faſſe de la langue latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoît ſa propre langue. Or, ſi, parmi nos ſavants, il en eſt très peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux lorſqu'il s'agit d'une expreſſion latine? Ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe, & que, ſi l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de

nos Rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon, & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai, ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi, dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots, ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſur-tout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient, qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différents partis qu'il peut prendre; le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir: telle eſt la connoiſſance, & des principes de la morale, & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un

jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit, vraiſemblablement, embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature ou de l'adminiſtration? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoioient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaye-t-on de le faire? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les

doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des Princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumieres des grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au haſard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également, & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter: mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement? Or les gouvernements doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands Empires aux petites Républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme: les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées

de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'état, parmi les plus puiſſants, qui n'éprouve quelquefois le beſoin des grands hommes. Oui, ſans doute : mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands états. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie? On y peut ſans doute former des hommes inſtruits : rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peu-

vent occuper; mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puiſſants ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution: ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à conſidérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite: ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes, & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles, qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart

des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les gouvernements orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'eſt point d'éducation ſans objet ; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déja dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni, par conſéquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain. Quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un Prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractere avant la fin d'une éducation ! Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité ſur cette matiere

devroit, ſans doute être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſtacles, que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des Rois. C'eſt un problème moral, qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt, je crois, un problème inſoluble. Trop jaloux de régner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les Viſirs retiendront toujours les Sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des Princes, ainſi abandonnée au haſard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les Princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavants : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talents ; il ſentira même confuſément, que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent don-

ner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux ; l'une, de faire le bien public ; l'autre, de dire la vérité, celui qui ſe modeleroit ſur les Dieux, ſeroit à coup ſûr maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux, que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfants, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général, & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail, & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; ſoyez un coquin timide & prudent, & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation, qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments preſſants qu'un

fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe: Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes: c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne préterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre: ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé, & la juſtice préſidera à tous mes jugements. O mon fils! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte: cependant à quelles ridicules demandes n'allez vous pas être expoſé! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus! Quelqu'élevé que vous ſoyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves: la haine

d'un Eunuque ou d'un Icoglan peut vous perdre; ſongez à les ménager... Moi! je ménagerois l'injuſtice? Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux; je ne me préterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation; que l'infortune ne doit rien, & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité: j'éclairerai ſur ce point le Divan... Abandonnez ce projet, mon fils: vos repréſentations ſeroient vaines: il faudroit toujours obéir... Obéir! non; mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore... O, mon fils! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare: vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés; le Divan nommeroit à votre place un homme, qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté ... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit; mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes:

c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les ſauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs? Je l'ignore: l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi: le Muſulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin Prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs? La vérité parloit à ſon cœur: il lui devoit un témoignage authentique; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour. Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même: ſoit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées. Vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien, ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre: & ſi ma nation ni vous même

ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe? O mon pere! mes yeux s'ouvrent enfin; je le vois, la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances; ma vertu vous devient odieuſe, & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte: ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une Odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu appriſes dans mon enfance? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan ou d'un Viſir? J'oſerai vous l'apprendre: c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous: alors vous méconnoiſſez le crime; & ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradic-

tion manifeste entre les principes d'une saine morale, & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir, qu'en désirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuse, désiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernements asiatiques, où, des fanges de la servitude, l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves, ce désir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'essayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfants? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchants; mais parce que la récompense y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu? Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut, par conséquent, y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernements despotiques, renoncer à l'espoir de former des

hommes célébres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déja dit, l'on peut, ſans doute, tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès: mais il faut, en même temps convenir, que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation ſe réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus ſûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problèmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du Légiſlateur;

& qu'en laiſſant moins à faire au haſard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier, & les talents, & les vertus.

FIN.

Librairie M. Slatkine & Fils
2-5-1986
[ZAH.]

855029